RPJCB

THÉATRE

DE

VOLTAIRE.

TOME V.

DE L'IMPRIMERIE DE FOURNIER.

PARIS,

J. B. FOURNIER PÈRE ET FILS,
rue Hautefeuille, n° 27.

XI. — 1803.

RPJCB

L'ORPHELIN
DE LA CHINE,
TRAGÉDIE
EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la première fois,
le 20 auguste 1755.

ACTEURS.

GENGIS-KAN, empereur tartare.
OCTAR, } guerriers tartares.
OSMAN, }
ZAMTI, mandarin lettré.
IDAMÉ, femme de Zamti.
ASSÉLI, attachée à Idamé.
ETAN, attaché à Zamti.

La scène est dans un palais des mandarins, qui tient au palais impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pé-kin.

L'ORPHELIN
DE LA CHINE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Se peut-il qu'en ce temps de désolation,
En ce jour de carnage et de destruction,
Quand ce palais sanglant, ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'univers sous ces peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs ?

ASSÉLI.

Eh ! qui n'éprouve, hélas ! dans la perte commune,
Les tristes sentiments de sa propre infortune ?
Qui de nous vers le ciel n'élève pas ses cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un père, ou d'un fils ?
Dans cette vaste enceinte, au Tartare inconnue,
Où le roi dérobait à la publique vue

Ce peuple désarmé de paisibles mortels,
Interprètes des lois, ministres des autels,
Vieillards, femmes, enfants, troupeau faible et timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encore à quelle atrocité
Le vainqueur insolent porte sa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre et les tempêtes.
Le dernier coup approche, et vient frapper nos têtes.

IDAMÉ.

O fortune ! ô pouvoir au-dessus de l'humain !
Chère et triste Asséli, sais-tu quelle est la main
Qui du Catai sanglant presse le vaste Empire,
Et qui s'appesantit sur tout ce qui respire ?

ASSÉLI.

On nomme ce tyran du nom de roi des rois.
C'est ce fier Gengis-Kan, dont les affreux exploits
Font un vaste tombeau de la superbe Asie.
Octar, son lieutenant, déja, dans sa furie,
Porte au palais, dit-on, le fer et les flambeaux.
Le Catai passe enfin sous des maîtres nouveaux.
Cette ville, autrefois souveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le sang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

IDAMÉ.

Sais-tu que ce tyran de la terre interdite,
Sous qui de cet Etat la fin se precipite,
Ce destructeur des rois, de leur sang abreuvé,
Est un Scythe, un soldat dans la poudre élevé,
Un guerrier vagabond de ces déserts sauvages,
Climat qu'un ciel épais ne couvre que d'orages ?
C'est lui qui, sur les siens brigant l'autorité,
Tantôt fort et puissant, tantôt persécuté,

int jadis à tes yeux, dans cette auguste ville,
ux portes du palais demander un asyle.
on nom est Témugin ; c'est t'en apprendre assez.

ASSÉLI.

noi ! c'est lui dont les vœux vous furent adressés !
uoi ! c'est ce fugitif, dont l'amour et l'hommage
vos parents surpris parurent un outrage !
ui qui traîne après lui tant de rois ses suivants :
ont le nom seul impose au reste des vivants !

IDAMÉ.

'est lui-même, Asséli : son superbe courage,
a future grandeur, brillaient sur son visage;
out semblait, je l'avoue, esclave auprès de lui ;
t lorsque de la cour il mendiait l'appui,
connu, fugitif, il ne parlait qu'en maître.
m'aimait ; et mon cœur s'en applaudit peut-être :
eut-être qu'en secret je tirais vanité
'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
e plier à nos mœurs cette grandeur sauvage,
'instruire à nos vertus son féroce courage,
t de le rendre enfin, grâces à ces liens,
igne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
eût servi l'Etat, qu'il detruit par la guerre :
n refus a produit les malheurs de la terre.
o nos peuples jaloux tu connais la fierté.
e nos arts, de nos lois l'auguste antiquité,
ne religion de tout temps épurée,
e cent siècles de gloire une suite avérée,
out nous interdisait, dans nos préventions,
ne indigne alliance avec les nations.
nfin un autre hymen, un plus saint nœud m'engage;
e vertueux Zamti mérita mon suffrage.
ui l'eût cru, dans ces temps de paix et de bonheur,
u'un Scythe méprisé serait notre vainqueur ?

Voilà ce qui m'alarme et qui me désespère.
J'ai refusé sa main; je suis épouse et mère :
Il ne pardonne pas : il se vit outrager ;
Et l'univers sait trop s'il aime à se venger.
Etrange destinée, et revers incroyable !
Est-il possible, ô dieu, que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire sans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mène au trépas ?

ASSÉLI.

Les Coréens, dit-on, rassemblaient une armée ;
Mais nous ne savons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs

IDAMÉ.

Que cette incertitude augmente mes douleurs !
J'ignore à quel excès parviennent nos misères,
Si l'empereur encore au palais de ses pères
A trouvé quelque asyle, ou quelque défenseur,
Si la reine est tombée aux mains de l'oppresseur,
Si l'un et l'autre touche à son heure fatale.
Hélas ! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant, à nos soins confié,
Excite encor ma crainte, ainsi que ma pitié.
Mon époux au palais porte un pied téméraire ;
Une ombre de respect pour son saint ministère
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui remplissent de sang la terre intimidée,
Ont d'un dieu cependant conservé quelque idée ;
Tant la nature même, en toute nation,
Grava l'Être suprême et la religion !
Mais je me flatte en vain qu'aucun respect les touche
La crainte est dans mon cœur, et l'espoir dans m
bouche.
Je me meurs...

SCÈNE II.

IDAMÉ, ZAMTI, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Est-ce vous, époux infortuné ?
tre sort sans retour est-il déterminé ?
las ! qu'avez-vous vu ?

ZAMTI

Ce que je tremble à dire.
malheur est au comble ; il n'est plus, cet Empire :
s le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
quoi nous a servi d'adorer la vertu ?
is étions vainement, dans une paix profonde,
es législateurs et l'exemple du monde ;
nement par nos lois l'univers fut instruit :
sagesse n'est rien ; la force a tout détruit.
vu de ces brigands la horde hyperborée,
des fleuves de sang se frayant une entrée
les corps entassés de nos frères mourants,
tant par-tout le glaive et les feux dévorants.
pénètrent en foule à la demeure auguste
le tous les humains le plus grand, le plus juste,
n front majestueux attendait le trépas.
eine évanouie était entre ses bras.
eurs nombreux enfants ceux en qui le courage
mençait vainement à croître avec leur âge,
ui pouvaient mourir les armes à la main,
ent déja tombés sous le fer inhumain.
stait près de lui ceux dont la tendre enfance
ait que la faiblesse et des pleurs pour défense ;
es voyait encore autour de lui pressés,
mblants à ses genoux qu'ils tenaient embrassés.

J'entre par des détours inconnus au vulgaire;
J'approche en frémissant de ce malheureux père;
Je vois ces vils humains, ces monstres des déserts,
A notre auguste maître osant donner des fers,
Traîner dans son palais, d'une main sanguinaire,
Le père, les enfants, et leur mourante mère.

IDAMÉ.

C'est donc là leur destin! Quel changement, ô cieux!

ZAMTI.

Ce prince infortuné tourne vers moi les yeux;
Il m'appelle, il me dit, dans la langue sacrée
Du conquérant tartare et du peuple ignorée:
« Conserve au moins le jour au dernier de mes fils.
Jugez si mes serments et mon cœur l'ont promis;
Jugez de mon devoir quelle est la voix pressante.
J'ai senti ranimer ma force languissante,
J'ai revolé vers vous. Les ravisseurs sanglants
Ont laissé le passage à mes pas chancelants;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur superbe mépris ait détourné les yeux;
Soit que cet ornement d'un ministre des cieux,
Ce symbole sacré du grand dieu que j'adore,
A la férocité puisse imposer encore;
Soit qu'enfin ce grand dieu, dans ses profonds desseins
Pour sauver cet enfant qu'il a mis dans mes mains,
Sur leurs yeux vigilants répandant un nuage,
Ait égaré leur vue, ou suspendu leur rage.

IDAMÉ.

Seigneur, il serait temps encor de le sauver:
Qu'il parte avec mon fils; je les puis enlever:
Ne désespérons point, et préparons leur fuite;
De notre prompt départ qu'Etan ait la conduite.
Allons vers la Corée, au rivage des mers,

Aux lieux où l'Océan ceint ce triste univers.
La terre a des déserts et des antres sauvages;
Portons-y ces enfants, tandis que les ravages
N'inondent point encor ces asyles sacrés,
Eloignés du vainqueur, et peut-être ignorés.
Allons; le temps est cher, et la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas! le fils des rois n'a pas même un asyle!
J'attends les Coréens; ils viendront, mais trop tard:
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saisissons, s'il se peut, le moment favorable
De mettre en sûreté ce gage inviolable.

SCÈNE III.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, ÉTAN.

ZAMTI.

Étan, où courez-vous, interdit, consterné?

IDAMÉ.

Fuyons de ce séjour au Scythe abandonné.

ÉTAN.

Vous êtes observés; la fuite est impossible;
Autour de notre enceinte une garde terrible
Aux peuples consternés offre de toutes parts
Un rempart hérissé de piques et de dards.
Les vainqueurs ont parlé; l'esclavage en silence
Obéit à leurs voix dans cette ville immense;
Chacun reste immobile et de crainte et d'horreur
Depuis que sous le glaive est tombé l'empereur.

ZAMTI.

Il n'est donc plus!

IDAMÉ.

O cieux!

ÉTAN.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image?
Son épouse, ses fils sanglants et déchirés....
O famille de dieux sur la terre adorés!
Que vous dirai-je? hélas! leurs têtes exposées
Du vainqueur insolent excitent les risées,
Tandis que leurs sujets, tremblant de murmurer,
Baissent des yeux mourants qui craignent de pleurer.
De nos honteux soldats les phalanges errantes
A genoux ont jeté leurs armes impuissantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs asservis,
Lassés de leur victoire, et de sang assouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont, au lieu de la mort, annoncé l'esclavage.
Mais d'un plus grand désastre on nous menace encor;
On prétend que ce roi des fiers enfants du Nord,
Gengis-Kan, que le ciel envoya pour détruire,
Dont les seuls lieutenants oppriment cet Empire,
Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient, toujours implacable, et toujours indigné,
Consommer sa colère et venger son injure.
Sa nation farouche est d'une autre nature
Que les tristes humains qu'enferment nos remparts:
Ils habitent des champs, des tentes, et des chars;
Ils se croiraient gênés dans cette ville immense;
De nos arts, de nos lois la beauté les offense.
Ces brigands vont changer en d'éternels déserts
Les murs que si long-temps admira l'univers.

IDAMÉ.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
Dans mon obscurité j'avais quelque espérance;
Je n'en ai plus. Les cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.

Trop heureux les mortels inconnus à leur maître !

ZAMTI.

Les nôtres sont tombés : le juste ciel peut-être
Voudra pour l'Orphelin signaler son pouvoir :
Veillons sur lui ; voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare ?

IDAMÉ.

O ciel, prends ma défense.

SCÈNE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR, GARDES.

OCTAR.

Esclaves, écoutez ; que votre obéissance
Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix.
Il reste encore un fils du dernier de vos rois ;
C'est vous qui l'élevez : votre soin téméraire
Nourrit un ennemi dont il faut se défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De remettre aujourd'hui cet enfant dans mes mains :
Je vais l'attendre : allez ; qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le sang et le carnage
Vont de mon maître encor signaler le courroux,
Et la destruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit ; vous, avant qu'il finisse,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéisse.

SCÈNE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Où sommes-nous réduits ? O monstres ! ô terreur !

Chaque instant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits dont l'âme intimidée
Jusqu'à ce jour de sang n'avait point eu d'idée.
Vous ne répondez rien; vos soupirs élancés
Au ciel qui nous accable en vain sont adressés.
Enfant de tant de rois, faut-il qu'on sacrifie
Aux ordres d'un soldat ton innocente vie?

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conserver ses jours.

IDAMÉ.

De quoi lui serviront vos malheureux secours?
Qu'importent vos serments, vos stériles tendresses?
Êtes-vous en état de tenir vos promesses?
N'espérons plus.

ZAMTI.

Ah ciel! Eh quoi! vous voudriez
Voir du fils de mes rois les jours sacrifiés?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penser sans des torrents de larmes;
Et si je n'étais mère, et si, dans mes alarmes,
Le ciel me permettait d'abréger un destin
Nécessaire à mon fils élevé dans mon sein,
Je vous dirais: Mourons; et, lorsque tout succombe,
Sur les pas de nos rois descendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne sort,
Qui pourrait redouter et refuser la mort?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
Le brave la défie, et marche au-devant d'elle;
Le sage, qui l'attend, la reçoit sans regrets.

IDAMÉ.

Quels sont, en me parlant, vos sentiments secrets?
Vous baissez vos regards, vos cheveux se hérissent,
Vous pâlissez, vos yeux de larmes se remplissent:

Mon cœur répond au vôtre ; il sent tous vos tourments.
Mais que résolvez-vous ?

ZAMTI.

De garder mes serments.
Auprès de cet enfant allez, daignez m'attendre.

IDAMÉ.

Mes prières, mes cris pourront-ils le défendre ?

SCÈNE VI.

ZAMTI, ÉTAN.

ÉTAN.

Seigneur, votre pitié ne peut le conserver.
Ne songez qu'à l'État que sa mort peut sauver :
Pour le salut du peuple il faut bien qu'il périsse.

ZAMTI.

Oui..... je vois qu'il faut faire un triste sacrifice.
Ecoute : cet Empire est-il cher à tes yeux ?
Reconnais-tu ce dieu de la terre et des cieux,
Ce dieu que sans mélange annonçaient nos ancêtres,
Méconnu par le bonze, insulté par nos maîtres ?

ÉTAN.

Dans nos communs malheurs il est mon seul appui ;
Je pleure la patrie, et n'espère qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par son nom, par sa toute-puissance,
Que tu conserveras dans l'éternel silence
Le secret qu'en ton sein je dois ensevelir.
Jure-moi que tes mains oseront accomplir
Ce que les intérêts et les lois de l'Empire,
Mon devoir, et mon dieu, vont par moi te prescrire.

ÉTAN.

Je le jure ; et je veux, dans ces murs désolés,
Voir nos malheurs communs sur moi seul assemblés,

Si, trahissant vos vœux, et démentant mon zèle,
Ou ma bouche, ou ma main, vous était infidèle.

ZAMTI.

Allons, il ne m'est plus permis de reculer.

ÉTAN.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas! de tant de maux les atteintes cruelles
Laissent donc place encore à des larmes nouvelles!

ZAMTI.

On a porté l'arrêt! rien ne peut le changer!

ÉTAN.

On presse; et, cet enfant, qui vous est étranger....

ZAMTI.

Étranger! lui! mon roi!

ÉTAN.

Notre roi fut son père;
Je le sais, j'en frémis: parlez, que dois-je faire?

ZAMTI.

On compte ici mes pas; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obscurité.
De ce dépôt sacré tu sais quel est l'asyle:
Tu n'es point observé; l'accès t'en est facile.
Cachons pour quelque temps cet enfant précieux
Dans le sein des tombeaux bâtis par ses aïeux.
Nous remettrons bientôt au chef de la Corée
Ce tendre rejeton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs:
Il peut sauver mon roi. Je prends sur moi le reste.

ÉTAN.

Et que deviendrez-vous sans ce gage funeste?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité?

ZAMTI.

J'ai de quoi satisfaire à sa férocité.

ÉTAN.

Vous, seigneur?

ZAMTI.

O nature! ô devoir tyrannique!

ÉTAN.

Eh bien?

ZAMTI.

Dans son berceau saisis mon fils unique.

ÉTAN.

Votre fils!

ZAMTI.

Songe au roi que tu dois conserver.
Prends mon fils... que son sang... je ne puis achever.

ÉTAN.

Ah! que m'ordonnez-vous?

ZAMTI.

Respecte ma tendresse;
Respecte mon malheur, et sur-tout ma faiblesse:
N'oppose aucun obstacle à cet ordre sacré,
Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

ÉTAN.

Vous m'avez arraché ce serment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il satisfaire?
J'admire avec horreur ce dessein généreux;
Mais si mon amitié...

ZAMTI.

C'en est trop, je le veux.
Je suis père; et ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.
J'ai fait taire le sang, fais taire l'amitié.
Pars.

ÉTAN.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laisse-moi, par pitié.

SCÈNE VII.

ZAMTI, *seul.*

J'ai fait taire le sang ! Ah, trop malheureux père !
J'entends trop cette voix si fatale et si chère.
Ciel ! impose silence aux cris de ma douleur !
Mon épouse, mon fils, me déchirent le cœur.
De ce cœur effrayé cache-moi la blessure.
L'homme est trop faible, hélas ! pour domter la nature:
Que peut-il par lui-même ? achève, sontiens-moi ;
Affermis la vertu prête à tomber sans toi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ZAMTI, *seul.*

ÉTAN auprès de moi tarde trop à se rendre :
Il faut que je lui parle ; et je crains de l'entendre.
Je tremble malgré moi de son fatal retour.
O mon fils ! mon cher fils ! as-tu perdu le jour ?
Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice ?
Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice ;
Je n'en eus pas la force : en ai-je assez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funestes soins ?
En ai-je encore assez pour cacher mes alarmes ?

SCÈNE II.

ZAMTI, ÉTAN.

ZAMTI.

Viens, ami... je t'entends... je sais tout par tes larmes.

ÉTAN.

Votre malheureux fils...

ZAMTI.

Arrête, parle-moi
De l'espoir de l'Empire, et du fils de mon roi ;
Est-il en sûreté ?

ÉTAN.

Les tombeaux de ses pères

Cachent à nos tyrans sa vie et ses misères.
Il vous devra des jours pour souffrir commencés ;
Présent fatal peut-être !

ZAMTI.

Il vit : c'en est assez.
O vous, à qui je rends ces services fidèles !
O mes rois ! pardonnez mes larmes paternelles.

ÉTAN.

Osez-vous en ces lieux gémir en liberté ?

ZAMTI.

Où porter ma douleur et ma calamité ?
Et comment désormais soutenir les approches,
Le désespoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur ?
Encor si nous pouvions prolonger son erreur !

ÉTAN.

On a ravi son fils dans sa fatale absence :
A nos cruels vainqueurs on conduit son enfance ;
Et soudain j'ai volé pour donner mes secours
Au royal orphelin dont on poursuit les jours.

ZAMTI.

Ah ! du moins, cher Etan, si tu pouvais lui dire
Que nous avons livré l'héritier de l'Empire,
Que j'ai caché mon fils, qu'il est en sûreté !
Imposons quelque temps à sa crédulité.
Hélas ! la vérité si souvent est cruelle !
On l'aime ; et les humains sont malheureux par elle.
Allons... ciel ! elle-même approche de ces lieux ;
La douleur et la mort sont peintes dans ses yeux.

SCÈNE III.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Qu'ai-je vu? Qu'a-t-on fait? Barbare, est-il possible?
L'avez-vous commandé ce sacrifice horrible?
Non, je ne puis le croire; et le ciel irrité
N'a pas dans votre sein mis tant de cruauté.
Non, vous ne serez point plus dur et plus barbare
Que la loi du vainqueur, et le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux!

ZAMTI.

Ah! pleurez avec moi;
Mais avec moi songez à sauver votre roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils!

ZAMTI.

Telle est notre misère:
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ.

Quoi! sur toi la nature a si peu de pouvoir!

ZAMTI.

Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir;
Et je dois plus au sang de mon malheureux maître,
Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non, je ne connais point cette horrible vertu.
J'ai vu nos murs en cendre, et ce trône abattu,
J'ai pleuré de nos rois les disgrâces affreuses;
Mais par quelles fureurs, encor plus douloureuses,
Veux-tu, de ton épouse avançant le trépas,
Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas?

Ces rois ensevelis, disparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des dieux dont tu craignes la foudre?
A ces dieux impuissants, dans la tombe endormis
As-tu fait le serment d'assassiner ton fils?
Hélas! grands et petits, et sujets, et monarques,
Distingués un moment par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel est chargé de sa propre douleur;
Sa peine lui suffit, et, dans ce grand naufrage,
Rassembler nos débris, voilà notre partage.
Où serais-je, grand dieu! si ma crédulité
Eût tombé dans le piège à mes pas présenté?
Auprès du fils des rois si j'étais demeurée,
La victime aux bourreaux allait être livrée;
Je cessais d'être mère, et le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Grâces à mon amour, inquiète, troublée,
A ce fatal berceau l'instinct m'a rappelée.
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs;
Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle;
J'en ai chargé soudain cette esclave fidèle,
Qui soutient de son lait ses misérables jours,
Ces jours qui périssaient sans moi, sans mon secours;
J'ai conservé le sang du fils et de la mère,
Et j'ose dire encor de son malheureux père.

ZAMTI.

Quoi! mon fils est vivant!

IDAMÉ.

Oui, rends grâces au ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel
Repens-toi.

ZAMTI.

Dieu des cieux, pardonnez cette joie,

ui se mêle un moment aux pleurs où je me noie.
ma chère Idamé! ces moments seront courts :
inement de mon fils vous prolongiez les jours;
inement vous cachiez cette fatale offrande :
nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,
os tyrans soupçonneux seront bientôt vengés;
os citoyens tremblants, avec nous égorgés,
nt payer de vos soins les efforts inutiles;
soldats entourés, nous n'avons plus d'asyles;
mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,
l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
faut subir son sort.

IDAMÉ.

Ah! cher époux, demeure:
oute-moi du moins.

ZAMTI.

Hélas!... il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

'il meure! arrête, tremble, et crains mon désespoir;
ains sa mère.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
andonnez le vôtre; abandonnez ma vie
ux détestables mains d'un conquérant impie.
st mon sang qu'à Gengis il vous faut demander.
lez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
ns le sang d'un époux trempez vos mains perfides;
lez: ce jour n'est fait que pour des parricides.
ndez vains mes serments; sacrifiez nos lois,
molez vôtre époux, et le sang de vos rois.

IDAMÉ.

mes rois! Va, te dis-je; ils n'ont rien à prétendre;
ne dois point mon sang en tribut à leur cendre:
; le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous

Que ces noms si sacrés et de père et d'époux.
La nature et l'hymen, voilà les lois premières,
Les devoirs, les liens des nations entières :
Ces lois viennent des dieux : le reste est des humains
Ne me fais point haïr le sang des souverains :
Oui, sauvons l'orphelin d'un vainqueur homicide;
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide;
Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours :
Loin de l'abandonner, je vole à son secours;
Je prends pitié de lui; prends pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de sa mère qui t'aime.
Je ne menace plus, je tombe à tes genoux.
O père infortuné! cher et cruel époux!
Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton maître;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce sang
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc,
Et ne résiste point au cri terrible et tendre
Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre.

ZAMTI.

Ah! c'est trop abuser du charme et du pouvoir
Dont la nature et vous combattez mon devoir.
Trop faible épouse, hélas! si vous pouviez connaître..

IDAMÉ.

Je suis faible, oui, pardonne; une mère doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir,
Quand il faudra te suivre, et qu'il faudra mourir.
Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
A la place du fils, sacrifier la mère,
Je suis prête : Idamé ne se plaindra de rien;
Et mon cœur est encore aussi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.

SCÈNE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, OCTAR, GARDES.

OCTAR.

Quoi! vous osez reprendre
e dépôt que ma voix vous ordonna de rendre?
oldats, suivez leurs pas, et me répondez d'eux:
aisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux;
llez: votre empereur en ces lieux va paraître;
pportez la victime aux pieds de votre maître.
oldats, veillez sur eux.

ZAMTI.

Je suis prêt d'obéir:
ous aurez cet enfant.

IDAMÉ.

Je ne le puis souffrir;
on, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

u'on fasse retirer cette femme hardie.
oici votre empereur; ayez soin d'empêcher
ue tous ces vils captifs osent en approcher.

SCÈNE V.

ENGIS, OCTAR, OSMAN, TROUPE DE GUERRIERS.

GENGIS.

n a poussé trop loin le droit de ma conquête.
ue le glaive se cache, et que la mort s'arrête:
e veux que les vaincus respirent désormais.
'envoyai la terreur, et j'apporte la paix:
a mort du fils des rois suffit à ma vengeance.

Étouffons dans son sang la fatale semence
Des complots éternels, et des rébellions
Qu'un fantôme de prince inspire aux nations.
Sa famille est éteinte : il vit; il doit la suivre.
Je n'en veux qu'à des rois ; mes sujets doivent vivre.
Cessez de mutiler tous ces grands monuments,
Ces prodiges des arts consacrés par les temps;
Respectez-les, ils sont le prix de mon courage:
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de lois, ce vaste amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris:
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile;
Elle occupe ce peuple, et le rend plus docile.
Octar, je vous destine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le soleil renaît du sein des eaux.
(*à un de ses suivants.*)
Vous, dans l'Inde soumise, humble dans sa défaite,
Soyez de mes décrets le fidèle interprète,
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez: demeure, Octar.

SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien! pouvais-tu croire
Que le sort m'élevât à ce comble de gloire?
Je foule aux pieds ce trône, et je règne en des lieux
Où mon front avili n'osa lever les yeux.
Voici donc ce palais, cette superbe ville
Où, caché dans la foule, et cherchant un asyle,
J'essuyai les mépris qu'à l'abri du danger

L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger:
On dédaignait un Scythe; et la honte et l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refusé la main
Sous qui, depuis cinq ans, tremble le genre humain.

OCTAR.

Quoi! dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence,
D'un tel ressouvenir vous seriez occupé!

GENGIS.

Mon esprit, je l'avoue, en fut toujours frappé.
Des affronts attachés à mon humble fortune
C'est le seul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faiblesse et d'erreur:
Je crus trouver ici le repos de mon cœur;
Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environne:
La gloire le promet; l'amour, dit-on, le donne.
J'en conserve un dépit trop indigne de moi;
Mais au moins je voudrais qu'elle connût son roi;
Que son œil entrevît, du sein de la bassesse,
De qui son imprudence outragea la tendresse;
Qu'à l'aspect des grandeurs qu'elle eût pu partager
Son désespoir secret servît à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, seigneur, était accoutumée
Aux cris de la victoire et de la renommée,
Au bruit des murs fumants renversés sous vos pas,
Et non à ces discours, que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon âme fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour
Tous ces vils sentiments qu'ici l'on nomme amour.
Damé, je l'avoue, en cette âme égarée

Fit une impression que j'avais ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos stériles champs,
Il n'est point de beauté qui subjugue nos sens;
De nos travaux grossiers les compagnes sauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages:
Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux;
La tranquille Idamé le portait dans ses yeux:
Ses paroles, ses traits respiraient l'art de plaire.
Je rends grâce au refus qui nourrit ma colère;
Son mépris dissipa ce charme suborneur,
Ce charme inconcevable, et souverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu; mon âme tout entière
Se doit aux grands objets de ma vaste carrière,
J'ai subjugué le monde, et j'aurais soupiré!
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon âme offensée;
Je bannis sans regret cette lâche pensée:
Une femme sur moi n'aura point ce pouvoir;
Je la veux oublier, je ne veux point la voir:
Qu'elle pleure à loisir sa fierté trop rébelle;
Octar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des soins plus importants.

GENGIS.

Oui, je me souviens trop de tant d'égarements.

SCÈNE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

La victime, seigneur, allait être égorgée;
Une garde autour d'elle était déja rangée;
Mais un évènement, que je n'attendais pas,

emande un nouvel ordre, et suspend son trépas :
ne femme éperdue, et de larmes baignée,
rrive, tend les bras à la garde indignée ;
t nous surprenant tous par ses cris forcenés,
rêtez ! c'est mon fils que vous assassinez !
est mon fils ! on vous trompe au choix de la victime.
e désespoir affreux qui parle et qui l'anime,
s yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses cla-
meurs,
fureur intrépide au milieu de ses pleurs,
ut semblait annoncer, par ce grand caractère,
cri de la nature, et le cœur d'une mère.
pendant son époux devant nous appelé,
n moins éperdu qu'elle, et non moins accablé,
ais sombre et recueilli dans sa douleur funeste,
nos rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reste ;
appez : voilà le sang que vous me demandez ;
larmes en parlant ses yeux sont inondés.
tte femme à ces mots d'un froid mortel saisie,
ng-temps sans mouvement, sans couleur, et sans
vie,
vrant enfin les yeux, d'horreur appesantis,
s qu'elle a pu parler a réclamé son fils :
mensonge n'a point de douleurs si sincères,
ne versa jamais de larmes plus amères.
doute, on examine, et je reviens confus
mander à vos pieds vos ordres absolus.

GENGIS.

saurai démêler un pareil artifice ;
qui m'a pu tromper est sûr de son supplice.
peuple de vaincus prétend-il m'aveugler ?
vent-on que le sang recommence à couler ?

OCTAR.

tte femme ne peut tromper votre prudence :

Du fils de l'empereur elle a conduit l'enfance ;
Aux enfants de son maître on s'attache aisément ;
Le danger, le malheur ajoute au sentiment ;
Le fanatisme alors égale la nature ;
Et sa douleur si vraie ajoute à l'imposture.
Bientôt, de son secret perçant l'obscurité,
Vos yeux sur cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Qu'elle est donc cette femme ?

OCTAR.

On dit qu'elle est un
A l'un de ces lettrés que respectait l'Asie,
Qui, trop enorgueillis du faste de leurs lois,
Sur leur vain tribunal osaient braver cent rois.
Leur foule est innombrable : ils sont tous dans l
chaînes ;
Ils connaîtront enfin des lois plus souveraines :
Zamti, c'est-là le nom de cet esclave altier
Qui veillait sur l'enfant qu'on doit sacrifier.

GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable ;
Tirez la vérité de leur bouche coupable ;
Que nos guerriers sur-tout, à leurs postes fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés ;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte. On parle de surprise ;
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entreprise ;
Vers les rives du fleuve on a vu des soldats.
Nous saurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et si l'on veut forcer les enfants de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la terre.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, TROUPE DE GUERRIERS.

GENGIS.

A-t-on de ces captifs éclairci l'imposture ?
-t-on connu leur crime et vengé mon injure ?
e rejeton des rois à leur garde commis
ntre les mains d'Octar est-il enfin remis ?

OSMAN.

cherche à pénétrer dans ce sombre mystère.
l'aspect des tourments, ce mandarin sévère
ersiste en sa réponse avec tranquillité ;
semble sur son front porter la vérité :
on épouse en tremblant nous répond par des larmes ;
a plainte, sa douleur augmente encor ses charmes.
e pitié malgré nous nos cœurs étaient surpris,
t nous nous étonnions de nous voir attendris :
amais rien de si beau ne frappa notre vue.
eigneur, le croiriez-vous ? cette femme éperdue
vos sacrés genoux demande à se jeter.
Que le vainqueur des rois daigne enfin m'écouter:
Il pourra d'un enfant protéger l'innocence ;
Malgré ses cruautés j'espère en sa clémence :
Puisqu'il est tout-puissant, il sera généreux ;
Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux ? »

C'est ainsi qu'elle parle; et j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettr

GENGIS.

De ce mystère enfin je dois être éclairci.
(*à sa suite.*)
Oui, qu'elle vienne : allez, et qu'on l'amène ici.
Qu'elle ne pense pas que par de vaines plaintes,
Des soupirs affectés, et quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un conquérant on puisse en imposer :
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser;
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidèles,
Et mon cœur dès long-temps s'est affermi contre elle
Elle cherche un honneur dont dépendra son sort;
Et vouloir me tromper, c'est demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je ? est-il possible ? ô ciel ! ô destinée!
Ne me trompé-je point? est-ce un songe, une erreur
C'est Idamé ! c'est elle ! et mes sens...

SCÈNE II.

GENGIS, IDAMÉ, OCTAR, OSMAN, GARDES

IDAMÉ.

Ah! seigneur,
Tranchez les tristes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y suis attendue;
Mais, seigneur, épargnez un enfant innocent.

GENGIS.

Rassurez-vous; sortez de cet effroi pressant...
Ma surprise, madame, est égale à la vôtre...
Le destin qui fait tout nous trompe l'un et l'autre.

s temps sont bien changés : mais si l'ordre des cieux
n habitant du Nord, mépriſable à vos yeux,
ait un conquérant sous qui tremble l'Asie,
craignez rien pour vous, votre empereur oublie
affronts qu'en ces lieux essuya Témugin.
mole à ma victoire, à mon trône, au destin,
dernier rejeton d'un race ennemie :
repos de l'État me demande sa vie ;
ut qu'entre mes mains ce dépôt soit livré.
re cœur sur un fils doit être rassuré ;
le prends sous ma garde.

IDAMÉ.

A peine je respire.

GENGIS.

s de la vérité, madame, il faut m'instruire :
l indigne artifice ose-t-on m'opposer ?
vous, de votre époux, qui prétend m'imposer ?

IDAMÉ.

des infortunés épargnez la misère.

GENGIS.

s savez si je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

, seigneur!

GENGIS.

J'en dis trop, et plus que je ne veux.

IDAMÉ.

rendez-moi, seigneur, un enfant malheureux :
me l'avez promis ; sa grâce est prononcée.

GENGIS.

râce est dans vos mains : ma gloire est offensée,
ordres méprisés, mon pouvoir avili ;
n mot vous savez jusqu'où je suis trahi.
peu de m'enlever le sang que je demande,
e désobéir alors que je commande ;

Vous êtes dès long-temps instruite à m'outrager :
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux !... ce seul nom le rend assez coupable
Quel est donc ce mortel pour vous si respectacle,
Qui sous ses lois, madame, a pu vous captiver ?
Quel est cet insolent qui pense me braver ?
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux, vertueux et fidèle,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit son dieu, son roi, rendit mes jours heureux

GENGIS.

Qui !... lui ? mais depuis quand formâtes-vous c
nœuds ?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le sort, qui vous seconde,
Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS.

J'entends ; depuis le jour que je fus outragé,
Depuis que de vous deux je dus être vengé,
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCÈNE III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, *d'un côté ;* IDAM
ZAMTI, *de l'autre,* GARDES.

GENGIS.

Parle ; as-tu satisfait à ma loi souveraine ?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'empereur ?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir, c'en est fait ; oui, seigne

GENGIS.

Tu sais si je punis la fraude et l'insolence :

'u sais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance ;
)ue si le fils des rois par toi m'est enlevé,
lalgré ton imposture, il sera retrouvé ;
)ue son trépas certain va suivre ton supplice.
(*à ses gardes.*)
ais je veux bien le croire. Allez, et qu'on saisisse
'enfant que cet esclave a remis en vos mains.
rappez.

ZAMTI.

Malheureux père !

IDAMÉ.

Arrêtez, inhumains !
h ! seigneur, est-ce ainsi que la pitié vous presse ?
st-ce ainsi qu'un vainqueur sait tenir sa promesse ?

GENGIS.

st-ce ainsi qu'on m'abuse, et qu'on croit me jouer ?
en est trop ; écoutez, il faut tout m'avouer.
ır cet enfant, madame, expliquez-vous sur l'heure,
ıstruisez-moi de tout, répondez, ou qu'il meure.

IDAMÉ.

h bien ! mon fils l'emporte ; et si, dans mon malheur,
'aveu que la nature arrache à ma douleur
st encore à vos yeux une offense nouvelle ;
'il faut toujours du sang à votre âme cruelle,
rappez ce triste cœur qui cède à son effroi,
t sauvez un mortel plus généreux que moi.
eigneur, il est trop vrai que notre auguste maître,
ui, sans vos seuls exploits, n'eût point cessé de l'être,
remis à mes mains, aux mains de mon époux,
e dépôt respectable à tout autre qu'à vous.
eigneur, assez d'horreurs suivaient votre victoire,
ssez de cruautés ternissaient tant de gloire ;
)ans des fleuves de sang tant d'innocents plongés,
l'empereur et sa femme, et cinq fils égorgés,

Le fer de tous côtés dévastant cet Empire,
Tous ces champs de carnage auraient dû vous suffir
Un barbare en ces lieux est venu demander
Ce dépôt précieux que j'aurais dû garder,
Ce fils de tant de rois, notre unique espérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux, inflexible en sa fidélité,
N'a vu que son devoir, et n'a point hésité:
Il a livré son fils. La nature outragée
Vainement déchirait son âme partagée;
Il imposait silence à ses cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce sacrifice affreux:
J'ai dû plus respecter sa fermeté sévère;
Je devais l'imiter: mais enfin je suis mère;
Mon âme est au-dessous d'un si cruel effort;
Je n'ai pu de mon fils consentir à la mort.
Hélas! au désespoir que j'ai trop fait paraître,
Une mère aisément pouvait se reconnaître.
Voyez de cet enfant le père confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu:
L'un n'attend son salut que de son innocence,
Et l'autre est respectable alors qu'il vous offense.
Ne punissez que moi, qui trahis à-la-fois
Et l'époux que j'admire, et le sang de mes rois.
Digne époux! digne objet de toute ma tendresse!
La pitié maternelle est ma seule faiblesse:
Mon sort suivra le tien; je meurs, si tu péris;
Pardonne-moi du moins d'avoir sauvé ton fils.

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné, je n'ai plus à me plaindre.
Pour le sang de mon roi je n'ai plus rien à craindre
Ses jours sont assurés.

GENGIS.

Traître, ils ne le sont pas

réparer ton crime, ou subir ton trépas.

ZAMTI.

crime est d'obéir à des ordres injustes.
souveraine voix de mes maîtres augustes
sein de leurs tombeaux parle plus haut que toi :
fus notre vainqueur, et tu n'es pas mon roi ;
j'étais ton sujet, je te serais fidèle.
rrache-moi la vie, et respecte mon zèle :
t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler ;
nses-tu que pour moi je puisse encor trembler ?

GENGIS.

u'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah ! daignez...

GENGIS.

Qu'on l'entraîne.

IDAMÉ.

on, n'accablez que moi des traits de votre haine.
uel ! qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
erdu mon empereur, mon fils, et mon époux ?
uoi ! votre âme jamais ne peut être amollie ?

GENGIS.

llez, suivez l'époux à qui le sort vous lie.
st-ce à vous de prétendre encore à me toucher ?
t quel droit avez-vous de me rien reprocher ?

IDAMÉ.

h ! je l'avais prévu, je n'ai plus d'espérance.

GENGIS.

llez, dis-je, Idamé : si jamais la clémence
ans mon cœur malgré moi pouvait encore entrer,
ous sentez quels affronts il faudrait réparer.

SCÈNE IV.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'où vient que je gémis? d'où vient que je balance?
Quel dieu parlait en elle et prenait sa défense?
Est-il dans les vertus, est-il dans la beauté
Un pouvoir au-dessus de mon autorité?
Ah! demeurez, Octar; je me crains, je m'ignore:
Il me faut un ami, je n'en eus point encore;
Mon cœur en a besoin.

OCTAR.

Puisqu'il faut vous parler,
S'il est des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieuse,
Dans ses derniers rameaux, la tige dangereuse,
Précipitez sa perte; il faut que la rigueur,
Trop nécessaire appui du trône d'un vainqueur,
Frappe sans intervalle un coup sûr et rapide:
C'est un torrent qui passe en son cours homicide;
Le temps ramène l'ordre et la tranquillité;
Le peuple se façonne à la docilité;
De ses premiers malheurs l'image est affaiblie;
Bientôt il les pardonne, et même il les oublie.
Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,
Qu'on ferme avec lenteur et qu'on rouvre le flanc,
Que les jours renaissants ramènent le carnage,
Le désespoir tient lieu de force et de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus soumis.

GENGIS.

Quoi! c'est cette Idamé? quoi! c'est là cette esclave

noi! l'hymen l'a soumise au mortel qui me brave?

OCTAR.

e conçois que pour elle il n'est point de pitié;
ous ne lui devez plus que votre inimitié.
et amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle,
nt d'un feu passager la légère étincelle:
es imprudents refus, la colère, et le temps,
n ont éteint dans vous les restes languissants;
lle n'est à vos yeux qu'une femme coupable,
'un criminel obscur épouse méprisable.

GENGIS.

en sera puni; je le dois, je le veux:
e n'est pas avec lui que je suis généreux.
loi, laisser respirer un vaincu que j'abhorre!
n esclave! un rival!

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore?
ous êtes tout-puissant, et n'êtes point vengé!

GENGIS.

uste ciel! à ce point mon cœur serait changé!
'est ici que ce cœur connaîtrait les alarmes,
aincu par la beauté, désarmé par les larmes,
dévorant mon dépit et mes soupirs honteux!
loi, rival d'un esclave, et d'un esclave heureux!
e souffre qu'il respire, et cependant on l'aime!
e respecte Idamé jusqu'en son époux même;
e crains de la blesser en enfonçant mes coups
)ans le cœur détesté de cet indigne époux.
Est-il bien vrai que j'aime? est-ce moi qui soupire?
)u'est-ce donc que l'amour? a-t-il donc tant d'empire?

OCTAR.

'e n'appris qu'à combattre, à marcher sous vos lois;
Mes chars et mes coursiers, mes flèches, mon carquois,
'oilà mes passions et ma seule science:

Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence ;
Je connais seulement la victoire et nos mœurs :
Les captives toujours ont suivi leurs vainqueurs.
Cette délicatesse importune, étrangère,
Dément votre fortune et votre caractère.
Et qu'importe pour vous qu'une esclave de plus
Attende en gémissant vos ordres absolus ?

GENGIS.

Qui connaît mieux que moi jusqu'où va ma puissance ?
Je puis, je le sais trop, user de violence ;
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,
De ne voir en des yeux, dont on sent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs, et d'éternelles craintes,
Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur !
Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares,
Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares.
Enfin il faut tout dire ; Idamé prit sur moi
Un secret ascendant qui m'imposait la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en souvienne.
J'en étais indigné ; son âme eut sur la mienne,
Et sur mon caractère, et sur ma volonté,
Un empire plus sûr, et plus illimité,
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire
Sur cent rois détrônés, accablés de ma gloire :
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chasser de mon esprit ;
Je me rends tout entier à ma grandeur suprême ;
Je l'oublie : elle arrive ; elle triomphe, et j'aime.

SCÈNE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

n bien! que résout-elle? et que m'apprenez-vous?

OSMAN.

lle est prête à périr auprès de son époux
lutôt que découvrir l'asyle impénétrable
à leurs soins ont caché cet enfant misérable;
s jurent d'affronter le plus cruel trépas.
on époux la retient tremblante entre ses bras;
soutient sa constance, il l'exhorte au supplice:
s demandent tous deux que la mort les unisse.
out un peuple autour d'eux pleure et frémit d'effroi.

GENGIS.

lamé, dites-vous, attend la mort de moi?
h! rassurez son âme, et faites-lui connaître
ue ses jours sont sacrés, qu'ils sont chers à son maître.
'en est assez; volez.

SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

Quels ordres donnez-vous
ur cet enfant des rois qu'on dérobe à nos coups?

GENGIS.

ucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance

Aux mains d'Idamé même enlevât son enfance.

GENGIS.

Qu'on attende.

OCTAR.

On pourrait...

GENGIS.

Il ne peut m'échappe

OCTAR.

Peut-être elle vous trompe.

GENGIS.

Elle ne peut tromper.

OCTAR.

Voulez-vous de ses rois conserver ce qui reste ?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive ; ordonne tout le reste.
Va la trouver. Mais non, cher Octar, hâte-toi
De forcer son époux à fléchir sous ma loi :
C'est peu de cet enfant, c'est peu de son supplice ;
Il faut bien qu'il me fasse un plus grand sacrifice

OCTAR.

Lui ?

GENGIS.

Sans doute ; oui, lui-même.

OCTAR.

Et quel est votre espoi

GENGIS.

De domter Idamé, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir. Tu vois ma faiblesse nouvelle :
Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, et j'ignore encor ce que je veux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCÉNE I.

GENGIS, TROUPE DE GUERRIERS TARTARES.

GENGIS.

INSI la liberté, le repos, et la paix,
but de mes travaux me fuira pour jamais ?
ne puis être à moi ! D'aujourd'hui je commence
sentir tout le poids de ma triste puissance :
cherchais Idamé; je ne vois près de moi
ne ces chefs importuns qui fatiguent leur roi.
(*à sa suite.*)
lez : au pied des murs hâtez-vous de vous rendre ;
nsolent Coréen ne pourra nous surprendre.
ont proclamé roi cet enfant malheureux,
, sa tête à la main, je marcherai contre eux.
ur la dernière fois que Zamti m'obéisse ;
i trop de cet enfant différé le supplice.
(*il reste seul.*)
lez. Ces soins cruels, à mon sort attachés,
nent trop mes esprits d'un autre soin touchés :
peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
s périls à prévoir, des complots à détruire ;
ne tout pèse à mon cœur en secret tourmenté !
! je fus plus heureux dans mon obscurité.

SCÈNE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien! vous avez vu ce mandarin farouche?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il fallait immoler;
D'un œil d'indifférence il a vu le supplice;
Il répète les noms de devoir, de justice;
Il brave la victoire: on dirait que sa voix
Du haut d'un tribunal nous dicte ici des lois.
Confondez avec lui son épouse rébelle;
Ne vous abaissez point à soupirer pour elle;
Et détournez les yeux de ce couple proscrit,
Qui vous ose braver quand la terre obéit.

GENGIS.

Non, je ne reviens point encor de ma surprise:
Quels sont donc ces humains que mon bonheur ma
trise?
Quels sont ces sentiments, qu'au fond de nos climat
Nous ignorions encore, et ne soupçonnions pas?
A son roi, qui n'est plus, immolant la nature,
L'un voit périr son fils sans crainte et sans murmure;
L'autre pour son époux est prête à s'immoler:
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je? si j'arrête une vue attentive
Sur cette nation désolée et captive,
Malgré moi je l'admire en lui donnant des fers:
Je vois que ses travaux ont instruit l'univers;
Je vois un peuple antique, industrieux, immense.

s rois sur la sagesse ont fondé leur puissance,
e leurs voisins soumis heureux législateurs,
ouvernant sans conquête, et régnant par les mœurs.
ciel ne nous donna que la force en partage;
os arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
h! de quoi m'ont servi tant de succès divers?
el fruit me revient-il des pleurs de l'univers?
us rougissons de sang le char de la victoire.
ut-être qu'en effet il est une autre gloire:
on cœur est en secret jaloux de leurs vertus;
, vainqueur, je voudrais égaler les vaincus.

OCTAR.

uvez-vous de ce peuple admirer la faiblesse?
iel mérite ont des arts enfants de la mollesse,
i n'ont pu les sauver des fers et de la mort?
faible est destiné pour servir le plus fort:
ut cède sur la terre aux travaux, au courage;
ais c'est vous qui cédez, qui souffrez un outrage,
us qui tendez les mains, malgré votre courroux,
je ne sais quels fers inconnus parmi nous;
us qui vous exposez à la plainte importune
e ceux dont la valeur a fait votre fortune.
s braves compagnons de vos travaux passés
rront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés?
ur grand cœur s'en indigne, et leurs fronts en rougissent:
urs clameurs jusqu'à vous par ma voix retentissent;
vous parle en leur nom comme au nom de l'Etat.
xcusez un Tartare, excusez un soldat
anchi sous le harnois et dans votre service,
i ne peut supporter un amoureux caprice,
qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS.

ue l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez...

GENGIS.

Obéis.

De ton zèle hardi réprime la rudesse ;
Je veux que mes sujets respectent ma faiblesse.

SCÈNE III.

GENGIS, *seul.*

A mon sort à la fin je ne puis résister ;
Le ciel me la destine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur suprêr
J'ai fait des malheureux, et je le suis moi-même ;
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur sang,
Un seul a-t-il jamais, arrêtant ma pensée,
Dissipé les chagrins de mon âme oppressée ?
Tant d'Etats subjugués ont-ils rempli mon cœur?
Ce cœur, lassé de tout, demandait une erreur
Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le trône du monde.
Par ses tristes conseils Octar m'a révolté :
Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté
De monstres affamés et d'assassins sauvages,
Disciplinés au meurtre, et formés aux ravages ;
Ils sont nés pour la guerre, et non pas pour ma cou
Je les prends en horreur, en connaissant l'amour
Qu'ils combattent sous moi, qu'ils meurent à ma su
Mais qu'ils n'osent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point... c'est elle, je la voi.

SCÈNE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Quoi! vous voulez jouir encor de mon effroi?
Ah! seigneur, épargnez une femme, une mère:
Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misère?

GENGIS.

Cessez à vos frayeurs de vous abandonner:
Votre époux peut se rendre, on peut lui pardonner;
J'ai déja suspendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.
Peut-être ce n'est pas sans un ordre des cieux
Que mes prospérités m'ont conduit à vos yeux;
Peut être le destin voulut vous faire naître
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un maître,
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon sort en naissant m'a jeté.
Vous m'entendez, je règne, et vous pourriez reprendre
Un pouvoir que sur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce, en un mot, par mes lois est permis;
Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis.
S'il vous fut odieux, le trône a quelques charmes;
Et le bandeau des rois peut essuyer des larmes.
L'intérêt de l'Etat et de vos citoyens
Vous presse autant que moi de former ces liens.
Ce langage, sans doute, a de quoi vous surprendre;
Sur les débris fumants des trônes mis en cendre,
Le destructeur des rois dans la poudre oubliés
Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds:
Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée;
Par un rival indigne elle fut usurpée:

Vous la devez, madame, au vainqueur des humains;
Témugin vient à vous vingt sceptres dans les mains.
Vous baissez vos regards, et je ne puis comprendre
Dans vos yeux interdits ce que je dois attendre:
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté;
Pesez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ.

A tant de changements tour-à-tour condamnée,
Je ne le cèle point, vous m'avez étonnée:
Je vais, si je le puis, reprendre mes esprits;
Et, quand je répondrai, vous serez plus surpris.
Il vous souvient du temps et de la vie obscure
Où le ciel enfermait votre grandeur future;
L'effroi des nations n'était que Témugin;
L'univers n'était pas, seigneur, en votre main:
Elle était pure alors, et me fut présentée:
Apprenez qu'en ce temps je l'aurais acceptée.

GENGIS.

Ciel! que m'avez-vous dit? ô ciel! vous m'aimeriez;
Vous!

IDAMÉ.

J'ai dit que ces vœux, que vous me présentiez,
N'auraient point révolté mon âme assujettie,
Si les sages mortels à qui j'ai dû la vie
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parents sur nous vous savez le pouvoir;
Du dieu que nous servons ils sont la vive image;
Nous leur obéissons en tout temps, en tout âge.
Cet Empire détruit, qui dut être immortel,
Seigneur, était fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,
Le respect des serments; et, s'il faut qu'il périsse,
Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'esprit qui l'anima ne périra jamais.

Vos destins sont changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS.

Quoi! vous m'auriez aimé!

IDAMÉ.

C'est à vous de connaître
Que ce serait encore une raison de plus
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen est un nœud formé par le ciel même:
Mon époux m'est sacré: je dirai plus, je l'aime.
Je le préfère à vous, au trône, à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu, mais respectez nos mœurs,
Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire
A remporter sur vous cette illustre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces justes refus qui ne m'ont point coûté:
Je remplis mon devoir, et je me rends justice;
Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me proposez,
Détachez-vous d'un cœur qui les a méprisés;
Et, puisqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il serait moins flatté
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il sait mes sentiments, madame; il faut les suivre:
Il s'y conformera, s'il aime encore à vivre.

IDAMÉ.

Il en est incapable; et, si dans les tourments
La douleur égarait ses nobles sentiments,
Si son âme vaincue avait quelque mollesse,
Mon devoir et ma foi soutiendraient sa faiblesse;
De son cœur chancelant je deviendrais l'appui
En attestant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô dieux! est-il croyable?
Quoi! lorsqu'envers vous-même il s'est rendu coupable;
Lorsque sa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort!

IDAMÉ.

Il eut une vertu, seigneur, que je révère:
Il pensait en héros, je n'agissais qu'en mère;
Et, si j'étais injuste assez pour le haïr,
Je me respecte assez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous, mais aussi tout m'outrage:
J'adore avec dépit cet excès de courage;
Je vous aime encor plus quand vous me résistez;
Vous subjuguez mon cœur, et vous le révoltez.
Redoutez-moi; sachez que, malgré ma faiblesse,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

IDAMÉ.

Je sais qu'ici tout tremble ou périt sous vos coups:
Les lois vivent encore, et l'emportent sur vous.

GENGIS.

Les lois! il n'en est plus: quelle erreur obstinée
Ose les alléguer contre ma destinée?
Il n'est ici de lois que celles de mon cœur,
Celles d'un souverain, d'un Scythe, d'un vainqueur:
Les lois que vous suivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorsque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos sentiments, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois ainsi malgré vos cruautés)
Quand tout nous unissait, vos lois, que je déteste,
Ordonnèrent ma honte et votre hymen funeste.
Je les anéantis, je parle, c'est assez:

Imitez l'univers, madame, obéissez.
Vos mœurs que vous vantez, vos usages austères,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me sont contraires.
Mes ordres sont donnés, et votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre empereur et vous :
Leurs jours me répondront de votre obéissance.
Pensez-y ; vous savez jusqu'où va ma vengeance ;
Et songez à quel prix vous pouvez désarmer
Un maître qui vous aime, et qui rougit d'aimer.

SCÈNE V.

IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Il me faut donc choisir leur perte ou l'infamie.
O pur sang de mes rois ! ô moitié de ma vie !
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre sort,
Ma voix sans balancer vous condamne à la mort.

ASSÉLI.

Ah ! reprenez plutôt cet empire suprême
Qu'aux beautés, aux vertus, attacha le ciel même ;
Ce pouvoir, qui soumit ce Scythe furieux
Aux lois de la raison qu'il lisait dans vos yeux.
Long-temps accoutumée à domter sa colère,
Que ne pouvez-vous point, puisque vous savez plaire !

IDAMÉ.

Dans l'état où je suis c'est un malheur de plus.

ASSÉLI.

Vous seule adouciriez le destin des vaincus :
Dans nos calamités, le ciel, qui vous seconde,
Veut vous opposer seule à ce tyran du monde :
Vous avez vu tantôt son courage irrité

Se dépouiller pour vous de sa férocité.
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre;
Zamti pourtant respire après l'avoir bravé;
A son épouse encore il n'est point enlevé.
On vous respecte en lui; ce vainqueur sanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire.
Enfin souvenez-vous que dans ces mêmes lieux
Il sentit, le premier, le pouvoir de vos yeux:
Son amour autrefois fut pur et légitime.

IDAMÉ.

Arrête; il ne l'est plus; y penser est un crime.

SCÈNE VI.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Ah! dans ton infortune, et dans mon désespoir,
Suis-je encor ton épouse, et peux-tu me revoir?

ZAMTI.

On le veut: du tyran tel est l'ordre funeste;
Je dois à ses fureurs ce moment qui me reste.

IDAMÉ.

On t'a dit à quel prix ce tyran daigne enfin
Sauver tes tristes jours, et ceux de l'orphelin?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune.
Un citoyen n'est rien dans la perte commune;
Il doit s'anéantir. Idamé, souviens-toi
Que mon devoir unique est de sauver mon roi:
Nous lui devions nos jours, nos services, notre être,
Tout jusqu'au sang d'un fils qui naquit pour son maître;

Mais l'honneur est un bien que nous ne devons pas.
Cependant l'orphelin n'attend que le trépas :
Mes soins l'ont enfermé dans ces asyles sombres
Où des rois ses aïeux on révère les ombres ;
La mort, si nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zèle.
Etan, de son salut ce ministre fidèle,
Etan, ainsi que moi, se voit chargé de fers.
Toi seule à l'orphelin restes dans l'univers ;
C'est à toi maintenant de conserver sa vie,
Et ton fils, et ta gloire à mon honneur unie.

IDAMÉ.

Ordonne ; que veux-tu ? que faut-il ?

ZAMTI.

M'oublier,
Vivre pour ton pays, lui tout sacrifier.
Ma mort, en éteignant les flambeaux d'hyménée,
Est un arrêt des cieux qui fait ta destinée.
Il n'est plus d'autres soins ni d'autres lois pour nous :
L'honneur d'être fidèle aux cendres d'un époux
Ne saurait balancer une gloire plus belle.
C'est au prince, à l'Etat qu'il faut être fidèle.
Remplissons de nos rois les ordres absolus ;
Je leur donnai mon fils, je leur donne encor plus.
Libre par mon trépas, enchaîne ce Tartare :
Éteins sur mon tombeau les foudres du barbare :
Je commence à sentir la mort avec horreur
Quand ma mort t'abandonne à cet usurpateur :
Je fais en frémissant ce sacrifice impie ;
Mais mon devoir l'épure, et mon trépas l'expie :
Il était nécessaire autant qu'il est affreux.
Idamé, sers de mère à ton roi malheureux ;

Règne ; que ton roi vive, et que ton époux meure :
Règne, dis-je, à ce prix : oui, je le veux...

IDAMÉ.

Demeure.

Me connais-tu ? veux-tu que ce funeste rang
Soit le prix de ma honte, et le prix de ton sang ?
Penses-tu que je sois moins épouse que mère ?
Tu t'abuses, cruel ; et ta vertu sévère
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature et l'amour.
Barbare envers ton fils, et plus envers moi-même,
Ne te souvient-il plus qui je suis, et qui t'aime ?
Crois-moi ; dans nos malheurs il est un sort plus beau,
Un plus noble chemin pour descendre au tombeau.
Soit amour, soit mépris, le tyran qui m'offense,
Sur moi, sur mes desseins, n'est pas en défiance :
Dans ces remparts fumants, et de sang abreuvés,
Je suis libre, et mes pas ne sont point observés ;
Le chef des Coréens s'ouvre un secret passage
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage
A l'œil qui le poursuit fut caché par tes mains :
De ces tombeaux sacrés je sais tous les chemins ;
Je cours y ranimer sa languissante vie,
Le rendre aux défenseurs armés pour la patrie,
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux
Comme un présent d'un dieu qui combat avec eux.
Nous mourrons, je le sais, mais tout couverts de gloire ;
Nous laisserons de nous une illustre mémoire.
Mettons nos noms obscurs au rang des plus grands noms ;
Et juge si mon cœur a suivi tes leçons.

ZAMTI.

Tu l'inspires, grand dieu! que ton bras la soutienne!
Idamé, ta vertu l'emporte sur la mienne;
Toi seule as mérité que les cieux attendris
Daignent sauver par toi ton prince et ton pays.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCÈNE I.

IDAMÉ, ASSÉLI.

ASSÉLI.

Quoi ! rien n'a résisté ! tout a fui sans retour !
Quoi ! je vous vois deux fois sa captive en un jour !
Fallait-il affronter ce conquérant sauvage ?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers sans vertu !
Que pouviez-vous ? hélas !

IDAMÉ.

J'ai fait ce que j'ai dû.
Tremblante pour mon fils, sans force, inanimée,
J'ai porté dans mes bras l'empereur à l'armée.
Son aspect a d'abord animé les soldats :
Mais Gengis a marché ; la mort suivait ses pas ;
Et des enfants du Nord la horde ensanglantée
Aux fers dont je sortais m'a soudain rejetée.
C'en est fait.

ASSÉLI.

Ainsi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ses mains, et meurt presque en naissant :
Votre époux avec lui termine sa carrière.

IDAMÉ.

L'un et l'autre bientôt voit son heure dernière.
Si l'arrêt de la mort n'est point porté contre eux,

'est pour leur préparer des tourments plus affreux.
Ion fils, ce fils si cher, va les suivre peut-être.
)evant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître;
'out fumant de carnage, il m'a fait appeler
our jouir de mon trouble, et pour mieux m'accabler.
es regards inspiraient l'horreur et l'épouvante.
ingt fois il a levé sa main toute sanglante
ır le fils de mes rois, sur mon fils malheureux.
e me suis en tremblant jetée au-devant d'eux;
out en pleurs, à ses pieds je me suis prosternée;
lais lui me repoussant d'une main forcenée,
a menace à la bouche, et détournant les yeux,
est sorti pensif, et rentré furieux;
t, s'adressant aux siens d'une voix oppressée,
leur criait vengeance, et changeait de pensée;
andis qu'autour de lui ses barbares soldats
emblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSÉLI.

ensez-vous qu'il donnât un ordre si funeste?
laisse vivre encor votre époux, qu'il déteste;
'orphelin aux bourreaux n'est point abandonné.
aignez demander grâce, et tout est pardonné.

IDAMÉ.

on, ce féroce amour est tourné tout en rage.
h! si tu l'avais vu redoubler mon outrage,
'assurer de sa haine, insulter à mes pleurs!

ASSÉLI.

t vous doutez encor d'asservir ses fureurs?
e lion subjugué, qui rugit dans sa chaîne,
il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

IDAMÉ.

u'il m'aime ou me haïsse, il est temps d'achever
es jours que sans horreur je ne puis conserver.

ASSÉLI.

Ah! que résolvez-vous?

IDAMÉ.

Quand le ciel en colère
De ceux qu'il persécute a comblé la misère,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je suis parvenue
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains;
Je dépendrai de moi: mon sort est dans mes mains.

ASSÉLI.

Mais ce fils, cet objet de crainte et de tendresse,
L'abandonnerez-vous?

IDAMÉ.

Tu me rends ma faiblesse,
Tu me perces le cœur. Ah! sacrifice affreux!
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux!
Mais Gengis, après tout, dans sa grandeur altière,
Environné de rois couchés dans la poussière,
Ne recherchera point un enfant ignoré
Parmi les malheureux dans la foule égaré;
Ou peut-être il verra d'un regard moins sévère
Cet enfant innocent dont il aima la mère:
A cet espoir au moins mon triste cœur se rend;
C'est une illusion que j'embrasse en mourant.
Haïra-t-il ma cendre, après m'avoir aimée?
Dans la nuit de la tombe en serai-je opprimée?
Poursuivra-t-il mon fils?

SCÈNE II.

IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR.

OCTAR.

Idamé, demeurez:
ttendez l'empereur en ces lieux retirés.
(*à sa suite.*)
eillez sur ces enfants; et vous à cette porte,
artares, empêchez qu'aucun n'entre et ne sorte.
(*à Asséli.*)
loignez-vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir!
béis, il le faut, je cède à son pouvoir.
j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
'un moment à mes yeux mon époux pût paraître,
ut-être du vainqueur les esprits ramenés
ndraient enfin justice à deux infortunés.
sens que je hasarde une prière vaine:
victoire est chez vous implacable, inhumaine;
is enfin la pitié, seigneur, en vos climats,
t-elle un sentiment qu'on ne connaisse pas?
ne puis-je implorer votre voix favorable?

OCTAR.

and l'arrêt est porté, qui conseille est coupable.
us n'êtes plus ici sous vos antiques rois,
i laissaient désarmer la rigueur de leurs lois.
utres temps, d'autres mœurs: ici règnent les armes;
us ne connaissons point les prières, les larmes.
commande, et la terre écoute avec terreur.
meurez, attendez l'ordre de l'empereur.

SCÈNE III.

IDAMÉ, *seule.*

Dieu des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités soutenez mon courage;
Versez du haut des cieux, dans ce cœur consterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCÈNE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

GENGIS.

Non, je n'ai point assez déployé ma colère,
Assez humilié votre orgueil téméraire,
Assez fait de reproche aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime,
Vous, que j'avais aimée, et que je dus haïr,
Vous, qui me trahissiez, et que je dois punir.

IDAMÉ.

Ne punissez que moi; c'est la grâce dernière
Que j'ose demander à la main meurtrière
Dont j'espérais en vain fléchir la cruauté.
Eteignez dans mon sang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à son devoir fidèle;
Finissez ses tourments.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle;
Les miens sont plus affreux, je les veux terminer.
Je viens pour vous punir, je puis tout pardonner.

Moi, pardonner! à vous! non, craignez ma vengeance:
Je tiens le fils des rois, le vôtre, en ma puissance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas:
Il me trahit, me brave, il ose être rebelle.
Mille morts punissaient sa fraude criminelle:
Vous retenez mon bras, et j'en suis indigné;
Oui, jusqu'à ce moment le traître est épargné.
Mais je ne prétends plus supplier ma captive.
Il le faut oublier, si vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuse à présent votre cœur obstiné:
Il n'est plus votre époux, puisqu'il est condamné;
Il a péri pour vous: votre chaîne odieuse
Va se rompre à jamais par une mort honteuse.
C'est vous qui m'y forcez; et je ne conçois pas
Le scrupule insensé qui le livre au trépas.
Tout couvert de son sang, je devais sur sa cendre
A mes vœux absolus vous forcer de vous rendre;
Mais sachez qu'un barbare, un Scythe, un destructeur,
A quelques sentiments dignes de votre cœur.
Le destin, croyez-moi, nous devait l'un à l'autre;
Et mon âme a l'orgueil de régner sur la vôtre.
Abjurez votre hymen, et, dans le même temps
Je place votre fils au rang de mes enfants.
Vous tenez dans vos mains plus d'une destinée;
Du rejeton des rois l'enfance condamnée,
Votre époux, qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher,
Le destin de son fils, le vôtre, le mien même,
Tout dépendra de vous, puisqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor; mais ne présumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas;
Gardez-vous d'insulter à l'excès de faiblesse
Que déjà mon courroux reproche à ma tendresse.

C'est un danger pour vous que l'aveu que je fais:
Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits
Mon âme à la vengeance est trop accoutumée;
Et je vous punirais de vous avoir aimée.
Pardonnez : je menace encore en soupirant;
Achevez d'adoucir ce courroux qui se rend :
Vous ferez d'un seul mot le sort de cet Empire;
Mais ce mot important, madame, il faut le dire :
Prononcez sans tarder, sans feinte, sans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAMÉ.

L'une et l'autre aujourd'hui serait trop condamnable
Votre haine est injuste, et votre amour coupable;
Cet amour est indigne et de vous et de moi :
Vous me devez justice; et, si vous êtes roi,
Je la veux, je l'attends pour moi contre vous-même.
Je suis loin de braver votre grandeur suprême;
Je la rappelle en vous, lorsque vous l'oubliez;
Et vous-même en secret vous me justifiez.

GENGIS.

Eh bien! vous le voulez; vous choisissez ma haine,
Vous l'aurez; et déja je la retiens à peine :
Je ne vous connais plus; et mon juste courroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre prince, et votre fils, cruelle,
Vont payer de leur sang votre fierté rébelle.
Ce mot que je voulais les a tous condamnés;
C'en est fait, et c'est vous qui les assassinez.

IDAMÉ.

Barbare!

GENGIS.

Je le suis; j'allais cesser de l'être:
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un maître
Un ennemi sanglant, féroce, sans pitié,

)ont la haine est égale à votre inimitié.

IDAMÉ.

h bien ! je tombe aux pieds de ce maître sévère :
e ciel l'a fait mon roi ; seigneur, je le révère :
e demande à genoux une grâce de lui.

GENGIS.

lhumaine, est-ce à vous d'en attendre aujourd'hui ?
evez-vous : je suis prêt encore à vous entendre.
ourrai-je me flatter d'un sentiment plus tendre ?
ue voulez-vous ? parlez.

IDAMÉ.

Seigneur, qu'il soit permis
u'en secret mon époux près de moi soit admis,
ue je lui parle.

GENGIS.

Vous !

IDAMÉ.

Ecoutez ma prière.
et entretien sera ma ressource dernière :
ous jugerez après si j'ai dû résister.

GENGIS.

on, ce n'était pas lui qu'il fallait consulter :
ais je veux bien encor souffrir cette entrevue.
crois qu'à la raison son âme enfin rendue
osera plus prétendre à cet honneur fatal
e me désobéir, et d'être mon rival.
m'enleva son prince, il vous a possédée.
ie de crimes ! Sa grâce est encore accordée :
u'il la tienne de vous, qu'il vous doive son sort ;
ésentez à ses yeux le divorce ou la mort :
ui, j'y consens. Octar, veillez à cette porte.
ous, suivez-moi. Quel soin m'abaisse et me transporte !
aut-il encore aimer ? est-ce là mon destin !

(*il sort.*)

IDAMÉ.

Je renais, et je sens s'affermir dans mon sein
Cette intrépidité dont je doutais encore.

SCÈNE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

O toi, qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore,
Mortel plus respectable et plus grand à mes yeux
Que tous ces conquérants dont l'homme a fait des dieux!
L'horreur de nos destins ne t'est que trop connue;
La mesure est comblée, et notre heure est venue.

ZAMTI.

Je le sais.

IDAMÉ.

C'est en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejeton de nos malheureux rois.

ZAMTI.

Il n'y faut plus penser, l'espérance est perdue;
De tes devoirs sacrés tu remplis l'étendue:
Je mourrai consolé.

IDAMÉ.

Que deviendra mon fils?
Pardonne encor ce mot à mes sens attendris,
Pardonne à ces soupirs; ne vois que mon courage.

ZAMTI.

Nos rois sont au tombeau, tout est dans l'esclavage.
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés
Qu'à respirer encor le ciel a condamnés.

IDAMÉ.

La mort la plus honteuse est ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

ns doute ; et j'attendais les ordres du barbare :
ont tardé long-temps.

IDAMÉ.

Eh bien ! écoute-moi :
e saurons-nous mourir que par l'ordre d'un roi ?
s taureaux aux autels tombent en sacrifice ;
s criminels tremblants sont traînés au supplice ;
s mortels généreux disposent de leur sort :
urquoi des mains d'un maître attendre ici la mort ?
omme était-il donc né pour tant de dépendance ?
nos voisins altiers imitons la constance ;
la nature humaine ils soutiennent les droits,
vent libres chez eux, et meurent à leur choix ;
affront leur suffit pour sortir de la vie,
, plus que le néant ils craignent l'infamie.
hardi Japonais n'attend pas qu'au cercueil
despote insolent le plonge d'un coup-d'œil.
us avons enseigné ces braves insulaires ;
prenons d'eux enfin des vertus nécessaires ;
chons mourir comme eux.

ZAMTI.

Je t'approuve, et je crois
e le malheur extrême est au-dessus des lois.
vais déjà conçu tes desseins magnanimes ;
is seuls et désarmés, esclaves et victimes,
urbés sous nos tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAMÉ, *en tirant un poignard.*

ns, sois libre avec moi ; frappe, et délivre-nous.

ZAMTI.

el !

IDAMÉ.

Déchire ce sein, ce cœur qu'on déshonore.
i tremblé que ma main, mal affermie encore,
portât sur moi-même un coup mal assuré.

Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré ;
Immole avec courage une épouse fidèle ;
Tout couvert de mon sang, tombe et meurs auprè
d'elle ;
Qu'à mes derniers moments j'embrasse mon époux
Que le tyran le voie, et qu'il en soit jaloux.

ZAMTI.

Grâce au ciel, jusqu'au bout ta vertu persévère ;
Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne épouse, reçois mes éternels adieux ;
Donne ce glaive, donne, et détourne les yeux.

IDAMÉ, *en lui donnant le poignard.*

Tiens, commence par moi ; tu le dois : tu balances !

ZAMTI.

Je ne puis.

IDAMÉ.

Je le veux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAMÉ.

Tu m'offenses.
Frappe, et tourne sur toi tes bras ensanglantés.

ZAMTI.

Eh bien ! imite-moi.

IDAMÉ, *lui saisissant le bras.*

Frappe, dis-je...

SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI, GARDES.

GENGIS, *accompagné de ses gardes, et désarmant Zamti.*

Arrêtez,
Arrêtez, malheureux ! O ciel ! qu'alliez-vous faire ?

IDAMÉ.

ıs délivrer de toi, finir notre misère,
ant d'atrocités dérober notre sort.

ZAMTI.

ıx-tu nous envier jusques à notre mort?

GENGIS.

... Dieu, maître des rois, à qui mon cœur s'adresse,
noin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,
qui mis à mes pieds tant d'Etats, tant de rois,
iendrai-je à la fin digne de mes exploits?
m'outrages, Zamti, tu l'emportes encore
s un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore.
épouse à mes yeux, victime de sa foi,
t mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
s apprendrez tous deux à souffrir mon empire,
t-être à faire plus.

IDAMÉ.

Que prétends-tu nous dire?

ZAMTI.

l est ce nouveau trait de l'inhumanité?

IDAMÉ.

ı vient que notre arrêt n'est pas encor porté?

GENGIS.

l'être, madame, et vous allez l'apprendre.
: me rendiez justice, et je vais vous la rendre.
ine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu:
deux je vous admire, et vous m'avez vaincu.
ugis, sur le trône où m'a mis la victoire,
e au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
ain par mes exploits j'ai su me signaler;
m'avez avili: je veux vous égaler.
orais qu'un mortel pût se dompter lui-même;
pprends; je vous dois cette gloire suprême:
ısez de l'honneur d'avoir pu me changer.

Je viens vous réunir; je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
De l'enfant de vos rois, que ma main vous confie
Par le droit des combats j'en pouvais disposer;
Je vous remets ce droit, dont j'allais abuser.
Croyez qu'à cet enfant, heureux dans sa misère,
Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père.
Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
Je fus un conquérant, vous m'avez fait un roi.
(*à Zamti.*)
Soyez ici des lois l'interprète suprême;
Rendez leur ministère aussi saint que vous-même
Enseignez la raison, la justice et les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs
Que la sagesse règne, et préside au courage;
Triomphez de la force, elle vous doit hommage:
J'en donnerai l'exemple, et votre souverain
Se soumet à vos lois les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel! que viens-je d'entendre? Hélas! puis-je v
croire?

ZAMTI.

Etes-vous digne enfin, seigneur, de votre gloire?
Ah! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAMÉ.

Qui peut vous inspirer ce dessein?

GENGIS.

Vos vertus

FIN.

L'ÉCOSSAISE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES,

PAR M. HUME,

TRADUITE EN FRANCAIS

PAR JÉROME CARRÉ,

Représentée à Paris, au mois d'auguste 1760.

J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.

ACTEURS.

Maître Fabrice, tenant un café avec des appartements.

Lindane, Ecossaise.

Le lord Monrose, Ecossais.

Le lord Murrai.

Polly, Suivante.

Freeport, qu'on prononce Friport, gros négociant de Londres.

Frélon, écrivain de feuilles.

Lady Alton : on prononce Lédy.

Plusieurs Anglais, qui viennent au café.

Domestiques.

Un messager d'état.

La scène est à Londres.

L'ÉCOSSAISE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

La scène représente un café et des chambres sur les ailes, de façon qu'on peut entrer de plain pied des appartements dans le café.

FABRICE, FRÉLON.

FRÉLON, *dans un coin, auprès d'une table sur laquelle il y a une écritoire et du café, lisant la gazette.*

QUE de nouvelles affligeantes ! Des grâces répandues sur plus de vingt personnes ! aucune sur moi ! ent guinées de gratification à un bas-officier, parce qu'il a fait son devoir ; le beau mérite ! Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers ! une à un pilote ! Des places à des gens de lettres ! et à moi rien ! Encore, encore, à moi rien ! (*il jette la gazette et se promène.*) pendant je rends service à l'Etat ; j'écris plus de

feuilles que personne; je fais enchérir le papier.... et à moi rien ! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal; si je puis parvenir à en faire, ma fortune est faite. J'ai loué des sots; j'ai dénigré les talents; à peine y a-t-il là de quoi vivre. Ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune.

(*au maître du café.*)

Bon jour, M. Fabrice, bon jour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes : j'enrage.

FABRICE.

M. Frélon, M. Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

FRÉLON.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non, sur mon âme, ce n'est point du tout ce sentiment-là que vous faites naître : écoutez; j'ai quelque amitié pour vous; je suis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, M. Frélon ?

FRÉLON.

C'est que j'ai du mérite, M. Fabrice.

FABRICE.

Cela peut-être, mais il n'y a encore que vous qui me l'ayez dit : on prétend que vous êtes un ignorant; cela ne me fait rien : mais on ajoute que vous êtes malicieux, et cela me fâche, car je suis bon homme.

FRÉLON.

J'ai le cœur bon, j'ai le cœur tendre; je dis un peu de mal des hommes, mais j'aime toutes les femmes, M. Fabrice, pourvu qu'elles soient jolies; et, pour vous le prouver, je veux absolument que

ous m'introduisiez chez cette aimable personne ui loge chez vous, et que je n'ai pu encore voir ans son appartement.

FABRICE.

Oh, pardi ! M. Frélon, cette jeune personne-là 'est guère faite pour vous; car elle ne se vante amais, et ne dit de mal de personne.

FRÉLON.

Elle ne dit de mal de personne, parce qu'elle e connaît personne. N'en seriez-vous point amoureux, mon cher M. Fabrice?

FABRICE.

Oh ! non : elle a quelque chose de si noble dans on air, que je n'ose jamais être amoureux d'elle : 'ailleurs sa vertu.....

FRÉLON.

Ha ! ha ! ha ! ha ! sa vertu !....

FABRICE.

Oui, qu'avez-vous à rire? est-ce que vous ne royez pas à la vertu, vous? Voilà un équipage de ampagne qui s'arrête à ma porte; un domestique n livrée qui porte une malle : c'est quelque seigneur qui vient loger chez moi.

FRÉLON.

Recommandez-moi vite à lui, mon cher ami.

SCÈNE II.

LE LORD MONROSE, FABRICE, FRÉLON.

MONROSE.

Vous êtes M. Fabrice, à ce que je crois?

FABRICE.

A vous servir, monsieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à rester dans cette ville. O ciel ! daigne m'y protéger..... Infortuné que je suis !..... On m'a dit que je serais mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon et honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, monsieur, toutes les commodités de la vie, un appartement assez propre, table d'hôte, si vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amusement de la conversation dans le café.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires?

FABRICE.

Nous n'avons à présent qu'une jeune personne, très-belle et très-vertueuse.

FRÉLON.

Eh, oui, très-vertueuse! hé! hé!

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeunesse et la beauté ne sont pas faites pour moi. Qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puisse être en solitude..... Que de peines! ... Y a-t-il quelque nouvelle intéressante dans Londres?

FABRICE.

M. Frélon peut vous en instruire, car il en fait; c'est l'homme du monde qui parle et qui écrit le plus : il est très-utile aux étrangers.

MONROSE, *en se promenant.*

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vais donner ordre que vous soyez bien servi.
(*il sort.*)

FRÉLON.

Voici un nouveau débarqué : c'est un grand seigneur, sans doute, car il a l'air de ne se soucier e personne. Mylord, permettez que je vous préente mes hommages et ma plume.

MONROSE.

Je ne suis point mylord; c'est être un sot de se lorifier de son titre; et c'est être un faussaire de 'arroger un titre qu'on n'a pas. Je suis ce que je uis : quel est votre emploi dans la maison?

FRÉLON.

Je ne suis point de la maison, monsieur; je passe ma vie au café; j'y compose des brochures, des euilles; je sers les honnêtes gens. Si vous avez uelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, u quelque ennemi dont on doive dire du mal, uelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en oûte qu'une pistole par paragraphe. Si vous voulez ire quelque connaissance agréable ou utile, je is encore votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ille?

FRÉLON.

Monsieur, c'est un très-bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encore montré en public, con décoré d'un collier de fer de quatre pouces e hauteur?

FRÉLON.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

SCÈNE III.

FRÉLON, *se remettant à sa table. Plusieurs personnes paraissent dans l'intérieur du café.* MONROSE *avance sur le bord du théâtre.*

MONROSE.

Mes infortunes sont-elles assez longues, assez affreuses? Errant, proscrit, condamné à perdre la tête dans l'Ecosse ma patrie, j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entière : une fille me reste, errante comme moi, misérable, et peut-être déshonorée; et je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de Murrai, qui m'a persécuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivants! car enfin je n'existe plus; j'ai perdu jusqu'à mon nom par l'arrêt qui me condamne en Ecosse; je ne suis qu'une ombre qui vient errer autour de son tombeau.

(*un de ceux qui sont entrés dans le café, frappant sur l'épaule de Frélon qui écrit.*)

Eh bien! tu étais hier à la pièce nouvelle; l'auteur fut bien applaudi; c'est un jeune homme de mérite, et sans fortune, que la nation doit encourager.

UN AUTRE.

Je me soucie bien d'une pièce nouvelle. Les affaires publiques me désespèrent; toutes les denrées sont à bon marché; on nage dans une abondance pernicieuse: je suis perdu, je suis ruiné.

FRÉLON, *écrivant.*

Cela n'est pas vrai; la pièce ne vaut rien: l'auteur est un sot, et ses protecteurs aussi; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaises; tout renchérit; l'État est anéanti, et je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND.

Tes feuilles sont des feuilles de chêne; la vérité est que la philosophie est bien dangereuse, et que c'est elle qui nous a fait perdre l'île de Minorque.

MONROSE, *toujours sur le devant du théâtre.*

Le fils de mylord Murrai me paiera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le sang du fils toutes les barbaries du père!

UN TROISIÈME INTERLOCUTEUR, *dans le fond.*

La pièce d'hier m'a paru très-bonne.

FRÉLON.

Le mauvais goût gagne; elle est détestable.

LE TROISIÈME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de détestable que tes critiques.

LE SECOND.

Et moi je vous dis que les philosophes font baisser les fonds publics, et qu'il faut envoyer un autre ambassadeur à la Porte.

FRÉLON.

Il faut siffler la pièce qui réussit, et ne pas souffrir qu'il se fasse rien de bon.

(*ils parlent tous quatre en même temps.*)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaisir de la satire. Le cinquième acte surtout a de très-grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE TROISIÈME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque; ces philosophes la feront prendre.

FRÉLON.

Le quatrième et le cinquième actes sont pitoyables.

MONROSE, *se tournant.*

Quel sabbat!

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIÈME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas, la patrie est perdue.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, et en tout pays, dès que les hommes sont rassemblés, ils parlent tous à la fois! quelle rage de parler avec la certitude de n'être point entendu!

FABRICE, *arrivant avec une serviette.*

Messieurs, on a servi: sur-tout ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*à Monrose.*) Monsieur veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous?

MONROSE.

Avec cette cohue? non, mon ami; faites-moi apporter à manger dans ma chambre. (*il se retire à part, et dit à Fabrice:*) Ecoutez, un mot: mylord Falbrige est-il à Londres?

FABRICE.

Non, mais il revient bientôt.

MONROSE.

Est-il vrai qu'il vient ici quelquefois ?

FABRICE.

Il m'a fait cet honneur.

MONROSE.

Cela suffit : bon jour. Que la vie m'est odieuse !
(*il sort.*)

FABRICE.

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins et
idées. Je ne serais point surpris qu'il allât se
er là-haut : ce serait dommage, il a l'air d'un
nnête homme.
es survenants sortent pour dîner. Frélon est toujours à la table où il écrit. Ensuite Fabrice frappe à la porte de l'appartement de Lindane.)

SCÈNE IV.

FABRICE, POLLY, FRÉLON.

FABRICE.

Mademoiselle Polly ! mademoiselle Polly !

POLLY.

Eh bien ! qu'y a-t-il, notre cher hôte ?

FABRICE.

Seriez-vous assez complaisante pour venir dîner
compagnie ?

POLLY.

Hélas ! je n'ose, car ma maîtresse ne mange
int : comment voulez-vous que je mange ? nous
mmes si tristes !

FABRICE.

Cela vous égayera.

POLLY.

Je ne puis être gaie quand ma maîtresse souffre, il faut que je souffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc secrètement ce qu'il vous faudra. (*il sort.*)

FRÉLON, *se levant de sa table.*

Je vous suis, M. Fabrice. Ma chère Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maîtresse? vous rebutez toutes mes prières.

POLLY.

C'est bien à vous d'oser faire l'amoureux d'une personne de sa sorte.

FRÉLON.

Eh, de quelle sorte est-elle donc?

POLLY.

D'une sorte qu'il faut respecter: vous êtes fait tout au plus pour les suivantes.

FRÉLON.

C'est-à-dire que, si je vous en contais, vous m'aimeriez?

POLLY.

Assurément non.

FRÉLON.

Et pourquoi donc ta maîtresse s'obstine-t-elle à ne me point recevoir, et que la suivante me dédaigne?

POLLY.

Pour trois raisons: c'est que vous êtes bel-esprit, ennuyeux, et méchant.

FRÉLON.

C'est bien à ta maîtresse, qui languit ici dans la pauvreté, et qui est nourrie par charité, à me dédaigner!

POLLY.

Ma maîtresse pauvre ! qui vous a dit cela, langue de vipère ? ma maîtresse est très-riche : si elle ne hait point de dépense, c'est qu'elle hait le faste : elle est vêtue simplement par modestie ; elle mange peu, c'est par régime, et vous êtes un impertinent.

FRÉLON.

Qu'elle ne fasse pas tant la fière : nous connaissons sa conduite, nous savons sa naissance, nous n'ignorons pas ses aventures.

POLLY.

Quoi donc ? que connaissez-vous ? que voulez-vous dire ?

FRÉLON.

J'ai par-tout des correspondances.

POLLY.

Oh ciel ! cet homme peut nous perdre. M. Frélon, mon cher M. Frélon, si vous savez quelque chose, ne nous trahissez pas.

FRÉLON.

Ah, ah, j'ai donc deviné : il y a donc quelque chose, et je suis le cher M. Frélon. Ah çà, je ne dirai rien ; mais il faut...

POLLY.

Quoi ?

FRÉLON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fi donc ! cela n'est pas possible.

FRÉLON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi : vous savez qu'il a quelque chose.

POLLY.

Non, il n'y a rien, sinon que ma maîtresse est aussi respectable que vous êtes haïssable : nous sommes très à notre aise, nous ne craignons rien, et nous nous moquons de vous.

FRÉLON.

Elles sont très à leur aise, de-là je conclus qu'elles meurent de faim : elles ne craignent rien, c'est-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes.... Ah! je viendrai à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur insolence. Mépriser M. Frélon! (*il sort.*)

SCÈNE V.

LINDANE, *sortant de sa chambre, dans un déshabillé des plus simples*, POLLY.

LINDANE.

Ah! ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frélon : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'est un esprit de travers, et un cœur de boue, dont la langue, la plume et les démarches, sont également méchantes; qu'il cherche à s'insinuer par-tout pour faire le mal s'il n'y en a point, et pour l'augmenter s'il en trouve. Je serais sortie de cette maison qu'il fréquente, sans la probité et le bon cœur de notre hôte.

POLLY.

Il voulait absolument vous voir, et je le rembarrais....

LINDANE.

Il veut me voir!... et mylord Murrai n'est point

enu ? il n'est point venu depuis deux jours ?

POLLY.

Non, madame ; mais parce que mylord ne vient oint, faut-il pour cela ne dîner jamais ?

LINDANE.

Ah ! souviens-toi sur-tout de lui cacher toujours a misère, et à lui, et à tout le monde : je veux ien vivre de pain et d'eau ; ce n'est point la pau- reté qui est intolérable, c'est le mépris : je sais anquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas ! ma chère maîtresse, on s'en aperçoit sez en me voyant : pour vous, ce n'est pas de ême ; la grandeur d'âme vous soutient : il sem- e que vous vous plaisiez à combattre la mauvaise rtune ; vous n'en êtes que plus belle ; mais moi, maigris à vue d'œil : depuis un an que vous m'a- z prise à votre service en Ecosse, je ne me recon- ais plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'espérance : supporte ma pauvreté, mais la tienne me dé- ire le cœur. Ma chère Polly, qu'au moins le avail de mes mains serve à rendre ta destinée oins affreuse : n'ayons d'obligation à personne ; vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*elle lui nne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réus- s pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains nourissent et t'habillent : tu m'as aidée : il est au de ne devoir notre subsistance qu'à notre rtu.

POLLY.

Laissez-moi baiser, laissez-moi arroser de mes

larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence que de servir des reines. Que ne puis-je vous consoler!

LINDANE.

Hélas! mylord Murrai n'est point venu! lui, que je devrais haïr! lui, le fils de celui qui a fait tous nos malheurs! Ah! le nom de Murrai nous sera toujours funeste: s'il vient, comme il viendra sans doute, qu'il ignore absolument ma patrie, mon état, mon infortune.

POLLY.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon se vante d'en avoir quelque connaissance?

LINDANE.

Eh! comment pourrait-il en être instruit, puisque tu l'es à peine? Il ne sait rien; personne ne m'écrit; je suis dans ma chambre comme dans mon tombeau: mais il feint de savoir quelque chose, pour se rendre nécessaire. Garde-toi qu'il devine jamais seulement le lieu de ma naissance. Chère Polly, tu le sais, je suis une infortunée, dont le père fut proscrit dans les derniers troubles, dont la famille est détruite; il ne me reste que mon courage. Mon père est errant de désert en désert en Ecosse. Je serais déja partie de Londres pour m'unir à sa mauvaise fortune, si je n'avais pas quelque espérance en mylord Falbrige. J'ai su qu'il avait été le meilleur ami de mon père. Personne n'abandonne son ami. Falbrige est revenu d'Espagne; il est à Windsor: j'attends son retour. Mais, hélas! Murrai ne revient point. Je t'ai ouvert mon cœur; songe que tu le perces du coup de la mort,

tu laisses jamais entrevoir l'état où je suis.

POLLY.

Et à qui en parlerais-je ? je ne sors jamais d'auès de vous ; et puis le monde est si indifférent r les malheurs d'autrui !

LINDANE.

Il est indifférent, Polly, mais il est curieux, ais il aime à déchirer les blessures des infortus ; et si les hommes sont compatissants avec les mmes, ils en abusent, ils veulent se faire un oit de notre misère ; et je veux rendre cette mire respectable. Mais, hélas ! mylord Murrai ne ndra point !

SCÈNE VI.

INDANE, POLLY, FABRICE, *avec une serviette.*

FABRICE.

Pardonnez... madame... mademoiselle... Je ne is comment vous nommer, ni comment vous rler : vous m'imposez du respect. Je sors de table ur vous demander vos volontés... je ne sais comnt m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions pénètrent le cœur ; que voulez-vous de moi?

FABRICE.

C'est moi qui voudrais bien que vous voulussiez oir quelque volonté. Il me semble que vous n'az point dîné hier.

LINDANE.

J'étais malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, vous être triste....

Entre nous, pardonnez.. il paraît que votre fortune n'est pas comme votre personne.

LINDANE.

Comment? quelle imagination! je ne me suis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'est pas si belle, si bonne, si desirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, et que vous l'évitez trop. Ecoutez : je ne suis qu'un homme simple, qu'un homme du peuple : mais je vois tout votre mérite, comme si j'étais un homme de la cour : ma chère dame, un peu de bonne chère : nous avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger.

LINDANE.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu?

FABRICE.

C'est un vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraissez bien affligée, il paraît bien triste aussi : deux afflictions mises ensemble peuvent devenir une consolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir personne.

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous fasse sa cour : daignez permettre qu'elle mange avec vous, pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques soins...

LINDANE.

Je vous rends grâce avec sensibilité, mais je n'ai besoin de rien.

FABRICE.

Oh! je n'y tiens pas; vous n'avez besoin de rien, et vous n'avez pas le nécessaire.

LINDANE.

Qui vous en a pu imposer si témérairement?

FABRICE.

Pardon!

LINDANE.

Ah! Polly, il est deux heures, et mylord Murrai ne viendra point.

FABRICE.

Eh bien! madame, ce mylord dont vous parlez, je sais que c'est l'homme le plus vertueux de la cour : vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins ; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement, devant témoins, quelques petits repas que j'aurais fournis? C'est peut-être votre parent?

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE, *en tirant Polly par la manche.*

Va, ma pauvre Polly, il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtresse, je t'en avertis. Cette femme-là est incompréhensible. Mais qui est donc cette autre dame qui entre dans mon café comme si c'était un homme? elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah! ma chère maîtresse, c'est mylady Alton, celle qui voulait épouser mylord; je l'ai vue une fois rôder près d'ici : c'est elle.

LINDANE.

Mylord ne viendra point, c'en est fait; je suis

perdue : pourquoi me suis-je obstinée à vivre?
(*elle rentre.*)

SCÈNE VII.

LADY ALTON, *ayant traversé avec colère le théâtre, et prenant Fabrice par le bras.*

Suivez-moi, il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, madame ?

LADY ALTON.

A vous, malheureux.

FABRICE.

Quelle diablesse de femme !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

Je ne crois pas un mot de ce que vous me dites, M. le cafetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh bien! madame, rentrez donc toute dans vous-même.

LADY ALTON.

Vous m'osez assurer que cette aventurière est une ersonne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle u homme de la cour: vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, madame? Quand mylord y est venu, l n'y est point venu en secret; elle l'a reçu en ublic, les portes de son appartement ouvertes, a femme présente. Vous pouvez mépriser mon tat, mais vous devez estimer ma probité; et quant celle que vous appelez une aventurière, si vous onnaissiez ses mœurs, vous la respecteriez.

LADY ALTON.

Laissez-moi, vous m'importunez.

FABRICE.

Oh, quelle femme! quelle femme!

LADY ALTON, *elle va à la porte de Lindane, et frappe rudement.*

Qu'on m'ouvre.

SCÈNE II.

LINDANE, LADY ALTON.

LINDANE.

Eh! qui peut frapper ainsi? et que vois-je?

LADY ALTON.

Connaissez-vous les grandes passions, mademoiselle?

LINDANE.

Hélas! madame, voilà une étrange question.

LADY ALTON.

Connaissez-vous l'amour véritable, non pas l'amour insipide, l'amour langoureux; mais cet amour, là, qui fait qu'on voudrait empoisonner sa rivale, tuer son amant, et se jeter ensuite par la fenêtre?

LINDANE.

Mais c'est la rage dont vous me parlez là.

LADY ALTON.

Sachez que je n'aime point autrement, que je suis jalouse, vindicative, furieuse, implacable.

LINDANE.

Tant pis pour vous, madame.

LADY ALTON.

Répondez-moi; mylord Murrai n'est-il pas venu ici quelquefois?

LINDANE.

Que vous importe, madame? et de quel droit venez-vous m'interroger? suis-je une criminelle? êtes-vous mon juge?

LADY ALTON.

Je suis votre partie : si mylord vient encore vous voir, si vous flattez la passion de cet infidèle, tremblez : renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiraient dans ma passion pour lui, si j'en avais une.

LADY ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laissez séduire par un perfide; je vois qu'il vous trompe, et que vous me bravez : mais sachez qu'il n'est point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Eh bien! madame, puisqu'il est ainsi, je l'aime.

LADY ALTON.

Avant de me venger, je veux vous confondre; tenez, connaissez le traître; voilà les lettres qu'il m'a écrites; voilà son portrait qu'il m'a donné : ne le gardez pas au moins; il faut le rendre, ou je...

LINDANE, *en rendant le portrait.*

Qu'ai-je vu, malheureuse!... Madame...

LADY ALTON.

Eh bien?...

LINDANE.

Je ne l'aime plus.

LADY ALTON.

Gardez votre résolution et votre promesse; sachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux, que c'est le plus mauvais caractère...

LINDANE.

Arrêtez, madame; si vous continuiez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie; vous n'au-

rez pas de peine. Polly, c'en est fait ; viens m'aider à cacher la dernière de mes douleurs.

POLLY.

Qu'est-il donc arrivé, ma chère maîtresse ? et qu'est devenu votre courage ?

LINDANE.

On en a contre l'infortune, l'injustice, l'indigence ; il y a cent traits qui s'émoussent sur un cœur noble, il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

(*elles sortent.*)

SCÈNE III.

LADY ALTON, FRELON.

LADY ALTON.

Quoi ! être trahie, abandonnée pour cette petite créature ! (*à Frélon.*) Gazetier littéraire, approchez ; m'avez-vous servie ? avez-vous employé vos correspondances ? m'avez-vous obéi ? avez-vous découvert quelle est cette insolente qui fait le malheur de ma vie ?

FRÉLON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur ; je sais qu'elle est Ecossaise, et qu'elle se cache.

LADY ALTON.

Voilà de belles nouvelles !

FRÉLON.

Je n'ai rien découvert de plus jusqu'à présent.

LADY ALTON.

Et en quoi m'as-tu donc servie ?

FRÉLON

Quand on découvre peu de chose, on ajoute quel-

ue chose, et quelque chose avec quelque chose ait beaucoup. J'ai fait une hypothèse.

LADY ALTON.

Comment, pédant! une hypothèse!

FRÉLON.

Oui, j'ai supposé qu'elle est mal intentionnée outre le gouvernement.

LADY ALTON.

Ce n'est point supposer, rien n'est posé plus vrai: lle est très-malintentionnée, puisqu'elle veut n'enlever mon amant.

FRÉLON.

Vous voyez bien que, dans un temps de trou- le, une Écossaise qui se cache est une ennemie e l'Etat.

LADY ALTON.

Je ne le vois pas; mais je voudrais que la chose ût.

FRÉLON.

Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

LADY ALTON.

Et tu serais capable de l'affirmer devant des gens e conséquence?

FRÉLON.

Je suis en relation avec des personnes de con- équence. Je connais fort la maîtresse du valet- e-chambre d'un premier commis du ministre; je ourrais même parler aux laquais de mylord votre mant, et dire que le père de cette fille, en qualité e malintentionné, l'a envoyée à Londres comme alintentionnée; je supposerais même que le père st ici. Voyez-vous, cela pourrait avoir des suites, t on mettrait votre rivale, pour ses mauvaises

intentions, dans la prison où j'ai déja été pour mes feuilles.

LADY ALTON.

Ah! je respire; les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule; je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, ou qu'il se brise. Tu as raison; une Ecossaise qui se cache, dans un temps où tous les gens de son pays sont suspects, est sûrement une ennemie de l'État; tu n'es pas un imbécille, comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des talents. Je t'ai déjà récompensé; je te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

FRÉLON.

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous saurez, et même de ce que vous ne saurez pas. La vérité a besoin de quelques ornements: le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle; qu'est-ce, après tout, que la vérité? la conformité à nos idées: or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

LADY ALTON.

Tu me parais subtil: il semble que tu aies étudié à Saint-Omer (1). Va, dis-moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

---

(1) *Il y avait à Saint-Omer un collège de jésuites anglais très-renommés dans toute la Grande-Bretagne.*

SCÈNE IV.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

Voilà, je l'avoue, le plus impudent et le plus
iche coquin qui soit dans les trois royaumes. Nos
ogues mordent par instinct de courage ; et lui,
ar instinct de bassesse. A présent que je suis un
eu plus de sang-froid, je pense qu'il me ferait
air la vengeance ; je sens que je prendrais contre
i le parti de ma rivale. Elle a dans son état
mble une fierté qui me plaît ; elle est décente ;
l la dit sage : mais elle m'enlève mon amant,
n'y a pas moyen de pardonner. (*à Fabrice, qu'elle aperçoit agissant dans le café.*) Adieu,
on maître ; faisons la paix : vous êtes un hon-
ête homme ; mais vous avez dans votre maison
n vilain griffonneur.

FABRICE.

Bien des gens m'ont déja dit, madame, qu'il
t aussi méchant que Lindane est vertueuse et
mable.

LADY ALTON.

Aimable ! tu me perces le cœur.

SCÈNE V.

REEPORT, *vêtu simplement, mais proprement, avec un large chapeau ;* FABRICE.

FABRICE.

Ah ! Dieu soit béni, vous voilà de retour, mon-

sieur Freeport ; comment vous trouvez-vous d votre voyage à la Jamaïque?

FREEPORT.

Fort bien, M. Fabrice. J'ai gagné beaucoup mais je m'ennuie. (*au garçon de café.*) Hé, d chocolat, les papiers publics; on a plus de pein à s'amuser qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Frélon?

FREEPORT.

Non; que m'importe ce fatras? Je me souci bien qu'une araignée dans le coin d'un mur mar che sur sa toile pour sucer le sang des mouche Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nou veau dans l'État?

FABRICE.

Rien pour le présent.

FREEPORT.

Tant mieux; moins de nouvelles, moins de so tises. Comment vont vos affaires, mon ami? Ave vous beaucoup de monde chez vous? qui logez-vou à présent?

FABRICE.

Il est venu ce matin un vieux gentilhomme qu ne veut voir personne.

FREEPORT.

Il a raison: les hommes ne sont pas bons à gran chose; fripons ou sots : voilà pour les trois quarts et pour l'autre quart, il se tient chez soi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curiosité de voir un femme charmante que nous avons dans la maison

FREEPORT.

Il a tort. Et quelle est cette femme charmante?

FABRICE.

Elle est encore plus singulière que lui; il y a uatre mois qu'elle est chez moi, et qu'elle n'est as sortie de son appartement; elle s'appelle Lin- ane; mais je ne crois pas que ce soit son véritable om.

FREEPORT.

C'est sans doute une honnête femme, puisqu'elle oge ici.

FABRICE.

Oh! elle est bien plus qu'honnête; elle est belle, auvre, et vertueuse : entre nous, elle est dans la ernière misère, et elle est fière à l'excès.

FREEPORT.

Si cela est elle a bien plus tort que votre vieux entilhomme.

FABRICE.

Oh! point; sa fierté est encore une vertu de plus; lle consiste à se priver du nécessaire, et à ne vou- oir pas qu'on le sache : elle travaille de ses mains our gagner de quoi me payer, ne se plaint jamais, lévore ses larmes; j'ai mille peines à lui faire gar- ler pour ses besoins l'argent de son loyer : il faut les ruses incroyables pour faire passer jusqu'à elle es moindres secours; je lui compte tout ce que je ui fournis à moitié de ce qu'il coûte : quand elle 'en aperçoit, ce sont des querelles qu'on ne peut ppaiser, et c'est la seule qu'elle ait eue dans la naison : enfin c'est un prodige de malheur, de noblesse, et de vertu; elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration et de tendresse.

FREEPORT.

Vous êtes bien tendre; je ne m'attendris point, moi : je n'admire personne, mais j'estime....

Écoutez : comme je m'ennuie, je veux voir cette femme-là ; elle m'amusera.

FABRICE.

Oh ! monsieur, elle ne reçoit presque jamais de visites. Nous avions un mylord qui venait quelquefois chez elle, mais elle ne voulait point lui parler sans que ma femme y fût présente : depuis quelque temps il n'y vient plus, et elle vit plus retirée que jamais.

FREEPORT.

J'aime qu'on se retire : je hais la cohue aussi bien qu'elle : qu'on me la fasse venir ; où est son appartement.

FABRICE.

Le voici de plain pied au café.

FREEPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne se peut pas.

FREEPORT.

Il faut bien que cela se puisse ; où est la difficulté d'entrer dans une chambre ? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat et les gazettes. (*il tire sa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre, mes affaires m'appellent à deux heures.

(*Il pousse la porte et entre.*)

SCÈNE VI.

LINDANE, *paraissant tout effrayée*, POLLY *la suit.* FREEPORT, FABRICE.

LINDANE.

Eh, mon Dieu ! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas ? Monsieur, vous me paraissez peu

vil, et vous devriez respecter davantage ma solitude et mon sexe.

FREEPORT.

Pardon. (*à Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, monsieur, si madame le permet.

Freeport s'assied près d'une table, lit la gazette, et jette un coup-d'œil sur Lindane et sur Polly : il ôte son chapeau et le remet.)

POLLY.

Cet homme me paraît familier.

FREEPORT.

Madame, pourquoi ne vous asseyez-vous pas quand je suis assis ?

LINDANE.

Monsieur, c'est que vous ne devriez pas l'être, c'est que je suis très-étonnée, c'est que je ne reçois point de visite d'un inconnu.

FREEPORT.

Je suis très-connu, je m'appelle Freeport, loyal négociant, riche ; informez-vous de moi à la bourse.

LINDANE.

Monsieur, je ne connais personne en ce pays-là, et vous me feriez plaisir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FREEPORT.

Je ne prétends point vous incommoder; je prends mes aises, prenez les vôtres ; je lis les gazettes, travaillez en tapisserie, et prenez du chocolat avec moi... ou sans moi... comme vous voudrez.

POLLY.

Voilà un étrange original !

LINDANE.

Oh ciel! quelle visite je reçois ! Et mylord ne vient

point ! Cet homme bizarre m'assassine : je ne pourrai m'en défaire : comment M. Fabrice a-t-il pu souffrir cela ? Il faut bien s'asseoir.

(*elle s'assied, et travaille à son ouvrage.*)

(*un garçon apporte du chocolat ; Freeport en prend sans en offrir ; il parle et boit par reprises.*)

FREEPORT.

Ecoutez. Je ne suis pas homme à compliments ; on m'a dit de vous..... le plus grand bien qu'on puisse dire d'une femme : vous êtes pauvre et vertueuse ; mais on ajoute que vous êtes fière, et cela n'est pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela, monsieur ?

FREEPORT.

Parbleu, c'est le maître de la maison, qui est un très-galant homme, et que j'en crois sur sa parole.

LINDANE.

C'est un tour qu'il vous joue : il vous a trompé, monsieur ; non pas sur la fierté, qui n'est que le partage de la vraie modestie ; non pas sur la vertu, qui est mon premier devoir ; mais sur la pauvreté dont il me soupçonne. Qui n'a besoin de rien n'est jamais pauvre.

FREEPORT.

Vous ne dites pas la vérité, et cela est encore plus mal que d'être fière : je sais mieux que vous que vous manquez de tout, et quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'est par ordre du médecin.

FREEPORT.

Taisez-vous ; est-ce que vous êtes fière aussi, vous ?

POLLY.

Oh, l'original ! l'original !

FREEPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées; je me suis fait une loi (et ce doit être celle de tout bon chrétien) de donner toujours le dixième de ce que je gagne; c'est une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes... oui, où vous êtes, et dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cents guinées payée. Point de remercîment, point de reconnaissance; gardez l'argent et le secret.

(*il jette une grosse bourse sur la table.*)

POLLY.

Ma foi, ceci est bien plus original encore.

LINDANE, *se levant et se détournant.*

Je n'ai jamais été si confondue. Hélas! que tout ce qui m'arrive m'humilie! quelle générosité! mais quel outrage!

FREEPORT, *continuant à lire les gazettes, et à prendre son chocolat.*

L'impertinent gazetier! le plat animal! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton si emphatique! *Le roi est venu en haute personne.* Eh! malotru! qu'importe que sa personne soit haute ou petite? Dis le fait tout rondement.

LINDANE, *s'approchant de lui.*

Monsieur...

FREEPORT.

Eh bien!

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encore que ce que vous dites; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez: il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FREEPORT.

Qui vous parle de le rendre ?

LINDANE.

Je ressens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en profiter : recevez mon admiration ; c'est tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus singulière que lui. Eh! madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'esprit de refuser un secours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre et du plus galant homme du monde ?

FREEPORT.

Et que veux-tu dire, toi? en quoi suis-je bizarre?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, madame, prenez pour moi ; je vous sers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monsieur, il ne faut plus dissimuler ; nous sommes dans la dernière misère, et sans la bonté attentive du maître du café, nous serions mortes de froid et de faim. Ma maîtresse a caché son état à ceux qui pouvaient lui rendre service, vous l'avez su malgré elle ; obligez-la malgré elle à ne pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuses.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chère maîtresse.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire ; ne

ne réduis pas à mourir de honte pour avoir de uoi vivre.

FREEPORT, *toujours lisant.*

Que disent ces bavardes-là ?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduisez pas à mourir e faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que dirait mylord, s'il m'aimait encore, il me croyait capable d'une telle bassesse ? J'ai ujours feint avec lui de n'avoir aucun besoin de ecours, et j'en accepterais d'un autre, d'un in- nnu !

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, et vous faites très- al de refuser. Mylord ne dira rien, car il vous bandonne.

LINDANE.

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne ous déshonorons point : congédie honnêtement e homme estimable et grossier, qui sait donner, t qui ne sait pas vivre; dis-lui que quand une lle accepte d'un homme de tels présents, elle est ujours soupçonnée d'en payer la valeur aux dé- ens de sa vertu.

REEPORT, *toujours prenant son chocolat et lisant.*

Hem ! que dit-elle là ?

POLLY, *s'approchant de lui.*

Hélas ! monsieur, elle dit des choses qui me araissent absurdes; elle parle de soupçons; elle it qu'une fille...

FREEPORT.

Ah, ah ! est-ce qu'elle est fille ?

POLLY.

Oui, monsieur, et moi aussi.

FREEPORT.

Tant mieux; elle dit donc qu'une fille...?

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FREEPORT.

Elle ne sait ce qu'elle dit; pourquoi me soupçonner d'un dessein mal-honnête, quand je fais une action honnête?

POLLY.

Entendez-vous, mademoiselle?

LINDANE.

Oui, j'entends, je l'admire, et je suis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime: oui, ce méchant homme de Frélon le dirait, je serais perdue.

POLLY, *allant vers Freeport.*

Monsieur, elle craint que vous ne l'aimiez.

FREEPORT.

Quelle idée! comment puis-je l'aimer? je ne la connais pas. Rassurez-vous, mademoiselle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hasard, et vous aussi à m'aimer, à la bonne heure... comme vous vous aviserez, je m'aviserai. Si vous vous en passez, je m'en passerai. Si vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuierez. Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais. Si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*il tire sa montre.*) Mon temps se perd, j'ai des affaires; serviteur.

LINDANE.

Allez, monsieur, emportez mon estime et ma reconnaissance : mais sur-tout emportez votre argent, et ne me faites pas rougir davantage.

FREEPORT.

Elle est folle.

LINDANE.

Fabrice ! M. Fabrice ! à mon secours ! venez !

FABRICE, *arrivant en hâte.*

Quoi donc, madame ?

LINDANE, *lui donnant la bourse.*

Tenez, prenez cette bourse que monsieur a laissée par mégarde, remettez-la-lui, je vous en charge; assurez-le de mon estime ; et sachez que je n'ai besoin du secours de personne.

FABRICE, *prenant la bourse.*

Ah ! M. Freeport, je vous reconnais bien à cette bonne action ; mais comptez que mademoiselle vous trompe, et qu'elle en a très-grand besoin.

LINDANE.

Non, cela n'est pas vrai. Ah, M. Fabrice, est-ce vous qui me trahissez ?

FABRICE.

Je vais vous obéir, puisque vous le voulez. (*bas, à M. Freeport.*) Je garderai cet argent, et il servira, sans qu'elle le sache, à lui procurer tout ce qu'elle se refuse. Le cœur me saigne ; son état et sa vertu me pénètrent l'âme.

FREEPORT.

Elles me font aussi quelque sensation ; mais elle est trop fière. Dites-lui que cela n'est pas bien d'être fière. Adieu.

SCÈNE VII.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

Vous avez là bien opéré, madame; le ciel daignait vous secourir; vous voulez mourir dans l'indigence; vous voulez que je sois la victime d'une vertu dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité; et cette vanité nous perd l'une et l'autre.

LINDANE.

C'est à moi de mourir, ma chère enfant; mylord ne m'aime plus; il m'abandonne depuis trois jours; il a aimée mon impitoyable et superbe rivale; il l'aime encore, sans doute : c'en est fait; j'étais trop coupable en l'aimant; c'est une erreur qui doit finir.

(*elle écrit.*)

POLLY.

Elle paraît désespérée; hélas! elle a sujet de l'être; son état est bien plus cruel que le mien : une suivante a toujours des ressources; mais une personne qui se respecte n'en a pas.

LINDANE, *ayant plié sa lettre.*

Je ne fais pas un bien grand sacrifice. Tiens, quand je ne serai plus, porte cette lettre à celui...

POLLY.

Que dites-vous?

LINDANE.

A celui qui est la cause de ma mort : je te recommande à lui; mes dernières volontés le toucheront. Va (*elle l'embrasse*), sois sûre que de

nt d'amertumes, celle de n'avoir pu te récom-
euser moi-même n'est pas la moins sensible à ce
œur infortuné.

POLLY.

Ah, mon adorable maîtresse! que vous me faites
erser de larmes, et que vous me glacez d'effroi!
ue voulez-vous faire? quel dessein horrible!
uelle lettre! Dieu me préserve de la lui rendre
mais! (*elle déchire la lettre.*) Hélas! pourquoi
e vous êtes-vous pas expliquée avec mylord? Peut-
re que votre réserve cruelle lui aura déplu.

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux; je lui aurai déplu, sans
oute: mais comment me découvrir au fils de celui
ui a perdu mon père et ma famille?

POLLY.

Quoi! madame, ce fut donc le père de mylord qui..

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui persécuta mon père,
ui le fit condamner à la mort, qui nous a dégra-
és de noblesse, qui nous a ravi notre existence.
ans père, sans mère, sans bien, je n'ai que ma
loire et mon fatal amour. Je devais détester le
ls de Murrai; la fortune qui me poursuit me l'a
ait connaître; je l'ai aimé, et je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je! vous pâlissez, vos yeux s'obscur-
issent...

LINDANE.

Puisse ma douleur me tenir lieu du poison et
u fer que j'implorais!

POLLY.

A l'aide! M. Fabrice, à l'aide! ma maîtresse
'évanouit.

FABRICE.

Au secours ! que tout le monde descende, ma femme, ma servante, M. le gentilhomme de là-haut, tout le monde...

(*la femme et la servante de Fabrice et Polly emmènent Lindane dans sa chambre.*)

LINDANE, *en sortant.*

Pourquoi me rendez-vous à la vie ?

SCÈNE VIII.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

Qu'y a-t-il donc, notre hôte ?

FABRICE.

C'était cette belle demoiselle dont je vous ai parlé qui s'évanouissait ; mais ce ne sera rien.

MONROSE.

Ces petites fantaisies de filles passent vite, et ne sont pas dangereuses : que voulez-vous que je fasse à une fille qui se trouve mal ? est-ce pour cela que vous m'avez fait descendre ? Je croyais que le feu était à la maison.

FABRICE.

J'aimerais mieux qu'il y fût que de voir cette jeune personne en danger. Si l'Écosse a plusieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi ! elle est d'Écosse ?

FABRICE.

Oui, monsieur, je ne le sais que d'aujourd'hui ; c'est notre faiseur de feuilles qui me l'a dit, car il sait tout, lui.

MONROSE.

Et son nom, son nom?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connais point ce nom-là. (*il se promène.*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne soit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injustice et de barbarie? Tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi! ton fils reste; j'aurai justice ou vengeance. O ma femme! ô mes chers enfants! ma fille! j'ai donc tout perdu sans ressource! Que de coups de poignards auraient fini mes jours, si la juste fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde ce fardeau détestable de la vie!

FABRICE, *revenant.*

Tout va mieux, dieu merci.

MONROSE.

Comment? quel changement y a-t-il dans les affaires? quelle révolution?

FABRICE.

Monsieur, elle a repris ses sens; elle se porte très-bien; encore un peu pâle, mais toujours belle.

MONROSE.

Ah! ce n'est que cela. Il faut que je sorte, que j'aille, que je hasarde... oui... je le veux.

(*il sort.*)

FABRICE.

Cet homme ne se soucie pas des filles qui s'évanouissent. S'il avait vu Lindane, il ne serait pas si indifférent.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LADY ALTON, ANDRÉ.

LADY ALTON.

Oui, puisque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici ; il y viendra, sans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raison ; une Ecossaise cachée ici dans ce temps de trouble ! elle conspire contre l'Etat ; elle sera enlevée, l'ordre est donné : ah ! du moins, c'est contre moi qu'elle conspire ! c'est de quoi je ne suis que trop sûre. Voici André, le laquais de mylord ; je serai instruite de tout mon malheur. André, vous apportez ici une lettre de mylord, n'est-il pas vrai ?

ANDRÉ.

Oui, madame.

LADY ALTON.

Elle est pour moi ?

ANDRÉ.

Non, madame, je vous jure.

LADY ALTON.

Comment ? ne m'en avez-vous pas apporté plusieurs de sa part ?

ANDRÉ.

Oui, mais celle-ci n'est pas pour vous ; c'est pour une personne qu'il aime à la folie.

LADY ALTON.

Eh bien ! ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait ?

ANDRÉ.

Oh ! que non, madame ; il vous aimait si tranquillement ! mais ici ce n'est pas de même ; il ne dort ni ne mange ; il court jour et nuit ; il ne parle que de sa chère Lindane : cela est tout différent, vous dis-je.

LADY ALTON.

Le perfide ! le méchant homme ! N'importe, je vous dis que cette lettre est pour moi ; n'est-elle pas sans dessus ?

ANDRÉ.

Oui, madame.

LADY ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas sans dessus aussi ?

ANDRÉ.

Oui, mais elle est pour Lindane.

LADY ALTON.

Je vous dis qu'elle est pour moi, et, pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ.

Ah ! oui, madame, vous m'y faites penser, vous avez raison, la lettre est pour vous, je l'avais oublié.... mais cependant, comme elle n'était pas pour vous, ne me décelez pas ; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

LADY ALTON.

Laisse-moi faire.

ANDRÉ.

Quel mal, après tout, de donner à une femme

une lettre écrite pour une autre ? il n'y a rien de perdu ; toutes ces lettres se ressemblent. Si mademoiselle Lindane ne reçoit pas sa lettre, elle en recevra d'autres. Ma commission est faite. Oh ! je fais bien mes commissions, moi !

(*il sort.*)

LADY ALTON, *ouvre la lettre, et lit.*

Lisons : « Ma chère, ma respectable, ma ver-« tueuse Lindane... » Il ne m'en a jamais tant écrit... « il y a deux jours, il y a un siècle que je « m'arrache au bonheur d'être à vos pieds, mais « c'est pour vos seuls intérêts : je sais qui vous « êtes, et ce que je vous dois : je périrai, ou les « choses changeront. Mes amis agissent ; comptez « sur moi comme sur l'amant le plus fidèle, et sur « un homme digne peut-être de vous servir. »

(*après avoir lu.*)

C'est une conspiration, il n'en faut point douter : elle est d'Écosse ; sa famille est mal intentionnée ; le père de Murrai a commandé en Écosse ; ses amis agissent ; il court jour et nuit ; c'est une conspiration. Dieu merci, j'ai agi aussi ; et, si elle n'accepte pas mes offres, elle sera enlevée dans une heure, avant que son indigne amant la secoure.

SCÈNE II.

LADY ALTON, POLLY, LINDANE.

LADY ALTON *à Polly, qui passe de la chambre de sa maîtresse dans une chambre du café.*

Mademoiselle, allez dire tout-à-l'heure à votre maîtresse, qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne

raigne rien, que je n'ai que des choses très-agréa-les à lui dire; qu'il s'agit de son bonheur (*avec mportement*), et qu'il faut qu'elle vienne tout-l'heure, tout-à-l'heure : entendez-vous? qu'elle ie craigne point, vous dis-je.

POLLY.

Oh, madame! nous ne craignons rien; mais otre physionomie me fait trembler.

LADY ALTON.

Nous verrons si je ne viens pas à bout de cette ille vertueuse, avec les propositions que je vais ui faire.

LINDANE, *arrivant toute tremblante, soutenue par Polly.*

Que voulez-vous, madame? venez-vous insulter encore à ma douleur?

LADY ALTON.

Non; je viens vous rendre heureuse. Je sais que vous n'avez rien; je suis riche, je suis grande dame; je vous offre un de mes châteaux sur les frontières d'Ecosse, avec les terres qui en dépendent; allez-y vivre avec votre famille, si vous en avez; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez mylord pour jamais, et qu'il ignore, toute sa vie, votre retraite.

LINDANE.

Hélas! madame, c'est lui qui m'abandonne; ne soyez point jalouse d'une infortunée; vous m'offrez en vain une retraite; j'en trouverai sans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

LADY ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire!

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage ; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre ; mon cœur vaut peut-être mieux ; et, quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de personne, encore moins de ma rivale.

(*elle sort.*)

LADY ALTON, *seule.*

Elle dépendra de moi. Je suis fâchée qu'elle me réduise à cette extrémité. J'ai honte de m'être servie de ce faquin de Frélon ; mais enfin, elle m'y a forcée. Infidèle amant ! passion funeste ! je suffoque.

SCÈNE III.

FREEPORT, MONROSE, *paraissent dans le café avec* LA FEMME DE FABRICE, LA SERVANTE, LES GARÇONS DU CAFÉ, *qui mettent tout en ordre ;* FABRICE, LADY ALTON.

LADY ALTON, *à Fabrice.*

Monsieur Fabrice, vous me voyez ici souvent ; c'est votre faute.

FABRICE.

Au contraire, madame, nous souhaiterions...

LADY ALTON.

J'en suis fâchée plus que vous ; mais vous m'y reverrez encore, vous dis-je.

(*elle sort.*)

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc ? Quelle différence d'elle à cette Lindane, si belle et si patiente !

FREEPORT.

Oui. A propos, vous m'y faites songer; elle est comme vous dites, belle et honnête.

FABRICE.

Je suis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue; il en aurait été touché.

MONROSE.

Ah! j'ai d'autres affaires en tête... (*à part.*) Malheureux que je suis!

FREEPORT.

Je passe mon temps à la bourse ou à la Jamaïque; cependant la vue d'une jeune personne ne laisse pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites songer, vous dis-je, à cette petite créature : beau maintien, conduite sage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours encore une fois... C'est dommage qu'elle soit si fière.

MONROSE, *à Freeport.*

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FREEPORT.

Moi? non... n'en auriez-vous pas fait autant à ma place?

MONROSE.

Je le crois, si j'étais riche, et si elle le méritait.

FREEPORT.

Eh bien! que trouvez-vous donc là d'admirable? (*il prend les gazettes.*) Ah! ah! voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom! hom! le lord Falbrige mort!

MONROSE, *s'avançant.*

Falbrige mort! le seul ami qui me restait sur la terre! le seul dont j'attendais quelque appui!

Fortune! tu ne cesseras jamais de me persécuter!

FREEPORT.

Il était votre ami? j'en suis fâché... « D'Edim-« bourg le 14 avril... On cherche par-tout le lord « Monrose, condamné depuis onze ans à perdre la « tête. »

MONROSE.

Juste ciel! qu'entends-je! hem! que dites-vous? mylord Monrose condamné à...

FREEPORT.

Oui, parbleu, le lord Monrose... lisez vous-même; je ne me trompe pas.

MONROSE *lit.*

(*froidement.*) Oui, cela est vrai... (*à part.*) Il faut sortir d'ici, la maison est trop publique.... Je ne crois pas que la terre et l'enfer conjurés ensemble aient jamais assemblé tant d'infortunes contre un seul homme. (*à son valet Jacq, qui est dans un coin de la salle.*) Hé! va faire seller mes chevaux, et que je puisse partir, s'il est nécessaire, à l'entrée de la nuit... Comme les nouvelles courent! comme le mal vole!

FREEPORT.

Il n'y a point de mal à cela; qu'importe que le lord Monrose soit décapité ou non? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure: on coupe une tête aujourd'hui, le gazetier le dit le lendemain, et le surlendemain on n'en parle plus. Si cette demoiselle Lindane n'était pas si fière, j'irais savoir comme elle se porte; elle est fort jolie, et fort honnête.

SCÈNE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, UN MESSAGER D'ÉTAT.

LE MESSAGER.

Vous vous appelez Fabrice?

FABRICE.

Oui, monsieur; en quoi puis-je vous servir?

LE MESSAGER.

Vous tenez un café, et des appartements?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Ecossaise nommée Lindane?

FABRICE.

Oui, assurément, et c'est notre bonheur de l'avoir chez nous.

FREEPORT.

Oui, elle est jolie et honnête. Tout le monde n'y fait songer.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'assurer d'elle de la part du gouvernement; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

MONROSE, *à part.*

Une jeune Ecossaise qu'on arrête! et le jour même que j'arrive! Toute ma fureur renaît. O patrie! ô famille! Hélas! que deviendra ma fille infortunée? elle est peut-être ainsi la victime de mes

malheurs; elle languit dans la pauvreté ou dans la prison. Ah ! pourquoi est-elle née?

FREEPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement : fi ! que cela est vilain ! vous êtes un grand brutal, M. le messager d'Etat.

FABRICE.

Ouais ! mais si c'était une aventurière, comme le disait notre ami Frélon; cela va perdre ma maison... me voilà ruiné. Cette dame de la cour avait ses raisons, je le vois bien... Non, non, elle est très-honnête.

LE MESSAGER.

Point de raisonnement, en prison, ou caution; c'est la règle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maison, mon bien, ma personne.

LE MESSAGER.

Votre personne et rien, c'est la même chose; votre maison ne vous appartient peut-être pas; votre bien, où est-il? il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon M. Freeport, donnerai-je les cinq cents guinées que je garde, et qu'elle a refusées aussi noblement que vous les avez offertes?

FREEPORT.

Belle demande ! apparemment... M. le messager, je dépose cinq cents guinées, mille, deux mille, s'il le faut; voilà comme je suis fait. Je m'appelle Freeport. Je réponds de la vertu de la fille... autant que je peux... mais il ne faudrait pas qu'elle fût si fière.

LE MESSAGER.

Venez, monsieur, faire votre soumission.

FREEPORT.

Très-volontiers, très-volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainsi son argent.

FREEPORT.

En l'employant à faire du bien, c'est le placer u plus haut intérêt. (*Freeport et le messager vont ompter de l'argent, et écrire au fond du café.*)

SCÈNE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

Monsieur, vous êtes étonné peut-être du pro- édé de M. Freeport, mais c'est sa façon. Heureux eux qu'il prend tout d'un coup en amitié! il n'est as complimenteur, mais il rend service en moins e temps que les autres ne font des protestations e services.

MONROSE.

Il y a de belles âmes... Que deviendrai-je?

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre etite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut avertir les gens de leur danger que uand il est passé.

MONROSE.

Le seul ami que j'avais à Londres est mort!...)ue fais-je ici?

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encore une fois.

SCÈNE VI.

MONROSE, *seul.*

On arrête une jeune Ecossaise, une personne qui vit retirée, qui se cache, qui est suspecte au gouvernement! Je ne sais... mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions... Tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendrissement, mes fureurs.

SCÈNE VII.

MONROSE, POLLY.

MONROSE, *apercevant Polly qui passe.*

Mademoiselle, un petit mot, de grâce... Etes-vous cette jeune et aimable personne née en Ecosse, qui...

POLLY.

Oui, monsieur, je suis assez jeune; je suis Ecossaise, et, pour aimable, bien des gens me disent que je le suis.

MONROSE.

Ne savez-vous aucune nouvelle de votre pays?

POLLY.

Oh! non, monsieur; il y a si long-temps que je l'ai quitté.

MONROSE.

Et qui sont vos parents, je vous prie?

POLLY.

Mon père était un excellent boulanger, à ce que ai oui dire, et ma mère avait servi une dame de ualité.

MONROSE.

Ah! j'entends; c'est vous apparemment qui serez cette jeune personne dont on m'a tant parlé? je ne méprenais.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous savez sans doute qui est votre maîtresse?

POLLY.

Oui, monsieur, c'est la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuse dans le malheur.

MONROSE.

Elle est donc malheureuse?

POLLY.

Oui, monsieur, et moi aussi; mais j'aime mieux a servir que d'être heureuse.

MONROSE.

Mais je vous demande si vous ne connaissez pas a famille.

POLLY.

Monsieur, ma maîtresse veut être inconnue : lle n'a point de famille; que me demandez-vous à? pourquoi ces questions?

MONROSE.

Une inconnue! O ciel si long-temps impitoyaole! s'il était possible qu'à la fin je pusse!.. mais uelles vaines chimères! Dites-moi, je vous prie, uel est l'âge de votre maîtresse?

POLLY.

Oh! pour son âge, on peut le dire; car elle est ien au-dessus de son âge; elle a dix-huit ans.

MONROSE.

Dix-huit ans !..hélas!ce serait précisement l'âge qu'aurait ma malheureuse Monrose, ma chère fille, seul reste de ma maison, seul enfant que mes mains aient pu caresser dans son berceau dix-huit ans ?...

POLLY.

Oui, monsieur, et moi je n'en ai que vingt-deux : il n'y a pas une si grande différence. Je ne sais pas pourquoi vous faites tout seul tant de réflexions sur son âge?

MONROSE.

Dix-huit ans ! et née dans ma patrie ! et elle veut être inconnue ! je ne me possède plus : il faut, avec votre permission, que je la voie, que je lui parle tout-à-l'heure.

POLLY.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Monsieur, il est impossible que vous voyiez à présent ma maîtresse; elle est dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah ! c'est pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré son cœur, lui ont fait perdre l'usage de ses sens. Hélas ! elle n'est pas de ces filles qui s'évanouissent pour peu de chose. Elle est à peine revenue à elle, et le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment est un repos mêlé de trouble et d'amertume : de grâce, monsieur, ménagez sa faiblesse et ses douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empressement. Je suis son compatriote; je partage

outes ses afflictions; je les diminuerai peut-être: ouffrez qu'avant de quitter cette ville, je puisse ntretenir votre maîtresse.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendrissez: at endez encore quelques moments. Les filles qui se ont évanouies sont bien long-temps à se remettre vant de recevoir une visite. Je vais à elle: je re iendrai à vous.

SCÈNE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE, *le tirant par la manche.*

Monsieur, n'y a-t-il personne là?

MONROSE.

Que j'attends son retour avec des mouvements l'impatience et de trouble!

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point?

MONROSE.

Mon cœur ne peut suffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche....

MONROSE, *se tournant.*

Qui? quoi? comment? pourquoi? que voulez-vous dire?

FABRICE.

On vous cherche, monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne sais qui vous êtes; mais on est venu me demander qui vous étiez: on rôde autour de la maison, on s'informe, on entre, on passe, on repasse, on guette, et je ne serai

point surpris si dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune et chère demoiselle qui est, dit-on, de votre pays.

MONROSE.

Ah ! il faut absolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE.

Partez vite, croyez-moi; notre ami Freeport ne serait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle personne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon... Je ne sais... où j'étais... je vous entendais à peine... Que faire ? où aller, mon cher hôte? Je ne puis partir sans la voir... Venez, que je vous parle un moment dans quelque endroit plus solitaire, et sur-tout que je puisse ensuite entretenir cette jeune Ecossaise.

FABRICE.

Ah ! je vous avais bien dit que vous seriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'est plus beau et plus honnête.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCÈNE I.

FABRICE, FRÉLON, *dans le café à une table;* FREEPORT, *une pipe à la main au milieu d'eux.*

FABRICE.

Je suis obligé de vous l'avouer, M. Frélon; si tout ce qu'on dit est vrai, vous me feriez plaisir de ne plus fréquenter chez nous.

FRÉLON.

Tout ce qu'on dit est toujours faux: quelle mouche vous pique, M. Fabrice?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles: mon café passera pour une boutique de poisons.

FREEPORT, *se retournant vers Fabrice.*

Ceci mérite qu'on y pense, voyez-vous?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FREEPORT, *à Frélon.*

De tout le monde, entendez-vous? c'est trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon; mais je ne veux pas le croire.

FREEPORT, *à Frélon.*

Un fripon... entendez-vous? cela passe la raillerie.

FRÉLON.

Je suis un compilateur illustre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût, vous me faites tort, vous dis-je.

FRÉLON.

Au contraire, c'est moi qui achalande votre café; c'est moi qui l'ai mis à la mode; c'est ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaisante réputation! celle d'un espion, d'un malhonnête homme (pardonnez si je répète ce qu'on dit), et d'un mauvais auteur!

FRÉLON.

M. Fabrice, M. Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît; on peut attaquer mes mœurs, mais pour ma réputation d'auteur, je ne le souffrirai jamais.

FABRICE.

Laissez là vos écrits: savez-vous bien, puisqu'il faut tout vous dire, que vous êtes soupçonné d'avoir voulu perdre mademoiselle Lindane?

FREEPORT.

Si je le croyais, je le noierais de mes mains, quoique je ne sois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'est vous qui l'avez accusée d'être Ecossaise, et qui avez aussi accusé ce brave gentilhomme de là-haut d'être Ecossais.

FRÉLON.

Eh bien! quel mal y a-t-il à être de son pays?

FABRICE.

On prétend que vous avez eu plusieurs conférences avec les gens de cette dame si colère qui est venue ici, et avec ceux de ce mylord qui n'y vient plus, que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FREEPORT, *à Frélon.*

Seriez-vous un fripon en effet? je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah! Dieu merci, je crois que j'aperçois enfin notre mylord.

FREEPORT.

Un mylord! adieu. Je n'aime pas plus les grands seigneurs que les mauvais écrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'est pas un grand seigneur comme un autre.

FREEPORT.

On comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, et je sors. Mon ami, je ne sais; il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Ecossaise: je reviendrai incessamment; oui, je reviendrai, je veux lui parler sérieusement: serviteur. Cette Ecossaise est belle et honnête. Adieu. (*en revenant.*) Dites-lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

SCÈNE II.

LORD MURRAI, *pensif et agité;* FRÉLON, *lui faisant la révérence, qu'il ne regarde pas;* FABRICE, *s'éloignant un peu par respect.*

LORD MURRAI, *à Fabrice, d'un air distrait.*

Je suis très-aise de vous revoir, mon brave et honnête homme : comment se porte cette belle et respectable personne que vous avez le bonheur de posséder chez vous ?

FABRICE.

Mylord, elle a été très-malade depuis qu'elle ne vous a vu; mais je suis sûr qu'elle se portera mieux aujourd'hui.

LORD MURRAI.

Grand dieu, protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle ! daigne te servir de moi pour rendre justice à la vertu, et pour tirer d'oppression les infortunés ! Grâces à tes bontés et à mes soins, tout m'annonce un succès favorable. Ami, (*à Fabrice.*) laissez-moi parler en particulier à cet homme (*en montrant Frélon.*)

FRÉLON, *à Fabrice.*

Eh bien ! tu vois qu'on t'avait bien trompé sur mon compte, et que j'ai du crédit à la cour.

FABRICE, *en sortant.*

Je ne vois point cela.

LORD MURRAI, *à Frélon.*

Mon ami!

FRÉLON.

Monseigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome ?...

LORD MURRAI.

Non ; il ne s'agit point de dédicace. C'est vous ui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux entilhomme venu d'Ecosse; c'est vous qui l'avez épeint, qui êtes allé faire le même rapport aux ens du ministre d'Etat.

FRÉLON.

Monseigneur, je n'ai fait que mon devoir.

ORD MURRAI, *lui donnant quelques guinées.* Vous m'avez rendu service, sans le savoir ; je e regarde pas à l'intention : on prétend que vous ouliez nuire, et que vous avez fait du bien; tenez, oilà pour le bien que vous avez fait : mais si vous ous avisez jamais de prononcer le nom de cet omme, et de mademoiselle Lindane, je vous rai jeter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

FRÉLON.

Grand merci, monseigneur. Tout le monde me it des injures, et me donne de l'argent : je suis ien plus habile que je ne croyais.

SCÈNE III.

LORD MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI, *seul un moment.*

Un vieux gentilhomme arrivé d'Ecosse, Lin- lane née dans le même pays! Hélas! s'il était ossible que je pusse réparer les torts de mon père! i le ciel permettait !... Entrons. (*à Polly qui sort de la chambre de Lindane.*) Chère Polly, n'es-tu as bien étonnée que j'aie passé tant de temps ans venir ici ? deux jours entiers !... je ne me le pardonnerais jamais, si je ne les avais employés pour la respectable fille de mylord Monrose : les

ministres étaient à Windsor; il a fallu y cour
Va, le ciel t'inspira bien quand tu te rendis à m
prières, et que tu m'appris le secret de sa nai
sance.

POLLY.

J'en tremble encore : ma maîtresse me l'ava
tant défendu ! Si je lui donnais le moindre cha
grin, je mourrais de douleur. Hélas ! votre absenc
lui a causé aujourd'hui un assez long évanouisse
ment, et je me serais évanouie aussi, si je n'ava
pas eu besoin de mes forces pour la secourir.

LORD MURRAI.

Tiens, voilà pour l'évanouissement où tu as e
envie de tomber.

POLLY.

Mylord, j'accepte vos dons : je ne suis pas s
fière que la belle Lindane, qui n'accepte rien, e
qui feint d'être à son aise, quand elle est dans l
plus extrême indigence.

LORD MURRAI.

Juste ciel ! la fille de Monrose dans la pauvreté !
malheureux que je suis ! que m'as-tu dit ? com
bien je suis coupable ! que je vais tout réparer !
que son sort changera ! Hélas ! pourquoi me l'a
t-elle cachée ?

POLLY.

Je crois que c'est la seule fois de sa vie qu'elle
vous trompera.

LORD MURRAI.

Entrons, entrons vite; jetons-nous à ses pieds :
c'est trop tarder.

POLLY.

Ah, mylord ! gardez-vous-en bien; elle est ac
tuellement avec un gentilhomme, si vieux, si

vieux, qui est de son pays, et ils se disent des choses si intéressantes !

LORD MURRAI.

Quel est-il ce vieux gentilhomme, pour qui je m'intéresse déja comme elle ?

POLLY.

Je l'ignore.

LORD MURRAI.

O destinée ! juste ciel ! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je desire qu'il soit ? Et que se disaient-ils, Polly ?

POLLY.

Mylord, ils commençaient à s'attendrir ; et comme ils s'attendrissaient, ce bon homme n'a pas voulu que je fusse présente, et je suis sortie.

SCÈNE IV.

LADY ALTON, LORD MURRAI, POLLY.

LADY ALTON.

Ah ! je vous y prends enfin, perfide ! me voilà sûre de votre inconstance, de mon opprobre, et de votre intrigue.

LORD MURRAI.

Oui, madame, vous êtes sûre de tout. (*à part.*) Quel contre-temps effroyable !

LADY ALTON.

Monstre, perfide !

LORD MURRAI.

Je puis être un monstre à vos yeux, et je n'en suis pas fâché ; mais pour perfide, je suis très-loin de l'être : ce n'est pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

LADY ALTON.

Après une promesse de mariage ! scélérat ! après m'avoir juré tant d'amour !

LORD MURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais quand je vous ai promis de vous épouser, je voulais tenir ma parole.

LADY ALTON.

Eh ! qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure ?

LORD MURRAI.

Votre caractère, vos emportements : je me mariais pour être heureux, et j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un ni l'autre.

LADY ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventurière.

LORD MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur, et pour les grâces.

LADY ALTON.

Traître ! tu n'es pas où tu crois en être ; je me vengerai plus tôt que tu ne penses.

LORD MURRAI.

Je sais que vous êtes vindicative, envieuse plutôt que jalouse, emportée plutôt que tendre : mais vous serez forcée à respecter celle que j'aime.

LADY ALTON.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous ; je sais qui elle est ; je sais qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle ; je sais tout : des hommes plus puissants que vous sont instruits de tout ; et bientôt on vous enlèvera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

LORD MURRAI.

Que veut-elle dire, Polly ? elle me fait mourir
nquiétude.

POLLY.

Et moi de peur. Nous sommes perdus.

LORD MURRAI.

Ah, madame, arrêtez-vous ; un mot ; expliquez-
is, écoutez...

LADY ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne
explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai
a dit, un inconstant, un volage, un cœur faux,
traître, un perfide, un homme abominable.

(*elle sort.*)

SCÈNE V.

LORD MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI.

Que prétend cette furie ? que la jalousie est af-
use ! O ciel ! fais que je sois toujours amou-
x, et jamais jaloux. Que veut-elle ? elle parle
faire enlever ma chère Lindane, et cet étran-
; que veut-elle dire ? sait-elle quelque chose ?

POLLY.

Hélas ! il faut vous l'avouer ; ma maîtresse est
êtée par l'ordre du gouvernement : je crois que
e suis aussi ; et sans un gros homme, qui est
onté même, et qui a bien voulu être notre cau-
n, nous serions en prison à l'heure que je vous
le : on m'avait fait jurer de n'en rien dire ;
is le moyen de se taire avec vous ?

LORD MURRAI.

Qu'ai-je entendu ! quelle aventure ! et que de revers accumulés en foule ! Je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas ! ma famille a fait tous les malheurs de la sienne : le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raison allaient tout réparer; la vertu m'inspirait; le crime s'oppose à tout ce que je tente : il ne triomphera pas. N'alarme point ta maîtresse; je cours chez le ministre; je vais tout presser, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours, et je revole. Dis-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore. (*il sort.*)

POLLY, *seule.*

Voilà d'étranges aventures ! Je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchants contre les bons, et qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

SCÈNE VI.

MONROSE, LINDANE; POLLY *reste un moment, et sort à un signe que lui fait sa maîtresse.*

MONROSE.

Chaque mot que vous m'avez dit me perce l'âme. Vous, née dans le Locaber ! et témoin de tant d'horreurs, persécutée, errante, et si malheureuse avec des sentiments si nobles !

LINDANE.

Peut-être je dois ces sentiments mêmes à mes malheurs; peut-être, si j'avais été élevée dans le luxe et la mollesse, cette âme, qui s'est fortifiée par l'infortune, n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous! digne du plus beau sort du monde, œur magnanime, âme élevée, vous m'avouez que ous êtes d'une de ces familles proscrites dont le ang a coulé sur les échafauds dans nos guerres viles, et vous vous obstinez à me cacher votre om et votre naissance!

LINDANE.

Ce que je dois à mon père me force au silence: est proscrit lui-même; on le cherche; je l'expo- rais peut-être, si je me nommais: vous m'inspi- z du respect et de l'attendrissement; mais je ne us connais pas: je dois tout craindre. Vous voyez ue je suis suspecte moi-même, que je suis arrê- e et prisonnière; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas! un mot ferait peut-être la première con- lation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge us aviez quand la destinée cruelle vous sépara e votre père, qui fut depuis si malheureux?

LINDANE.

Je n'avais que cinq ans.

MONROSE.

Grand dieu, qui avez pitié de moi! toutes ces oques rassemblées, toutes les choses qu'elle m'a tes, sont autant de traits de lumière qui m'é- airent dans les ténèbres où je marche. O provi- nce! ne t'arrête point dans tes bontés!

LINDANE.

Quoi! vous versez des larmes! Hélas! tout ce ue je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE, *s'essuyant les yeux.*

chevez, je vous en conjure. Quand votre père

eut quitté sa famille pour ne plus la revoir, com
bien restâtes-vous auprès de votre mère ?

LINDANE.

J'avais dix ans, quand elle mourut dans me
bras de douleur et de misère, et que mon frère fu
tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah ! je succombe ! Quel moment, et quel sou
venir ! Chère et malheureuse épouse !.... fils heu
reux d'être mort, et de n'avoir pas vu tant de dé
sastres ! Reconnaîtriez-vous ce portrait ? (*il tir
un portait de sa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je ? est-ce un songe ? c'est le portrai
même de ma mère : mes larmes l'arrosent, et mo
cœur qui se fend s'échappe vers vous.

MONROSE.

Oui, c'ost là votre mère, et je suis ce père in
fortuné dont la tête est proscrite, et dont le
mains tremblantes vous embrassent.

LINDANE.

Je respire à peine ! où suis-je ? Je tombe à vo
genoux ! Voici le premier instant heureux de m
vie... O mon père !... hélas ! comment osez-vou
venir dans cette ville ? je tremble pour vous au
moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chère fille, vous connaissez toutes les infor
tunes de notre maison ; vous savez que la maison
des Murrai, toujours jalouse de la nôtre, nou
plongea dans ce précipice. Toute ma famille a été
condamnée ; j'ai tout perdu. Il me restait un ami
qui pouvait, par son crédit, me tirer de l'abyme

ù je suis, qui me l'avait promis; j'apprends, en rrivant, que la mort me l'a enlevé, qu'on me herche en Ecosse, que ma tête y est à prix. C'est ans doute le fils de mon ennemi qui me persécute ncore : il faut que je meure de sa main, ou que e lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer mylord Mur-ai?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, u je périrai; je ne hasarde qu'un reste de jours éja proscrits.

LINDANE.

O fortune! dans quelle nouvelle horreur tu me ejettes! Que faire? quel parti prendre? Ah, mon ère!

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un père si nalheureux.

LINDANE.

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez.... Etes-vous bien resolu à cette entreprise funeste?

MONROSE.

Résolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon père, je vous conjure, par cette vie fatale ue vous m'avez donnée, par vos malheurs, par es miens, qui sont peut-être plus grands que les ôtres, de ne me pas exposer à l'horreur de vous perdre lorsque je vous retrouve.... Ayez pitié de moi, épargnez votre vie et la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendrissez; votre voix pénètre mon

cœur; je crois entendre celle de votre mère. Hélas! que voulez-vous ?

LINDANE.

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette ville si dangereuse pour vous.... et pour moi.... Oui, c'en est fait, mon parti est pris. Mon père, je renoncerai à tout pour vous.... oui, à tout.... Je suis prête à vous suivre : je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque île affreuse des Orcades ; je vous y servirai de mes mains; c'est mon devoir, je le remplirai.... C'en est fait, partons.

MONROSE.

Vous voulez que je renonce à vous venger ?

LINDANE.

Cette vengeance me ferait mourir : partons, vous dis-je.

MONROSE.

Eh bien ! l'amour paternel l'emporte : puisque vous avez le courage de vous attacher à ma funeste destinée, je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure se passe ; soyez prête, et recevez encore mes embrassements et mes larmes.

SCÈNE VII.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'en est fait, ma chère Polly, je ne reverrai plus mylord Murrai ; je suis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, mademoiselle : vous le reverrez dans quelques minutes. Il était ici tout-à-l'heure.

LINDANE.

Il était ici ; et il ne m'a point vue ! c'est-là le comble. O mon malheureux père ! que ne suis-je partie plus tôt !

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette détestable mylady Alton...

LINDANE.

Quoi ! c'est ici même qu'il l'a vue pour me braver, après avoir été trois jours sans me voir, sans m'écrire ! Peut-on plus indignement se voir outrager ? Va, sois sûre que je m'arracherais la vie dans ce moment, si ma vie n'était pas nécessaire à mon père.

POLLY.

Mais, mademoiselle, écoutez-moi donc, je vous jure que mylord....

LINDANE.

Lui, perfide ! c'est ainsi que sont faits les hommes ! Père infortuné, je ne penserai désormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort, que mylord n'est point perfide, que c'est le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout son cœur, qu'il m'en a donné des marques.

LINDANE.

La nature doit l'emporter sur l'amour : je ne sais où je vais, je ne sais ce que je deviendrai ; mais sans doute je ne serai jamais si malheureuse que je le suis.

POLLY.

Vous n'écoutez rien : reprenez vos esprits, ma chère maîtresse ; on vous aime.

LINDANE.

Ah! Polly, es-tu capable de me suivre?

POLLY.

Je vous suivrai jusqu'au bout du monde: mais on vous aime, vous dis-je.

LINDANE.

Laisse-moi; ne me parle point de mylord. Hélas! quand il m'aimerait, il faudrait partir encore. Ce gentilhomme que tu as vu avec moi....

POLLY.

Eh bien?

LINDANE.

Viens, tu apprendras tout: les larmes, les soupirs me suffoquent. Suis-moi, et sois prête à partir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCÈNE I.

LINDANE, FREEPORT, FABRICE.

FABRICE.

Cela perce le cœur, mademoiselle : Polly fait votre paquet ; vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher hôte, et vous, monsieur, à qui je dois tant, vous qui avez déployé un caractère si généreux, vous qui ne me laissez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits, je ne vous oublierai de ma vie.

FREEPORT.

Qu'est-ce donc que tout cela ? qu'est-ce que c'est que ça ? qu'est-ce que ça ? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller : est-ce que vous craignez quelque chose ? Vous avez tort ; une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

M. Freeport, ce vieux gentilhomme qui est de son pays fait aussi son paquet. Mademoiselle pleurait, et ce monsieur pleurait aussi, et ils partent ensemble. Je pleure aussi en vous parlant.

FREEPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie : fi ! que cela est sot de

pleurer! les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette besogne. Je suis affligé; je ne le cache pas; et quoiqu'elle soit fière, comme je le lui ai dit, elle est si honnête qu'on est fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, si vous vous en allez, mademoiselle : je vous ferai toujours du bien... Nous nous retrouverons peut-être un jour, que sait-on? Ne manquez pas de m'écrire.... n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaissance; et si jamais la fortune....

FREEPORT.

Ah! mon ami Fabrice, cette personne-là est très-bien née. Je serais très-aise de recevoir de vos lettres : n'allez pas y mettre de l'esprit, au moins.

FABRICE.

Mademoiselle, pardonnez; mais je songe que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici sous la caution de M. Freeport, et qu'il perd cinq cents guinées si vous nous quittez.

LINDANE.

O ciel! autre infortune, autre humiliation : quoi! il faudrait que je fusse enchaînée ici, et que mylord.. et mon père...

FREEPORT, *à Fabrice.*

Oh! qu'à cela ne tienne : quoiqu'elle ait je ne sais quoi qui me touche, qu'elle parte si elle en a envie; il ne faut point gêner les filles. Je me soucie de cinq cents guinées comme de rien (*bas à Fabrice.*) Fourre-lui encore les cinq cents autres guinées dans sa valise. Allez, mademoiselle, partez quand il vous plaira : écrivez-moi; revoyez-moi quand vous reviendrez.... car j'ai conçu pour vous beaucoup d'estime et d'affection.

SCÈNE II.

ORD MURRAI, ET SES GENS, *dans l'enfoncement;* LINDANE, ET LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *sur le devant.*

LORD MURRAI, *à ses gens.*

Restez ici, vous : vous, courez à la chancelle-e, et rapportez-moi le parchemin qu'on expédie, ès qu'il sera scellé. Vous, qu'on aille préparer tout ans la nouvelle maison que je viens de louer. (*il re un papier de sa poche et le lit.*) Quel bonheur 'assurer le bonheur de Lindane !

LINDANE, *à Polly.*

Hélas! en le voyant, je me sens déchirer le cœur.

FREEPORT.

Ce mylord-là vient toujours mal-à-propos : il est i beau et si bien mis qu'il me déplaît souverainement; mais, après tout, que cela me fait-il? j'ai uelque affection.... mais je n'aime point, moi. dieu, mademoiselle.

LINDANE.

Je ne partirai point sans vous témoigner encore a reconnaissance et mes regrets.

FREEPORT.

Non, non, point de ces cérémonies-là, vous 'attendririez peut-être : je vous dis que je n'aime oint.... je vous verrai pourtant encore une fois; je ssterai dans la maison, je veux vous voir partir. llons, Fabrice, aider ce bon gentilhomme de là aut : je me sens, vous dis-je, de la bonne voonté pour cette demoiselle.

SCÈNE III.

LORD MURRAI, LINDANE, POLLY.

LORD MURRAI.

Enfin donc je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maison vous êtes ! elle ne vous convient pas : une plus digne de vous vous attend. Quoi ! belle Lindane, vous baissez les yeux, et vous pleurez ! Quel est ce gros homme qui vous parlait ? vous aurait-il causé quelque chagrin ? il en porterait la peine sur l'heure.

LINDANE, *en essuyant ses larmes.*

Hélas ! c'est un bon homme, un homme grossièrement vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas insulté à mes disgrâces, qui n'a point parlé ici long-temps à ma rivale en dédaignant de me voir ; qui, s'il m'avait aimée, n'aurait point passé trois jours sans m'écrire.

LORD MURRAI.

Ah ! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches : je n'ai été absent que pour vous, je n'ai songé qu'à vous, je vous ai servie malgré vous ; si, en revenant ici, j'ai trouvé cette femme vindicative et cruelle qui voulait vous perdre, je ne me suis échappé un moment que pour prévenir ses desseins funestes. Grand dieu ! moi, ne vous avoir pas écrit !

LINDANE.

Non.

LORD MURRAI.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres : sa méchanceté augmente encore, s'il se peut, ma

ndresse; qu'elle rappelle la vôtre. Ah! cruelle, ourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre, et état malheureux où vous êtes, si peu fait pour ce rand nom?

LINDANE.

Qui vous l'a dit?

LORD MURRAI, *montrant Polly.*

Elle-même, votre confidente.

LINDANE.

Quoi! tu m'as trahie?

POLLY.

Vous vous trahissiez vous-même; je vous ai servie.

LINDANE.

Eh bien! vous me connaissez: vous savez quelle aine a toujours divisé nos deux maisons: votre ère a fait condamner le mien à la mort; il m'a réuite à cet état que j'ai voulu vous cacher. Et vous, on fils! vous! vous osez m'aimer.

LORD MURRAI.

Je vous adore, et je le dois: c'est à mon amour réparer les cruautés de mon père: c'est une juse de la Providence; mon cœur, ma fortune, mon ung est à vous. Confondons ensemble deux noms unemis: j'apporte à vos pieds le contrat de notre ariage; daignez l'honorer de ce nom qui m'est i cher. Puissent les remords et l'amour du fils réarer les fautes du père!

LINDANE.

Hélas! et il faut que je parte, et que je vous quitte our jamais!

LORD MURRAI.

Que vous partiez! que vous me quittiez! Vous ne verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas! daignez-vous m'aimer?

POLLY.

Vous ne partirez point, mademoiselle; j'y mettrai bon ordre : vous prenez toujours des résolutions désespérées. Mylord secondez-moi bien.

LORD MURRAI.

Eh! qui a pu vous inspirer le dessein de me fuir, de rendre tous mes soins inutiles ?

LINDANE.

Mon père.

LORD MURRAI.

Votre père? Eh ! où est-il ? que veut-il ? que ne me parlez-vous ?

LINDANE.

Il est ici : il m'emmène; c'en est fait.

LORD MURRAI.

Non, je jure par vous qu'il ne vous enlèvera pas. Il est ici ? conduisez-moi à ses pieds.

LINDANE.

Ah! cher amant, gardez qu'il ne vous voie; il n'est venu ici que pour finir ses malheurs en vous arrachant la vie, et je ne fuyais avec lui que pour détourner cette horrible résolution.

LORD MURRAI.

La vôtre est plus cruelle : croyez que je ne le crains pas, et que je le ferai rentrer en lui-même. (*en se retournant.*) Quoi ! on n'est pas encore revenu! Ciel ! que le mal se fait rapidement, et le bien avec lenteur !

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher : si vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez-vous de ma vue, épargnez-lui l'horreur de la vôtre, écartez-vous du moins pour quelque temps.

LORD MURRAI.

Ah ! que c'est avec regret ! mais vous m'y forcez : je vais rentrer ; je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les siennes de ses mains.

SCÈNE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

Allons, ma chère fille, seul soutien, unique consolation de ma déplorable vie ! partons.

LINDANE.

Malheureux père d'une infortunée ! je ne vous abandonnerai jamais : cependant daignez souffrir que je reste encore.

MONROSE.

Quoi ! après m'avoir si fort pressé vous-même de partir ! après m'avoir offert de me suivre dans les déserts où nous allons cacher nos disgrâces ! avez-vous changé de dessein ? avez-vous retrouvé et perdu en si peu de temps le sentiment de la nature ?

LINDANE.

Je n'ai point changé, j'en suis incapable... je vous suivrai... mais, encore une fois, attendez quelque temps ; accordez cette grâce à celle qui vous doit des jours si remplis d'orages ; ne me refusez pas des instants précieux.

MONROSE.

Ils sont précieux en effet, et vous les perdez : songez-vous que nous sommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été

arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier supplice?

LINDANE.

Ces mots sont un coup de foudre pour moi : je n'y résiste plus; j'ai honte d'avoir tardé... Cependant j'avais quelque espoir... N'importe, vous êtes mon père, je vous suis. Ah! malheureuse!

SCÈNE V.

FREEPORT ET FABRICE *paraissant d'un côté, tandis que* MONROSE ET SA FILLE *parlent de l'autre.*

FREEPORT, *à Fabrice.*

Sa suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre; elles ne partiront point. J'en suis bien aise : je m'accoutumais à elle : je ne l'aime point; mais elle est si bien née que je la voyais partir avec une espèce d'inquiétude que je n'ai jamais sentie, une espèce de trouble... je ne sais quoi de fort extraordinaire.

MONROSE, *à Freeport.*

Adieu, monsieur; nous partons le cœur plein de vos bontés : je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous; vous me faites pardonner au genre humain.

FREEPORT.

Vous partez donc avec cette dame : je n'approuve point cela; vous devriez rester. Il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS; LE LORD MURRAI, *dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.*

LORD MURRAI.

Ah! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni, ô ciel! qui m'avez secondé.

FREEPORT.

Quoi! verrai-je toujours ce maudit mylord? que cet homme me choque avec ses grâces!

MONROSE *à sa fille, tandis que mylord Murrai parle à son domestique.*

Quel est cet homme, ma fille?

LINDANE.

Mon père, c'est... O ciel! ayez pitié de nous.

FABRICE.

Monsieur, c'est mylord Murrai, le plus galant homme de la cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murrai! grand dieu! mon fatal ennemi, qui vient encore insulter à tant de malheurs! (*il tire son épée.*) Il aura le reste de ma vie, ou moi la sienne.

LINDANE.

Que faites-vous, mon père? arrêtez.

MONROSE.

Cruelle fille, c'est ainsi que vous me trahissez?

FABRICE, *se jetant au-devant de Monrose.*

Monsieur, point de violence dans ma maison, je vous en conjure, vous me perdriez.

FREEPORT.

Pourquoi empêcher les gens de se battre quand

ils en ont envie? les volontés sont libres, laissez-les faire.

LORD MURRAI, *toujours au fond du théâtre, à Monrose.*

Vous êtes le père de cette respectable personne, n'est-il pas vrai?

LINDANE.

Je me meurs.

MONROSE.

Oui, puisque tu le sais, je ne le désavoue pas. Viens, fils cruel d'un père cruel, achève de te baigner dans mon sang.

FABRICE.

Monsieur, encore une fois....

LORD MURRAI.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le désarmer. (*il tire son épée.*)

LINDANE, *entre les bras de Polly.*

Cruel!... vous oseriez!...

LORD MURRAI.

Oui, j'ose... Père de la vertueuse Lindane, je suis le fils de votre ennemi. (*il jette son épée.*) C'est ainsi que je me bats contre vous.

FREEPORT.

En voici bien d'une autre!

LORD MURRAI.

Percez mon cœur d'une main, mais de l'autre prenez cet écrit, lisez, et connaissez-moi. (*il lui donne le rouleau.*)

MONROSE.

Que vois-je? ma grâce! le rétablissement de ma maison! Oh ciel! c'est à vous, c'est à vous, Murrai, que je dois tout? Ah! mon bienfaiteur!... (*il veut se jeter à ses pieds.*) Vous triomphez de

oi plus que si j'étais tombé sous vos coups.

LINDANE.

Ah! que je suis heureuse! mon amant est digne e moi.

LORD MURRAI.

Embrassez-moi, mon père.

MONROSE.

Hélas! et comment reconnaître tant de généro-té?

LORD MURRAI, *en montrant Lindane.*

Voilà ma récompense.

MONROSE.

Le père et la fille sont à vos genoux pour ja-ais.

FREEPORT, *à Fabrice.*

Mon ami, je me doutais bien que cette demoi-lle n'était pas faite pour moi; mais, après tout, le est tombée en bonnes mains, et cela me fait laisir.

FIN.

TANCRÈDE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la première fois,
le 3 septembre 1760.

ACTEURS.

ARGIRE,
TANCRÈDE,
ORBASSAN,
LORÉDAN,
CATANE,
} chevaliers.

ALDAMON, soldat.

AMÉNAÏDE, fille d'Argire.

FANIE, suivante d'Aménaïde.

PLUSIEURS CHEVALIERS, assistant au conseil.

ECUYERS, SOLDATS, PEUPLE.

La scène est à Syracuse, d'abord dans le pal
d'Argire et dans une salle du conseil, ensuite dan
place publique sur laquelle cette salle est constru
L'époque de l'action est de l'année 1005. Les Sarras
d'Afrique avaient conquis toute la Sicile au n
vième siècle; Syracuse avait secoué leur joug. I
gentilshommes normands commençaient à s'étal
vers Salerne, dans la Pouille. Les empereurs gr
possédaient Messine; les Arabes tenaient Paler
et Agrigente.

TANCRÈDE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

EMBLÉE DES CHEVALIERS RANGÉS EN DEMI-CERCLE.

ARGIRE.

USTRES chevaliers, vengeurs de la Sicile,
daignez, par égard au déclin de mes ans,
s assembler chez moi pour chasser nos tyrans,
ormer un Etat triomphant et tranquille ;
cuse en ses murs a gémi trop long-temps
desseins avortés d'un courage inutile.
t temps de marcher à ces fiers Musulmans,
t temps de sauver d'un naufrage funeste
plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
droit le plus sacré des mortels généreux,
iberté : c'est là que tendent tous nos vœux,

Deux puissants ennemis de notre république,
Des droits des nations, du bonheur des humains
Les Césars de Byzance, et les fiers Sarrasins,
Nous menacent encor de leur joug tyrannique.
Ces despotes altiers, partageant l'univers,
Se disputent l'honneur de nous donner des fers.
Le Grec a sous ses lois les peuples de Messine;
Le hardi Solamir insolemment domine
Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna,
Dans les murs d'Agrigente, aux campagnes d'Enn
Et tout de Syracuse annonçait la ruine.
Mais nos communs tyrans, l'un de l'autre jaloux
Armés pour nous détruire, ont combattu pour nou
Ils ont perdu leur force en disputant leur proie.
A notre liberté le ciel ouvre une voie;
Le moment est propice, il en faut profiter.
La grandeur musulmane est à son dernier âge;
On commence en Europe à la moins redouter.
Dans la France un Martel, en Espagne un Pélage
Le grand Léon dans Rome, armé d'un saint courag
Nous ont assez appris comme on peut la domter.
Je sais qu'aux factions Syracuse livrée
N'a qu'une liberté faible et mal assurée.
Je ne veux point ici vous rappeler ces temps
Où nous tournions sur nous nos armes criminelles,
Où l'Etat répandait le sang de ses enfants.
Etouffons dans l'oubli nos indignes querelles.
Orbassan, qu'il ne soit qu'un parti parmi nous,
Celui du bien public, et du salut de tous.
Que de notre union l'Etat puisse renaître;
Et, si de nos égaux nous fûmes trop jaloux,
Vivons et périssons sans avoir eu de maître.

ORBASSAN.

Argire, il est trop vrai que les divisions

régné trop long-temps entre nos deux maisons :
:at en fut troublé ; Syracuse n'aspire
voir les Orbassans unis au sang d'Argire.
ourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.
itoyen zélé j'accepte votre fille ;
ervirai l'Etat, vous, et votre famille ;
du pied des autels où je vais m'engager,
narche à Solamir, et je cours vous venger.
ais ce n'est pas assez de combattre le Maure ;
d'autres ennemis il faut jeter les yeux :
t d'autres tyrans non moins pernicieux,
peut-être un vil peuple ose chérir encore.
e quel droit les Français, portant par-tout leurs pas,
ont-ils établis dans nos riches climats?
quel droit un Coucy vint-il dans Syracuse,
rives de la Seine aux bords de l'Aréthuse?
bord modeste et simple, il voulut nous servir ;
ntôt, fier et superbe, il se fit obéir.
nce accumulant d'immenses héritages,
l'un peuple ébloui maîtrisant les suffrages,
sur ma famille élever sa grandeur.
s l'en avons punie, et, malgré sa faveur,
s voyons ses enfants bannis de nos rivages.
crède, un rejeton de ce sang dangereux,
murs de Syracuse éloigné dès l'enfance,
ervi, nous dit-on, les Césars de Byzance ;
st fier, outragé, sans doute valeureux ;
oit haïr nos lois, il cherche la vengeance.
t Français est à craindre : on voit même en nos jours
is simples écuyers, sans bien et sans secours,
is des flancs glacés de l'humide Neustrie,
t champs apuliens se faire une patrie,

Et n'ayant pour tout droit que celui des combats
Chasser les possesseurs, et fonder des Etats.
Grecs, Arabes, Français, Germains, tout nous dévore;
Et nos champs, malheureux par leur fécondité,
Appellent l'avarice et la rapacité
Des brigands du Midi, du Nord, et de l'Aurore!
Nous devons nous défendre ensemble et nous venger.
J'ai vu plus d'une fois Syracuse trahie;
Maintenons notre loi, que rien ne doit changer:
Elle condamne à perdre et l'honneur et la vie
Quiconque entretiendrait avec nos ennemis
Un commerce secret fatal à son pays.
A l'infidélité l'indulgence encourage.
On ne doit épargner ni le sexe ni l'âge.
Venise ne fonda sa fière autorité
Que sur la défiance et la sévérité:
Imitons sa sagesse en perdant les coupables.

LORÉDAN.

Quelle honte en effet, dans nos jours déplorables,
Que Solamir, un Maure, un chef des Musulmans,
Dans la Sicile encore ait tant de partisans!
Que par-tout dans cette île et guerrière et chrétienne
Que même parmi nous Solamir entretienne
Des sujets corrompus vendus à ses bienfaits!
Tantôt chez les Césars occupé de nous nuire,
Tantôt dans Syracuse ayant su s'introduire,
Nous préparant la guerre, et nous offrant la paix;
Et pour nous désunir soigneux de nous séduire!
Un sexe dangereux, dont les faibles esprits
D'un peuple encor plus faible attirent les hommages,
Toujours des nouveautés et des héros épris,
A ce Maure imposant prodigua ses suffrages.
Combien de citoyens aujourd'hui prévenus

ur ces arts séduisants que l'Arabe cultive !
ts trop pernicieux, dont l'éclat les captive,
nos vrais chevaliers noblement inconnus.
e notre art soit de vaincre, et je n'en veux point d'autre.
spère en ma valeur, j'attends tout de la vôtre;
j'approuve sur-tout cette sévérité
ngeresse des lois et de la liberté.
ur détruire l'Espagne il a suffi d'un traître :
en fut parmi nous ; chaque jour en voit naître.
ettons un frein terrible à l'infidélité;
salut de l'Etat que toute pitié cède;
mbattons Solamir, et proscrivons Tancrède.
ncrède, né d'un sang parmi nous détesté,
t plus à craindre encor pour notre liberté.
ns le dernier conseil un décret juste et sage
ns les mains d'Orbassan remit son héritage,
ur confondre à jamais nos ennemis cachés,
ce nom de Tancrède en secret attachés;
vaillant Orbassan c'est le juste partage,
dot, sa récompense.

CATANE.

Oui, nous y souscrivons.
e Tancrède, s'il veut, soit puissant à Byzance;
l'une cour odieuse honore sa vaillance;
n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
ncrède, en se donnant un maître despotique,
renoncé lui-même à nos sacrés remparts :
us de retour pour lui, l'esclave des Césars
doit rien posséder dans une république.
bassan de nos lois est le plus ferme appui,
l'Etat, qu'il soutient, ne pouvait moins pour lui :
l est mon sentiment.

ARGIRE.

Je vois en lui mon gendre ;
Ma fille m'est bien chère, il est vrai ; mais enfin
Je n'aurais point pour eux dépouillé l'orphelin :
Vous savez qu'à regret on m'y vit condescendre.

LORÉDAN.

Blâmez-vous le sénat ?

ARGIRE.

Non ; je hais la rigueur,
Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,
Et l'intérêt commun l'emporta dans mon cœur.

ORBASSAN.

Ces biens sont à l'Etat, l'Etat seul doit les prendre
Je n'ai point recherché cette faible faveur.

ARGIRE.

N'en parlons plus : hâtons cet heureux hyménée ;
Qu'il amène demain la brillante journée
Où ce chef arrogant d'un peuple destructeur,
Solamir, à la fin doit connaître un vainqueur.
Votre rival en tout, il osa bien prétendre,
En nous offrant la paix, à devenir mon gendre ;
Il pensait m'honorer par cet hymen fatal.
Allez.... dans tous les temps triomphez d'un rival :
Mes amis, soyons prêts.... ma faiblesse et mon âge
Ne me permettent plus l'honneur de commander ;
A mon gendre Orbassan vous daignez l'accorder.
Vous suivre est pour mes ans un assez beau partage
Je serai près de vous : j'aurai cet avantage ;
Je sentirai mon cœur encor se ranimer ;
Mes yeux seront témoins de votre fier courage,
Et vous auront vu vaincre avant de se fermer.

LORÉDAN.

Nous combattrons sous vous, seigneur ; nous osons
croire

ce jour, quel qu'il soit, nous sera glorieux;
s nous promettons tous l'honneur de la victoire,
l'honneur consolant de mourir à vos yeux.

SCÈNE II.

ARGIRE, ORBASSAN.

ARGIRE.

bien! brave Orbassan, suis-je enfin votre père?
s vos ressentiments sont-ils bien effacés?
rrai-je en vous d'un fils trouver le caractère?
s-je compter sur vous?

ORBASSAN.

Je vous l'ai dit assez:
ne l'Etat, Argire; il nous réconcilie.
hymen nous rapproche, et la raison nous lie;
s le nœud qui nous joint n'eût point été formé,
ns notre querelle, à jamais assoupie,
cœur qui vous haït ne vous eût estimé.
nour peut avoir part à ma nouvelle chaîne;
un si noble hymen ne sera point le fruit
feu né d'un instant, qu'un autre instant détruit,
suit l'indifférence, et trop souvent la haine.
œur, que la patrie appelle aux champs de Mars,
ait point soupirer au milieu des hasards.
hymen a pour but l'honneur de vous complaire,
e union naissante, à tous deux nécessaire,
plendeur de l'Etat, votre intérêt, le mien;
ant de tels objets l'amour a peu de charmes.
urra resserrer un si noble lien;
sa voix doit ici se taire au bruit des armes.

ARGIRE.

ime en un soldat cette mâle fierté;

Mais la franchise plaît, et non l'austérité.
J'espère que bientôt ma chère Aménaïde
Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
C'est peu d'être un guerrier; la modeste douceur
Donne un prix aux vertus, et sied à la valeur.
Vous sentez que ma fille au sortir de l'enfance,
Dans nos temps orageux de trouble et de malheur,
Par sa mère élevée à la cour de Byzance,
Pourrait s'effaroucher de ce sévère accueil,
Qui tient de la rudesse, et ressemble à l'orgueil.
Pardonnez aux avis d'un vieillard et d'un père.

ORBASSAN.

Vous-même pardonnez à mon humeur austère:
Elevé dans nos camps, je préférai toujours
A ce mérite faux des politesses vaines,
A cet art de flatter, à cet esprit des cours,
La grossière vertu des mœurs républicaines:
Mais je sais respecter la naissance et le rang
D'un estimable objet formé de votre sang;
Je prétends par mes soins mériter qu'elle m'aime,
Vous regarder en elle, et m'honorer moi-même.

ARGIRE.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous.

SCÈNE III.

ARGIRE, ORBASSAN, AMÉNAIDE

ARGIRE.

Le bien de cet Etat, les voix de Syracuse,
Votre père, le ciel, vous donnent un époux;
Leurs ordres réunis ne souffrent point d'excuse.
Ce noble chevalier, qui se rejoint à moi,
Aujourd'hui par ma bouche a reçu votre foi.

s connaissez son nom, son rang, sa renommée;
issant dans Syracuse, il commande l'armée;
us les droits de Tancrède entre ses mains remis....

AMÉNAÏDE, *à part.*

Tancrède!

ARGIRE.

A mes yeux sont le moins digne prix
i relève l'éclat d'une telle alliance.

ORBASSAN.

e m'honore assez, seigneur; et sa présence
nd plus cher à mon cœur le don que je reçois.
issé-je, en méritant vos bontés et son choix,
bonheur de tous trois confirmer l'espérance!

AMÉNAÏDE.

n père, en tous les temps je sais que votre cœur
ntit tous mes chagrins, et voulut mon bonheur.
tre choix me destine un héros en partage;
quand ces longs débats qui troublèrent vos jours,
âce à votre sagesse, ont terminé leur cours,
nœud qui vous rejoint votre fille est le gage;
ne telle union je conçois l'avantage.
Orbassan permettra que ce cœur étonné,
'opprima dès l'enfance un sort toujours contraire,
r ce changement même au trouble abandonné,
recueille un moment dans le sein de son père.

ORBASSAN.

us le devez, madame; et, loin de m'opposer
de tels sentiments, dignes de mon estime,
in de vous détourner d'un soin si légitime,
droits que j'ai sur vous je craindrais d'abuser.
i quitté nos guerriers, je revole à leur tête;
st peu d'un tel hymen, il le faut mériter;
victoire en rend digne; et j'ose me flatter
e bientôt des lauriers en orneront la fête.

SCÈNE IV.

ARGIRE, AMÉNAIDE.

ARGIRE.

Vous semblez interdite; et vos yeux pleins d'effroi,
De larmes obscurcis, se détournent de moi.
Vos soupirs étouffés semblent me faire injure:
La bouche obéit mal lorsque le cœur murmure.

AMÉNAÏDE.

Seigneur, je l'avouerai, je ne m'attendais pas
Qu'après tant de malheurs, et de si longs débats,
Le parti d'Orbassan dût être un jour le vôtre;
Que mes tremblantes mains uniraient l'un et l'autre
Et que votre ennemi dût passer dans mes bras.
Je n'oublierai jamais que la guerre civile
Dans vos propres foyers vous priva d'un asyle;
Que ma mère, à regret évitant le danger,
Chercha loin de nos murs un rivage étranger;
Que des bras paternels avec elle arrachée,
A ses tristes destins dans Byzance attachée,
J'ai partagé long-temps les maux qu'elle a soufferts.
Au sortir du berceau j'ai connu les revers:
J'appris sous une mère, abandonnée, errante,
A supporter l'exil et le sort des proscrits,
L'accueil impérieux d'une cour arrogante,
Et la fausse pitié, pire que les mépris.
Dans un sort avili noblement élevée,
De ma mère bientôt cruellement privée,
Je me vis seule au monde, en proie à mon effroi,
Roseau faible et tremblant, n'ayant d'appui que moi.
Votre destin changea. Syracuse en alarmes
Vous remit dans vos biens, vous rendit vos honneurs,
Se reposa sur vous du destin de ses armes,

de ses murs sanglants repoussa ses vainqueurs.
ns le sein paternel je me vis rappelée ;
malheur inoui m'en avait exilée :
ut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.
s mains de mon hymen allument le flambeau.
sais quel intérêt, quel espoir vous anime ;
ais de vos ennemis je me vis la victime.
suis enfin la vôtre ; et ce jour dangereux
ut-être de nos jours sera le plus affreux.

ARGIRE.

sera fortuné, c'est à vous de m'en croire.
vous aime, ma fille, et j'aime votre gloire.
a trop murmuré quand ce fier Solamir,
ur le prix de la paix qu'il venait nous offrir,
a me proposer de l'accepter pour gendre ;
vous donne au héros qui marche contre lui,
plus grand des guerriers armés pour nous défendre,
utrefois mon émule, à présent notre appui.

AMÉNAÏDE.

uel appui! vous vantez sa superbe fortune ;
es vœux plus modérés la voudraient plus commune :
e voudrais qu'un héros si fier et si puissant
'eût point, pour s'agrandir, dépouillé l'innocent.

ARGIRE.

u conseil, il est vrai, la prudence sévère
eut punir dans Tancrède une race étrangère :
Elle abusa long-temps de son autorité ;
Elle a trop d'ennemis.

AMÉNAÏDE.

Seigneur, ou je m'abuse,
Du Tancrède est encore aimé dans Syracuse.

ARGIRE.

Nous rendons tous justice à son cœur indomté ;

Sa valeur a, dit-on, subjugué l'Illyrie;
Mais plus il a servi sous l'aigle des Césars,
Moins il doit espérer de revoir sa patrie:
Il est par un décret chassé de nos remparts.

AMÉNAÏDE.

Pour jamais! lui? Tancrède?

ARGIRE.

Oui, l'on craint sa présence;
Et si vous l'avez vu dans les murs de Byzance,
Vous savez qu'il nous hait.

AMÉNAÏDE.

Je ne le croyais pas.
Ma mère avait pensé qu'il pouvait être encore
L'appui de Syracuse et le vainqueur du Maure;
Et lorsque dans ces lieux des citoyens ingrats
Pour ce fier Orbassan contre vous s'animèrent,
Qu'ils ravirent vos biens, et qu'ils vous opprimèrent,
Tancrède aurait pour vous affronté le trépas.
C'est tout ce que j'ai su.

ARGIRE.

C'est trop, Aménaïde:
Rendez-vous aux conseils d'un père qui vous guide;
Conformez-vous au temps, conformez-vous aux lieux.
Solamir, et Tancrède, et la cour de Byzance,
Sont tous également en horreur à nos yeux.
Votre bonheur dépend de votre complaisance.
J'ai pendant soixante ans combattu pour l'Etat;
Je le servis injuste, et le chéris ingrat:
Je dois penser ainsi jusqu'à ma dernière heure.
Prenez mes sentiments; et, devant que je meure,
Consolez mes vieux ans dont vous faites l'espoir.
Je suis prêt à finir une vie orageuse:
La vôtre doit couler sous les lois du devoir;
Et je mourrai content si vous vivez heureuse.

AMÉNAÏDE.

, seigneur! croyez-moi, parlez moins de bonheur.
ne regrette point la cour d'un empereur.
vous ai consacré mes sentiments, ma vie;
is, pour en disposer, attendez quelques jours.
crédit d'Orbassan trop d'intérêt vous lie:
crédit si vanté doit-il durer toujours?
ent tomber; tout change; et ce héros peut-être
t trop tôt déclaré votre gendre et mon maître.

ARGIRE.

mment? que dites-vous?

AMÉNAÏDE.

Cette témérité
us offense peut-être, et vous semble une injure.
sais que dans les cours mon sexe plus flatté
ns votre république a moins de liberté:
Byzance ou le sert; ici la loi plus dure
ut de l'obéissance, et défend le murmure.
s Musulmans altiers, trop long-temps vos vainqueurs,
t changé la Sicile, ont endurci vos mœurs:
ais qui peut altérer vos bontés paternelles?

ARGIRE.

us seule, vous, ma fille, en abusant trop d'elles.
tout ce que j'entends mon esprit est confus:
ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
loi ne peut plus rompre un nœud si légitime:
parole est donnée; y manquer est un crime.
ous me l'avez bien dit, je suis né malheureux:
amais aucun succès n'a couronné mes vœux.
ous les jours de ma vie ont été des orages.
ieu puissant! détournez ces funestes présages;
t puisse Aménaïde, en formant ces liens,
préparer des jours moins tristes que les miens!

SCÈNE V.

AMÉNAIDE, *seule.*

Tancrède, cher amant! moi, j'aurais la faiblesse
De trahir mes serments pour ton persécuteur!
Plus cruelle que lui, perfide avec bassesse,
Partageant ta dépouille avec cet oppresseur,
Je pourrais....

SCÈNE VI.

AMÉNAIDE, FANIE.

AMÉNAÏDE.

Viens, approche, ô ma chère Fanie!
Vois le trait détesté qui m'arrache la vie.
Orbassan par mon père est nommé mon époux!

FANIE.

Je sens combien cet ordre est douloureux pour vous;
J'ai vu vos sentiments, j'en ai connu la force.
Le sort n'eut point de traits, la cour n'eut point
d'amorce,
Qui pussent arrêter ou détourner vos pas,
Quand la route par vous fut une fois choisie.
Votre cœur s'est donné, c'est pour toute la vie.
Tancrède et Solamir touchés de vos appas,
Dans la cour des Césars en secret soupirèrent:
Mais celui que vos yeux justement distinguèrent,
Qui seul obtint vos vœux, qui sut les mériter,
En sera toujours digne; et, puisque dans Byzance
Sur le fier Solamir il eut la préférence,
Orbassan dans ces lieux ne pourra l'emporter:
Votre âme est trop constante.

AMÉNAÏDE.

Ah! tu n'en peux douter.
dépouille Tancrède, ou l'exile, on l'outrage :
st le sort d'un héros d'être persécuté ;
sens que c'est le mien de l'aimer davantage.
oute : dans ces murs Tancrède est regretté ;
peuple le chérit.

FANIE.

Banni dans son enfance,
son père oublié les fastueux amis
t bientôt à son sort abandonné le fils.
u de cœurs comme vous tiennent contre l'absence.
leurs seuls intérêts les grands sont attachés.
peuple est plus sensible.

AMÉNAÏDE.

Il est aussi plus juste.

FANIE.

is il est asservi : nos amis sont cachés;
cun n'ose parler pour ce proscrit auguste.
sénat tyrannique est ici tout-puissant.

AMÉNAÏDE.

i, je sais qu'il peut tout quand Tancrède est absent.

FANIE.

l pouvait se montrer, j'espérerais encore ;
is il est loin de vous.

AMÉNAÏDE.

Juste ciel, je t'implore!

(*à Fanie.*)

me confie à toi. Tancrède n'est pas loin;
quand de l'écarter on prend l'indigne soin,
rsque la tyrannie au comble est parvenue,
st temps qu'il paraisse, et qu'on tremble à sa vue.
ncrède est dans Messine.

FANIE.

Est-il vrai? justes cieux!

Et cet indigne hymen est formé sous ses yeux !

AMÉNAÏDE.

Il ne le sera pas... non, Fanie ; et peut-être
Mes oppresseurs et moi nous n'aurons plus q
maître.
Viens... je t'apprendrai tout... mais il faut tout o
Le joug est trop honteux ; ma main doit le briser.
La persécution enhardit ma faiblesse.
Le trahir est un crime, obéir est bassesse.
S'il vient, c'est pour moi seule, et je l'ai mérité
Et moi, timide esclave à son tyran promise,
Victime malheureuse indignement soumise,
Je mettrais mon devoir dans l'infidélité!
Non ; l'amour à mon sexe inspire le courage :
C'est à moi de hâter ce fortuné retour ;
Et s'il est des dangers que ma crainte envisage,
Ces dangers me sont chers, ils naissent de l'amo

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

AMÉNAIDE, *seule.*

Où porté-je mes pas ?... d'où vient que je frissonne ?
Moi, des remords !..qui, moi ? le crime seul les donne...
Ma cause est juste...O cieux ! protégez mes desseins !
(*à Fanie qui entre.*)
Allons, rassurons-nous... Suis-je en tout obéie ?

FANIE.

Votre esclave est parti ; la lettre est dans ses mains.

AMÉNAÏDE.

Il est maître, il est vrai, du secret de ma vie ;
Mais je connais son zèle : il m'a toujours servie.
On doit tout quelquefois aux derniers des humains.
Né d'aïeux musulmans chez les Syracusains,
Instruit dans les deux lois, et dans les deux langages,
Du camp' des Sarrasins il connaît les passages,
Et des monts de l'Etna les plus secrets chemins.
C'est lui qui découvrit, par une course utile,
Que Tancrède en secret a revu la Sicile ;
C'est lui par qui le ciel veut changer mes destins.
Ma lettre, par ses soins remise aux mains d'un Maure,
Dans Messine demain doit être avant l'aurore.
Des Maures et des Grecs les besoins mutuels
Ont toujours conservé, dans cette longue guerre,
Une correspondance à tous deux nécessaire,
Tant la nature unit les malheureux mortels !

FANIE.

Ce pas est dangereux; mais le nom de Tancrède,
Ce nom si redoutable à qui tout autre cède,
Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur,
Ce beau nom que l'amour grava dans votre cœur,
N'est point dans cette lettre à Tancrède adressée.
Si vous l'avez toujours présent à la pensée,
Vous avez su du moins le taire en écrivant.
Au camp des Sarrasins votre lettre portée
Vainement serait lue, ou serait arrêtée.
Enfin, jamais l'amour ne fut moins imprudent,
Ne sut mieux se voiler dans l'ombre du mystère,
Et ne fut plus hardi sans être téméraire.
Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

AMÉNAÏDE.

Le ciel jusqu'à présent semble veiller sur moi;
Il ramène Tancrède, et tu veux que je tremble?

FANIE.

Hélas! qu'en d'autres lieux sa bonté vous rassemble.
La haine et l'intérêt s'arment trop contre lui:
Tout son parti se tait; qui sera son appui?

AMÉNAÏDE.

Sa gloire. Qu'il se montre, il deviendra le maître.
Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs;
Il les anime tous, quand il vient à paraître.

FANIE.

Son rival est à craindre.

AMÉNAÏDE.

Ah! combats ces terreurs,
Et ne m'en donne point. Souviens-toi que ma mère
Nous unit l'un et l'autre à ses derniers moments;
Que Tancrède est à moi; qu'aucune loi contraire
Ne peut rien sur nos vœux et sur nos sentiments.
Hélas! nous regrettions cette île si funeste,

Dans le sein de la gloire et des murs des Césars ;
Vers ces champs trop aimés qu'aujourd'hui je déteste,
Nous tournions tristement nos avides regards.
J'étais loin de penser que le sort qui m'obsède
Me gardât pour époux l'oppresseur de Tancrède,
Et que j'aurais pour dot l'exécrable présent
Des biens qu'un ravisseur enlève à mon amant.
Il faut l'instruire au moins d'une telle injustice ;
Qu'il apprenne de moi sa perte et mon supplice ;
Qu'il hâte son retour, et défende ses droits.
Pour venger un héros je fais ce que je dois.
Ah ! si je le pouvais j'en ferais davantage.
J'aime, je crains un père, et respecte son âge ;
Mais je voudrais armer nos peuples soulevés
Contre cet Orbassan qui nous a captivés.
D'un brave chevalier sa conduite est indigne ;
Intéressé, cruel, il prétend à l'honneur !
Il croit d'un peuple libre être le protecteur !
Il ordonne ma honte, et mon père la signe !
Et je dois la subir, et je dois me livrer
Au maître impérieux qui pense m'honorer !
Hélas ! dans Syracuse on hait la tyrannie ;
Mais la plus exécrable, et la plus impunie,
Est celle qui commande et la haine et l'amour,
Et qui veut nous forcer de changer en un jour.
Le sort en est jeté.

FANIE.

Vous aviez paru craindre.

AMÉNAÏDE.

Je ne crains plus.

FANIE.

On dit qu'un arrêt redouté
Contre Tancrède même est aujourd'hui porté.
Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

AMÉNAÏDE.

Je le sais; mon esprit en fut épouvanté :
Mais l'amour est bien faible alors qu'il est timide.
J'adore, tu le sais, un héros intrépide;
Comme lui je dois l'être.

FANIE.

Une loi de rigueur
Contre vous, après tout, serait-elle écoutée?
Pour effrayer le peuple elle paraît dictée.

AMÉNAÏDE.

Elle attaque Tancrède; elle me fait horreur.
Que cette loi jalouse est digne de nos maîtres!
Ce n'était point ainsi que ces braves ancêtres,
Ces généreux Français, ces illustres vainqueurs,
Subjuguaient l'Italie, et conquéraient des cœurs.
On aimait leur franchise, on redoutait leurs armes;
Les soupçons n'entraient point dans leurs esprits altiers.
L'honneur avait uni tous ces grands chevaliers :
Chez les seuls ennemis ils portaient les alarmes;
Et le peuple, amoureux de leur autorité,
Combattait pour leur gloire et pour sa liberté.
Ils abaissaient les Grecs, ils triomphaient du Maure.
Aujourd'hui je ne vois qu'un sénat ombrageux,
Toujours en défiance, et toujours orageux,
Qui lui-même se craint, et que le peuple abhorre.
Je ne sais si mon cœur est trop plein de ses feux;
Trop de prévention peut-être me possède :
Mais je ne puis souffrir ce qui n'est pas Tancrède :
La foule des humains n'existe point pour moi;
Son nom seul en ces lieux dissipe mon effroi,
Et tous ses ennemis irritent ma colère.

SCÈNE II.

AMÉNAIDE, FANIE, *sur le devant;* ARGIRE, LES CHEVALIERS, *au fond.*

ARGIRE.

Chevaliers... je succombe à cet excès d'horreur.
Ah! j'espérais du moins mourir sans déshonneur.
(*à sa fille, avec des sanglots mêlés de colère.*)
Retirez-vous... sortez.

AMÉNAÏDE.

Qu'entends-je? vous, mon père!

ARGIRE.

Moi, ton père!... est-ce à toi de prononcer ce nom,
Quand tu trahis ton sang, ton pays, ta maison?

AMÉNAÏDE, *faisant un pas, appuyée sur Fanie.*

Je suis perdue!...

ARGIRE.

Arrête... ah, trop chère victime!
Qu'as-tu fait?

AMÉNAÏDE, *pleurant.*

Nos malheurs...

ARGIRE.

Pleures-tu sur ton crime?

AMÉNAÏDE.

Je n'en ai point commis.

ARGIRE.

Quoi! tu démens ton seing?

AMÉNAÏDE.

Non...

ARGIRE.

Tu vois que le crime est écrit de ta main.
Tout sert à m'accabler, tout sert à te confondre.

Ma fille !... il est donc vrai ?... tu n'oses me répondre.
Laisse au moins dans le doute un père au désespoir.
J'ai vécu trop long-temps... Qu'as-tu fait?

AMÉNAÏDE.

Mon devoir.
Aviez-vous fait le vôtre ?

ARGIRE.

Ah ! c'en est trop, cruelle :
Oses-tu te vanter d'être si criminelle?
Laisse-moi, malheureuse ; ôte-toi de ces lieux :
Va, sors... une autre main saura fermer mes yeux.

AMÉNAÏDE *sort presque évanouie entre les bras de Fanie.*

Je me meurs.

SCÈNE III.

ARGIRE, LES CHEVALIERS.

ARGIRE.

Mes amis, dans une telle injure...
Après son aveu même... après ce crime affreux...
Excusez d'un vieillard les sanglots douloureux...
Je dois tout à l'Etat... mais tout à la nature.
Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux
A vos sévères voix mêle sa voix tremblante.
Aménaïde, hélas ! ne peut être innocente ;
Mais signer à-la-fois mon opprobre et sa mort,
Vous ne le voulez pas... c'est un barbare effort :
La nature en frémit, et j'en suis incapable.

LORÉDAN.

Nous plaignons tous, seigneur, un père respectable ;
Nous sentons sa blessure, et craignons de l'aigrir :
Mais vous-même avez vu cette lettre coupable ;
L'esclave la portait au camp de Solamir ;

Auprès de ce camp même on a surpris le traître,
Et l'insolent Arabe a pu le voir punir.
Ses odieux desseins n'ont que trop su paraître.
L'Etat était perdu. Nos dangers, nos serments,
Ne souffrent point de nous de vains ménagements :
Les lois n'écoutent point la pitié paternelle;
L'Etat parle, il suffit.

ARGIRE.

Seigneur, je vous entends.
Je sais ce qu'on prépare à cette criminelle.
Mais elle était ma fille... et voilà son époux...
Je cède à ma douleur... je m'abandonne à vous...
Il ne me reste plus qu'à mourir avant elle.
(*il sort.*)

SCÈNE IV.

LES CHEVALIERS.

CATANE.

Déja de la saisir l'ordre est donné par nous.
Sans doute il est affreux de voir tant de noblesse,
Les grâces, les attraits, la plus tendre jeunesse,
L'espoir de deux maisons, le destin le plus beau,
Par le dernier supplice enfermé au tombeau.
Mais telle est parmi nous la loi de l'hyménée;
C'est la religion lâchement profanée,
C'est la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidèle en nos murs appelle l'étranger!
La Grèce et la Sicile ont vu des citoyennes,
Renonçant à leur gloire, au titre de chrétiennes,
Abandonner nos lois pour ces fiers Musulmans,
Vainqueurs de tous côtés, et par-tout nos tyrans :
Mais que d'un chevalier la fille respectée,

(*à Orbassan.*)

Sur le point d'être à vous, et marchant à l'autel,
Exécute un complot si lâche et si cruel!
De ce crime nouveau Syracuse infectée
Veut de notre justice un exemple éternel.

LORÉDAN.

Je l'avoue en tremblant; sa mort est légitime:
Plus sa race est illustre, et plus grand est le crime.
On sait de Solamir l'espoir ambitieux;
On connaît ses desseins, son amour téméraire,
Ce malheureux talent de tromper et de plaire,
D'imposer aux esprits, et d'éblouir les yeux.
C'est à lui que s'adresse un écrit si funeste,
Régnez dans nos Etats: ces mots trop odieux
Nous révèlent assez un complot manifeste.
Pour l'honneur d'Orbassan je supprime le reste;
Il nous ferait rougir. Quel est le chevalier
Qui daignera jamais, suivant l'antique usage,
Pour ce coupable objet signaler son courage,
Et hasarder sa gloire à le justifier?

CATANE.

Orbassan, comme vous nous sentons votre injure;
Nous allons l'effacer au milieu des combats.
Le crime rompt l'hymen, oubliez la parjure.
Son supplice vous venge, et ne vous flétrit pas.

ORBASSAN.

Il me consterne, au moins... et coupable ou fidèle,
Sa main me fut promise .. On approche... c'est elle.
Qu'au séjour des forfaits conduisent des soldats...
Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offense:
Laissez-moi lui parler.

SCÈNE V.

LES CHEVALIERS, *sur le devant;* AMÉNAIDE, *au fond, entourée de gardes.*

AMÉNAÏDE, *dans le fond.*

O céleste puissance,
Ne m'abandonnez point dans ces moments affreux.
Grand dieu! vous connaissez l'objet de tous mes vœux;
Vous connaissez mon cœur; est-il donc si coupable?

CATANE.

Vous voulez voir encor cet objet condamnable?

ORBASSAN.

Oui, je le veux.

CATANE.

Sortons. Parlez-lui, mais songez
Que les lois, les autels, l'honneur sont outragés:
Syracuse à regret exige une victime.

ORBASSAN.

Je le sais comme vous: un même soin m'anime.
Eloignez-vous, soldats.

SCÈNE VI.

AMÉNAIDE, ORBASSAN.

AMÉNAÏDE.

Qu'osez-vous attenter?
A mes derniers moments venez-vous insulter?

ORBASSAN.

Ma fierté jusque-là ne peut être avilie.
Je vous donnais ma main, je vous avais choisie;
Peut-être l'amour même avait dicté ce choix.

Je ne sais si mon cœur s'en souviendrait encore,
Ou s'il est indigné d'avoir connu ses lois ;
Mais il ne peut souffrir ce qui le déshonore.
Je ne veux point penser qu'Orbassan soit trahi
Pour un chef étranger, pour un chef ennemi,
Pour un de ces tyrans que notre culte abhorre ;
Ce crime est trop indigne, il est trop inouï :
Et pour vous, pour l'Etat, et sur-tout pour ma gloire
Je veux fermer les yeux, et prétends ne rien croire.
Syracuse aujourd'hui voit en moi votre époux :
Ce titre me suffit ; je me respecte en vous ;
Ma gloire est offensée, et je prends sa défense.
Les lois des chevaliers ordonnent ces combats ;
Le jugement de Dieu dépend de notre bras ;
C'est le glaive qui juge et qui fait l'innocence.
Je suis prêt.

AMÉNAÏDE.

Vous ?

ORBASSAN.

Moi seul ; et j'ose me flatter
Qu'après cette démarche, après cette entreprise
(Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autorise)
Un cœur qui m'était dû me saura mériter.
Je n'examine point si votre âme surprise
Ou par mes ennemis, ou par un séducteur,
Un moment aveuglée eut un moment d'erreur,
Si votre aversion fuyait mon hyménée.
Les bienfaits peuvent tout sur une âme bien née ;
La vertu s'affermit par un remords heureux.
Je suis sûr, en un mot, de l'honneur de tous deux.
Mais ce n'est point assez : j'ai le droit de prétendre
(Soit fierté, soit amour) un sentiment plus tendre.
Les lois veulent ici des serments solennels ;
J'en exige un de vous, non tel que la contrainte

Tu dicte à la faiblesse, en impose à la crainte,
Qu'en se trompant soi-même on prodigue aux autels :
A ma franchise altière il faut parler sans feinte :
Prononcez. Mon cœur s'ouvre, et mon bras est armé.
Je puis mourir pour vous ; mais je dois être aimé.

AMÉNAÏDE.

Dans l'abyme effroyable où je suis descendue,
A peine avec horreur à moi-même rendue,
Cet effort généreux que je n'attendais pas,
Porte le dernier coup à mon âme éperdue,
Et me plonge au tombeau qui s'ouvrait sous mes pas.
Vous me forcez, seigneur, à la reconnaissance ;
Et, tout près du sépulcre où l'on va m'enfermer,
Mon dernier sentiment est de vous estimer.
Connaissez-moi ; sachez que mon cœur vous offense ;
Mais je n'ai point trahi ma gloire et mon pays :
Je ne vous trahis point, je n'avais rien promis.
Mon âme envers la vôtre est assez criminelle ;
Sachez qu'elle est ingrate, et non pas infidèle...
Je ne peux vous aimer ; je ne peux, à ce prix,
Accepter un combat pour ma cause entrepris.
Je sais de votre loi la dureté barbare,
Celle de mes tyrans, la mort qu'on me prépare.
Je ne me vante point du fastueux effort
De voir, sans m'alarmer, les apprêts de ma mort...
Je regrette la vie... elle dut m'être chère.
Je pleure mon destin, je gémis sur mon père ;
Mais, malgré ma faiblesse, et malgré mon effroi,
Je ne puis vous tromper ; n'attendez rien de moi.
Je vous parais coupable après un tel outrage ;
Mais ce cœur, croyez-moi, le serait davantage,
Si jusqu'à vous complaire il pouvait s'oublier.
Je ne veux (pardonnez à ce triste langage)
De vous pour mon époux, ni pour mon chevalier.

J'ai prononcé; jugez, et vengez votre offense.

ORBASSAN.

Je me borne, madame, à venger mon pays,
A dédaigner l'audace, à braver le mépris,
A l'oublier. Mon bras prenait votre défense:
Mais, quitte envers ma gloire, aussi-bien qu'envers vous,
Je ne suis plus qu'un juge à son devoir fidèle,
Soumis à la loi seule, insensible comme elle,
Et qui ne doit sentir ni regrets ni courroux.

SCÈNE VII.

AMÉNAIDE, SOLDATS, *dans l'enfoncement.*

AMÉNAÏDE.

J'ai donc dicté l'arrêt... et je me sacrifie!
O toi, seul des humains qui méritas ma foi,
Toi, pour qui je mourrai, pour qui j'aimai la vie,
Je suis donc condamnée!... Oui, je le suis pour toi;
Allons... je l'ai voulu... Mais tant d'ignominie,
Mais un père accablé, dont les jours vont finir!
Des liens, des bourreaux... ces apprêts d'infamie!
O mort! affreuse mort! puis-je vous soutenir?
Tourments, trépas honteux... tout mon courage cède...
Non, il n'est point de honte en mourant pour Tancrède.
On peut m'ôter le jour, et non pas me punir.
Quoi! je meurs en coupable!... un père, une patrie!
Je les servais tous deux, et tous deux m'ont flétrie!
Et je n'aurai pour moi, dans ces moments d'horreur,
Que mon seul témoignage, et la voix de mon cœur!
(*à Fanie qui entre.*)
Quels moments pour Tancrède! O ma chère Fanie!

Fanie lui baise la main en pleurant, et Aménaïde l'embrasse.)

a douceur de te voir ne m'est donc point ravie!

FANIE.

ue ne puis-je avant vous expirer en ces lieux!

AMÉNAÏDE.

h!... je vois s'avancer ces monstres odieux...

Les gardes qui étaient dans le fond s'avancent pour l'emmener.)

orte un jour au héros à qui j'étais unie
es derniers sentiments, et mes derniers adieux,
anie... il apprendra si je mourus fidèle.
e coûterai du moins des larmes à ses yeux;
e ne meurs que pour lui... ma mort est moins cruelle.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I.

TANCRÈDE, *suivi de deux écuyers qui portent sa lance, son écu, etc.* ALDAMON.

TANCRÈDE.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !
Qu'avec ravissement je revois ce séjour !
Cher et brave Aldamon, digne ami de mon père,
C'est toi dont l'heureux zèle a servi mon retour.
Que Tancrède est heureux! que ce jour m'est prospère
Tout mon sort est changé. Cher ami je te dois
Plus que je n'ose dire, et plus que tu ne crois.

ALDAMON.

Seigneur, c'est trop vanter mes services vulgaires,
Et c'est trop relever un sort tel que le mien;
Je ne suis qu'un soldat, un simple citoyen...

TANCRÈDE.

Je le suis comme vous : les citoyens sont frères.

ALDAMON.

Deux ans dans l'Orient sous vous j'ai combattu;
Je vous vis effacer l'éclat de vos ancêtres;
J'admirai d'assez près votre haute vertu;
C'est-là mon seul mérite. Elevé par mes maîtres,
Né dans votre maison, je vous suis asservi.
Je dois...

TANCRÈDE.

Vous ne devez être que mon ami.
Voilà donc ces remparts que je voulais défendre,
Ces murs toujours sacrés pour le cœur le plus tendre,
Ces murs qui m'ont vu naître, et dont je suis banni!
Apprends-moi dans quel lieu respire Aménaïde.

ALDAMON.

Dans ce palais antique où son père réside;
Cette place y conduit : plus loin vous contemplez
Le tribunal auguste, où l'on voit assemblés
Ces vaillants chevaliers, ce sénat intrépide,
Qui font les lois du peuple, et combattent pour lui,
Et qui vaincraient toujours le musulman perfide,
S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand appui.
Voilà leurs boucliers, leurs lances, leurs devises,
Dont la pompe guerrière annonce aux nations
La splendeur de leurs faits, leurs nobles entreprises.
Votre nom seul ici manquait à ces grands noms.

TANCRÈDE.

Que ce nom soit caché, puisqu'on le persécute;
Peut-être en d'autres lieux il est célèbre assez.
(*à ses écuyers.*)
Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés;
Aux fureurs des partis qu'ils ne soient plus en butte;
Que mes armes sans faste, emblèmes des douleurs,
Telles que je les porte au milieu des batailles,
Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs,
Soient attachés sans pompe à ces tristes murailles.
(*les écuyers suspendent ses armes aux places vides, au milieu des autres trophées.*)
Conservez ma devise, elle est chère à mon cœur;
Elle a dans mes combats soutenu ma vaillance;
Elle a conduit mes pas, et fait mon espérance;
Les mots en sont sacrés; c'est *l'amour et l'honneur.*

Lorsque les chevaliers descendront dans la place,
Vous direz qu'un guerrier, qui veut être inconnu,
Pour les suivre au combat dans leurs murs est venu,
Et qu'à les imiter il borne son audace.
(*à Aldamon.*)
Quel est leur chef, ami?

ALDAMON.

Ce fut depuis trois ans,
Comme vous l'avez su, le respectable Argire.

TANCRÈDE, *à part.*

Père d'Aménaïde!

ALDAMON.

On le vit trop long-temps
Succomber au parti dont nous craignons l'empire.
Il reprit à la fin sa juste autorité:
On respecte son rang, son nom, sa probité;
Mais l'âge l'affaiblit. Orbassan lui succède.

TANCRÈDE.

Orbassan! l'ennemi, l'oppresseur de Tancrède!
Ami, quel est le bruit répandu dans ces lieux?
Ah! parle, est-il bien vrai que cet audacieux
D'un père trop facile ait surpris la faiblesse,
Que de son alliance il ait eu la promesse,
Que sur Aménaïde il ait levé les yeux,
Qu'il ait osé prétendre à s'unir avec elle?

ALDAMON.

Hier confusément j'en appris la nouvelle.
Pour moi, loin de la ville, établi dans ce fort
Où je vous ai reçu, grâce à mon heureux sort,
A mon poste attaché, j'avouerai que j'ignore
Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhorre;
On vous y persécute, ils sont affreux pour moi.

TANCRÈDE.

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi;

rs chez Aménaïde, et parais devant elle;
s-lui qu'un inconnu, brûlant du plus beau zèle
ur l'honneur de son sang, pour son auguste nom,
ur les prospérités de sa noble maison,
taché dès l'enfance à sa mère, à sa race,
un entretien secret lui demande la grâce.

ALDAMON.

igneur, dans sa maison j'eus toujours quelque accès;
y voit avec joie, on accueille, on honore
us ceux qu'à votre nom le zèle attache encore.
ût au ciel qu'on eût vu le pur sang des Français
i dans la Sicile au noble sang d'Argire!
el que soit le dessein, seigneur, qui vous inspire,
isque vous m'envoyez, je réponds du succès.

SCÈNE II.

TANCRÈDE; SES ÉCUYERS, *au fond.*

TANCRÈDE.

sera favorable; et ce ciel qui me guide,
ciel qui me ramène aux pieds d'Aménaïde,
qui dans tous les temps accorda sa faveur
u véritable amour, au véritable honneur,
ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure,
rmi mes ennemis soutient ma cause encore.
ménaïde m'aime, et son cœur me répond
ue le mien dans ces lieux ne peut craindre un affront.
in des camps des Césars, et loin de l'Illyrie,
viens enfin pour elle au sein de ma patrie,
e ma patrie ingrate, et qui, dans mon malheur,
près Aménaïde est si chère à mon cœur!
arrive: un autre ici l'obtiendrait de son père!
t sa fille à ce point aurait pu me trahir!

Quel est cet Orbassan ? quel est ce téméraire ?
Quels sont donc les exploits dont il doit s'applaudir
Qu'a-t-il fait de si grand qui le puisse enhardir
A demander un prix qu'on doit à la vaillance ;
Qui des plus grands héros serait la récompense ;
Qui m'appartient, du moins par les droits de l'amou
Avant de me l'ôter, il m'ôtera le jour.
Après mon trépas même elle serait fidèle.
L'oppresseur de mon sang ne peut régner sur elle.
Oui, ton cœur m'est connu, je n'en redoute rien.
Ma chère Aménaïde, il est tel que le mien,
Incapable d'effroi, de crainte, et d'inconstance.

SCÈNE III.

TANCRÈDE, ALDAMON.

TANCRÈDE.

Ah ! trop heureux ami, tu sors de sa présence :
Tu vois tous mes transports ; allons, conduis mes pa

ALDAMON.

Vers ces funestes lieux, seigneur, n'avancez pas.

TANCRÈDE.

Que me dis-tu ? les pleurs inondent ton visage !

ALDAMON.

Ah ! fuyez pour jamais ce malheureux rivage ;
Après les attentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer tout obscur que je suis.

TANCRÈDE.

Comment ?...

ALDAMON.

Portez ailleurs ce courage sublime :
La gloire vous attend aux tentes des Césars ;
Elle n'est point pour vous dans ces affreux remparts ;

uyez ; vous n'y verriez que la honte et le crime!

TANCRÈDE.

e quels traits inouis viens-tu percer mon cœur !
u'as-tu vu ? que t'a dit, que fait Aménaïde ?

ALDAMON.

ai trop vu vos desseins... Oubliez-la, seigneur.

TANCRÈDE.

el ! Orbassan l'emporte ! Orbassan ! la perfide !
'ennemi de son père, et mon persécuteur !

ALDAMON.

n père a ce matin signé cet hyménée ;
t la pompe fatale en était ordonnée...

TANCRÈDE.

t je serais témoin de cet excès d'horreur !

ALDAMON.

otre dépouille ici leur fut abandonnée ;
os biens étaient sa dot. Un rival odieux,
eigneur, vous enlevait le bien de vos aïeux.

TANCRÈDE.

e lâche ! il m'enlevait ce qu'un héros méprise.
ménaïde, ô ciel ! en ses mains est remise ?
lle est à lui ?

ALDAMON.

Seigneur, ce sont les moindres coups
ue le ciel irrité vient de lancer sur vous.

TANCRÈDE.

chève donc, cruel, de m'arracher la vie ;
chève... parle... hélas !

ALDAMON.

Elle allait être unie
u fier persécuteur de vos jours glorieux ;
e flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux,
orsqu'on a reconnu quelle est sa perfidie :
'est peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos vœux,

L'infidèle, seigneur, vous trahissait tous deux.

TANCRÈDE.

Pour qui ?

ALDAMON.

Pour une main étrangère, ennemie ;
Pour l'oppresseur altier de notre nation,
Pour Solamir.

TANCRÈDE.

O ciel ! ô trop funeste nom !
Solamir !... Dans Byzance il soupira pour elle :
Mais il fut dédaigné, mais je fus son vainqueur;
Elle n'a pu trahir ses serments et mon cœur ;
Tant d'horreur n'entre point dans une âme si belle ;
Elle en est incapable.

ALDAMON.

A regret j'ai parlé;
Mais ce secret horrible est par-tout révélé.

TANCRÈDE.

Ecoute : je connais l'envie et l'imposture :
Eh ! quel cœur généreux échappe à leur injure !
Proscrit dès mon berceau, nourri dans le malheur,
Moi toujours éprouvé, moi qui suis mon ouvrage,
Qui d'Etats en Etats ai porté mon courage,
Qui par-tout de l'envie ai senti la fureur,
Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie
Exhaler les venins de sa bouche impunie,
Chez les républicains, comme à la cour des rois.
Argire fut long-temps accusé par sa voix;
Il souffrit comme moi: cher ami, je m'abuse,
Ou ce monstre odieux règne dans Syracuse;
Ses serpents sont nourris de ces mortels poisons
Que dans les cœurs trompés jettent les factions.
De l'esprit de parti je sais quelle est la rage:
L'auguste Aménaïde en éprouve l'outrage.

trons : je veux la voir, l'entendre, et m'éclairer.

ALDAMON.

! seigneur, arrêtez: il faut donc tout vous dire ;
l'arrache des bras du malheureux Argire ;
e est aux fers.

TANCRÈDE.

Qu'entends-je ?

ALDAMON.

Et l'on va la livrer,
ns cette place même au plus affreux supplice.

TANCRÈDE.

énaïde !

ALDAMON.

Hélas! si c'est une justice,
e est bien odieuse; on ose en murmurer,
pleure; mais, seigneur, on se borne à pleurer.

TANCRÈDE.

énaïde ! ô cieux !... crois-moi, ce sacrifice,
horrible attentat ne s'achevera pas.

ALDAMON.

peuple au tribunal précipite ses pas :
a plaint, il gémit ; en la nommant perfide ;
d'un cruel spectacle indignement avide,
rbulent, curieux avec compassion,
'agite en tumulte autour de la prison.
ange empressement de voir des misérables !
hâte en gémissant ces moments formidables.
portiques, ces lieux que vous voyez déserts,
nombreux citoyens seront bientôt couverts.
ignez-vous, venez.

TANCRÈDE.

Quel vieillard vénérable
t d'un temple en tremblant, les yeux baignés de
pleurs?

Ses suivants consternés imitent ses douleurs.

ALDAMON.

C'est Argire, seigneur, c'est ce malheureux père

TANCRÈDE.

Retire-toi... sur-tout ne me découvre pas.
Que je le plains!

SCÈNE IV.

ARGIRE, *dans un des côtés de la scène*; TANCRÈDE, *sur le devant*; ALDAMON, *de lui, dans l'enfoncement.*

ARGIRE.

O ciel! avance mon trépas.
O mort! viens me frapper; c'est ma seule prière

TANCRÈDE.

Noble Argire, excusez un de ces chevaliers
Qui, contre le croissant déployant leur bannière
Dans de si saints combats vont chercher des lauri
Vous voyez le moins grand de ces dignes guerrie
Je venais... Pardonnez... dans l'état où vous êtes
Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiscrètes.

ARGIRE.

Ah! vous êtes le seul qui m'osiez consoler;
Tout le reste me fuit, ou cherche à m'accabler.
Vous-même pardonnez à mon désordre extrême.
A qui parlé-je? hélas!

TANCRÈDE.

Je suis un étranger,
Plein de respect pour vous, touché comme vous-mê
Honteux, et frémissant de vous interroger;
Malheureux comme vous... Ah! par pitié... de grâ
Une seconde fois excusez tant d'audace.

-il vrai?.. votre fille!.. est-il possible?..

ARGIRE.

Hélas!
st trop vrai, bientôt on la mène au trépas.

TANCRÈDE.

e est coupable?

ARGIRE, *avec des soupirs et des pleurs.*

Elle est... la honte de son père.

TANCRÈDE.

re fille!.. Seigneur, nourri loin de ces lieux,
ensais, sur le bruit de son nom glorieux,
si la vertu même habitait sur la terre
œur d'Aménaïde était son sanctuaire.
est coupable! ô jour! ô détestables bords!
à jamais affreux!

ARGIRE.

Ce qui me désespère,
qui creuse ma tombe, et ce qui chez les morts
plus d'amertume encor me fait descendre,
t qu'elle aime son crime, et qu'elle est sans remords.
si nul chevalier ne cherche à la défendre:
ont en gémissant signé l'arrêt mortel;
malgré notre usage antique et solennel,
anté dans l'Europe, et si cher au courage,
défendre en champ clos le sexe qu'on outrage,
e qui fut ma fille à mes yeux va périr,
trouver un guerrier qui l'ose secourir.
douleur s'en accroît, ma honte s'en augmente;
t frémit, tout se tait, aucun ne se présente.

TANCRÈDE.

en présentera; gardez-vous d'en douter.

ARGIRE.

quel espoir, seigneur, daignez-vous me flatter?

TANCRÈDE.

Il s'en présentera, non pas pour votre fille,
Elle est loin d'y prétendre et de le mériter,
Mais pour l'honneur sacré de sa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire, et pour votre vertu

ARGIRE.

Vous rendez quelque vie à ce cœur abattu.
Eh! qui pour nous défendre entrera dans la lice?
Nous sommes en horreur, on est glacé d'effroi;
Qui daignera me tendre une main protectrice?
Je n'ose m'en flatter... Qui combattra?

TANCRÈDE.

Qui? mo
Moi, dis-je; et, si le ciel seconde ma vaillance,
Je demande de vous, seigneur, pour récompense
De partir à l'instant sans être retenu,
Sans voir Aménaïde, et sans être connu.

ARGIRE.

Ah! seigneur, c'est le ciel, c'est Dieu qui vous env
Mon cœur triste et flétri ne peut goûter de joie;
Mais je sens que j'expire avec moins de douleur.
Ah! ne puis-je savoir à qui, dans mon malheur,
Je dois tant de respect et de reconnaissance?
Tout annonce à mes yeux votre haute naissance:
Hélas! qui vois-je en vous?

TANCRÈDE.

Vous voyez un vengeur.

SCÈNE V.

RBASSAN, ARGIRE, TANCRÈDE, CHEVALIERS, SUITE.

ORBASSAN, *à Argire.*

Etat est en danger; songeons à lui, seigneur.
ous prétendions demain sortir de nos murailles;
ous sommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis
ns doute avertissaient nos cruels ennemis.
lamir veut tenter le destin des batailles;
ous marcherons à lui. Vous, si vous m'en croyez,
érobez à vos yeux un spectacle funeste,
supportable, horrible à nos sens effrayés.

ARGIRE.

suffit, Orbassan; tout l'espoir qui me reste
est d'aller expirer au milieu des combats.
(*montrant Tancrède.*)
brave chevalier y guidera mes pas;
t, malgré les horreurs dont ma race est flétrie,
périrai du moins en servant ma patrie.

ORBASSAN.

es sentiments si grands sont bien dignes de vous.
llez aux musulmans porter vos derniers coups;
lais, avant tout, fuyez cet appareil barbare,
peu fait pour vos yeux, et déja qu'on prépare.
n approche.

ARGIRE.

Ah! grand Dieu!

ORBASSAN.

Les regards paternels
oivent se détourner de ces objets cruels.
la place me retient, et mon devoir sévère

Veut qu'ici je contienne un peuple téméraire :
L'inexorable loi ne sait rien ménager ;
Tout horrible qu'elle est, je la dois protéger.
Mais vous, qui n'avez point cet affreux ministère
Qui peut vous retenir, et qui peut vous forcer
A voir couler le sang que la loi va verser ?
On vient ; éloignez-vous.

TANCRÈDE, *à Argire.*

Non, demeurez, mon père.

ORBASSAN.

Et qui donc êtes-vous ?

TANCRÈDE.

Votre ennemi, seigneur,
L'ami de ce vieillard, peut-être son vengeur,
Peut-être autant que vous à l'Etat nécessaire.

SCÈNE VI.

La scène s'ouvre : on voit AMÉNAIDE *au m*
lieu des gardes ; LES CHEVALIERS, LE PEUPL
remplissent la place.

ARGIRE, *à Tancrède.*

Généreux inconnu, daignez me soutenir ;
Cachez-moi ces objets... c'est ma fille elle-même.

TANCRÈDE.

Quels moments pour tous trois !

AMÉNAÏDE.

O justice suprême !
Toi qui vois le passé, le présent, l'avenir,
Tu lis seule en mon cœur, toi seule es équitable ;
Des profanes humains la foule impitoyable
Parle et juge en aveugle, et condamne au hasard.
Chevaliers, citoyens, vous qui tous avez part

u sanguinaire arrêt porté contre ma vie,
e n'est pas devant vous que je me justifie;
ue ce ciel qui m'entend juge entre vous et moi.
rganes odieux d'un jugement inique,
ui, je vous outrageais, j'ai trahi votre loi;
e l'avais en horreur, elle était tyrannique:
ni, j'offensais un père, il a forcé mes vœux;
offensais Orbassan, qui, fier et rigoureux,
rétendait sur mon âme une injuste puissance.
itoyens, si la mort est due à mon offense,
rappez; mais écoutez; sachez tout mon malheur:
ui va répondre à Dieu parle aux hommes sans peur.
t vous, mon père, et vous, témoin de mon supplice,
ui ne deviez pas l'être, et de qui la justice
(*apercevant Tancrède.*)
urait pu... Ciel! ô ciel! qui vois-je à ses côtés?
st-ce lui?.. je me meurs.
(*elle tombe évanouie entre les gardes.*)

TANCRÈDE.

Ah! ma seule présence
st pour elle un reproche! il n'importe... Arrêtez,
inistres de la mort, suspendez la vengeance;
rrêtez, citoyens, j'entreprends sa défense,
e suis son chevalier: ce père infortuné,
rêt à mourir comme elle, et non moins condamné,
daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
ue la seule valeur rende ici des arrêts;
es dignes chevaliers c'est le plus beau partage;
ne l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage;
ue les juges du camp fassent tous les apprêts.
oi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie;
iens mourir de mes mains, ou m'arracher la vie;
es exploits et ton nom ne sont pas sans éclat;
u commandes ici, je veux t'en croire digne:

Je jette devant toi le gage du combat.
(*il jette son gantelet sur la scène.*)
L'oses-tu relever?

ORBASSAN.

Ton arrogance insigne
Ne mériterait pas qu'on te fît cet honneur :
(*il fait signe à son écuyer de ramasser le gage bataille.*)
Je le fais à moi-même; et, consultant mon cœur,
Respectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre,
Je veux bien avec toi descendre à me commettre,
Et daigner te punir de m'oser défier.
Quel est ton rang, ton nom? ce simple bouclier
Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANCRÈDE.

Peut-être il en aura des mains de la victoire.
Pour mon nom, je le tais, et tel est mon dessein;
Mais je te l'apprendrai les armes à la main.
Marchons.

ORBASSAN.

Qu'à l'instant même on ouvre la barrière;
Qu'Aménaïde ici ne soit plus prisonnière
Jusqu'à l'évènement de ce léger combat.
Vous, sachez, compagnons, qu'en quittant la carrière
Je marche à votre tête, et je défends l'Etat.
D'un combat singulier la gloire est périssable;
Mais servir la patrie est l'honneur véritable.

TANCRÈDE.

Viens : et vous, chevaliers, j'espère qu'aujourd'hui
L'Etat sera sauvé par d'autres que par lui.

SCÈNE VII.

RGIRE, *sur le devant;* AMÉNAIDE, *au fond, à qui l'on a ôté les fers.*

AMÉNAÏDE, *revenant à elle.*

iel! que deviendra-t-il? si l'on sait sa naissance,
l est perdu.

ARGIRE.

Ma fille...

MÉNAÏDE, *appuyée sur Fanie, et se retournant vers son père.*

Ah! que me voulez-vous?
ous m'avez condamnée.

ARGIRE.

O destins en courroux!
Voulez-vous, ô mon Dieu! qui prenez sa défense,
Ou pardonner sa faute, ou venger l'innocence?
Quels bienfaits à mes yeux daignez-vous accorder?
Est-ce justice ou grâces? Ah! je tremble et j'espère.
Qu'as-tu fait? et comment dois-je te regarder?
Avec quels yeux, hélas!

AMÉNAÏDE.

Avec les yeux d'un père.
Votre fille est encore au bord de son tombeau.
Je ne sais si le ciel me sera favorable:
Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, elle est inaltérable;
Mais, si vous êtes père, ôtez-moi de ces lieux;
Dérobez votre fille accablée, expirante,
A tout cet appareil, à la foule insultante
Qui sur mon infortune arrête ici ses yeux,
Observe mes affronts, et contemple des larmes,
Dont la cause est si belle... et qu'on ne connaît pas.

ARGIRE.

Viens; mes tremblantes mains rassureront tes pas.
Ciel, de son défenseur favorisez les armes,
Ou d'un malheureux père avancez le trépas!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCÈNE I.

ANCRÈDE, LORÉDAN, CHEVALIERS.
arche guerrière ; on porte les armes de Tancrède devant lui.

LORÉDAN.

EIGNEUR, votre victoire est illustre et fatale:
ous nous avez privés d'un brave chevalier,
ont le cœur à l'État se livrait tout entier,
t de qui la valeur fut à la vôtre égale;
e pouvons-nous savoir votre nom, votre sort?

ANCRÈDE, *dans l'attitude d'un homme pensif et affligé.*

rbassan ne l'a su qu'en recevant la mort;
emporte au tombeau mon secret et ma haine.
e mon sort malheureux ne soyez point en peine,
i je puis vous servir, qu'importe qui je sois?

LORÉDAN.

demeurez ignoré, puisque vous voulez l'être;
lais que votre vertu se fasse ici connaître
ar un courage utile et de dignes exploits.
es drapeaux du Croissant dans nos champs vont paraître;
Défendez avec nous notre culte et nos lois;
oyez dans Solamir un plus grand adversaire:

Nous perdons notre appui, mais vous le remplacez
Rendez-nous le héros que vous nous ravissez;
Le vainqueur d'Orbassan nous devient nécessaire.
Solamir vous attend.

TANCRÈDE.

Oui, je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis;
Je tiendrai ma parole : et Solamir peut-être
Est plus mon ennemi que celui de l'Etat.
Je le hais plus que vous : mais, quoi qu'il en puisse
être,
Sachez que je suis prêt pour ce nouveau combat.

CATANE.

Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance;
Attendez tout aussi de la reconnaissance
Que devra Syracuse à votre illustre bras.

TANCRÈDE.

Il n'en est point pour moi, je n'en exige pas;
Je n'en veux point, seigneur, et cette triste enceinte
N'a rien qui désormais soit l'objet de mes vœux.
Si je verse mon sang, si je meurs malheureux,
Je ne prétends ici récompense, ni plainte,
Ni gloire, ni pitié. Je ferai mon devoir;
Solamir me verra c'est-là tout mon espoir.

LORÉDAN.

C'est celui de l'Etat; déja le temps nous presse.
Ne songeons qu'à l'objet qui tous nous intéresse,
A la victoire; et vous, qui l'allez partager,
Vous serez averti quand il faudra vous rendre
Au poste où l'ennemi croit bientôt nous surprendre.
Dans le sang musulman tout prêts à nous plonger,
Tout autre sentiment nous doit être étranger.
Ne pensons, croyez-moi, qu'à servir la patrie.

(*les chevaliers sortent.*)

TANCRÈDE.

'elle en soit digne ou non, je lui donne ma vie.

SCÈNE II.

TANCRÈDE, ALDAMON.

ALDAMON.

ne connaissent pas quel trait envenimé
t caché dans ce cœur trop noble et trop charmé.
ais, malgré vos douleurs, et malgré votre outrage,
e remplirez-vous pas l'indispensable usage
s paraître en vainqueur aux yeux de la beauté
ui vous doit son honneur, ses jours, sa liberté,
de lui présenter de vos mains triomphantes
Orbassan terrassé les dépouilles sanglantes?

TANCRÈDE.

on, sans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON.

h quoi! pour la servir vous cherchiez le trépas,
t vous fuyez loin d'elle?

TANCRÈDE.

Et son cœur le mérite.

ALDAMON.

e vois trop à quel point son crime vous irrite;
lais pour ce crime, enfin, vous avez combattu.

TANCRÈDE.

ui, j'ai tout fait pour elle, il est vrai, je l'ai dû.
e n'ai pu, cher ami, malgré sa perfidie,
upporter ni sa mort ni son ignominie;
t, l'eussé-je aimé moins, comment l'abandonner?
'ai dû sauver ses jours, et non lui pardonner.
u'elle vive, il suffit, et que Tancrède expire.
lle regrettera l'amant qu'elle a trahi,

Le cœur qu'elle a perdu, ce cœur qu'elle déchire
A quel excès, ô ciel! je lui fus asservi!
Pouvais-je craindre, hélas! de la trouver parjure
Je pensais adorer la vertu la plus pure,
Je croyais les serments, les autels moins sacrés,
Qu'une simple promesse, un mot d'Aménaïde....

ALDAMON.

Tout est-il en ces lieux ou barbare ou perfide?
A la proscription vos jours furent livrés;
La loi vous persécute, et l'amour vous outrage.
Eh bien! s'il est ainsi, fuyons de ce rivage:
Je vous suis au combat; je vous suis pour jamais,
Loin de ces murs affreux, trop souillés de forfaits

TANCRÈDE.

Quel charme, dans son crime, à mes esprits rappe
L'image des vertus que je crus voir en elle!
Toi, qui me fais descendre avec tant de tourment
Dans l'horreur du tombeau dont je t'ai délivrée,
Odieuse coupable... et peut-être adorée!
Toi, qui fais mon destin jusqu'au dernier moment
Ah! s'il était possible, ah! si tu pouvais être
Ce que mes yeux trompés t'ont vu toujours paraître
Non, ce n'est qu'en mourant que je puis l'oublier;
Ma faiblesse est affreuse... il la faut expier,
Il faut périr... mourons, sans nous occuper d'elle.

ALDAMON.

Elle vous a paru tantôt moins criminelle.
L'univers, disiez-vous, au mensonge est livré;
La calomnie y règne.

TANCRÈDE.

Ah! tout est avéré,
Tout est approfondi dans cet affreux mystère:
Solamir en ces lieux adora ses attraits;
Il demanda sa main pour le prix de la paix.

as ! l'eût-il osé, s'il n'avait pas su plaire?
ont d'intelligence. En vain j'ai cru mon cœur,
ain j'avais douté; je dois en croire un père:
ère le plus tendre est son accusateur:
ndamne sa fille; elle-même s'accuse;
n mes yeux l'ont vu ce billet plein d'horreur:
issiez-vous vivre en maître au sein de Syracuse,
régner dans nos murs, ainsi que dans mon cœur!»
malheur est certain.

ALDAMON.

Que ce grand cœur l'oublie,
l dédaigne une ingrate à ce point avilie.

TANCRÈDE.

pour comble d'horreur, elle a cru s'honorer!
lus grand des humains elle a cru se livrer!
cette idée encor m'accable et m'humilie!
rabe impérieux domine en Italie;
e sexe imprudent, que tant d'éclat séduit,
exe à l'esclavage en leurs Etats réduit,
ppé de ce respect que des vainqueurs impriment,
vre par faiblesse aux maîtres qui l'oppriment!
ous trahit pour eux, nous, son servile appui,
vivons à ses pieds, et qui mourons pour lui!
fierté suffirait, dans une telle injure,
r détester ma vie, et pour fuir la parjure.

SCÈNE III.

NCRÈDE, ALDAMON, PLUSIEURS CHEVALIERS.

CATANE.

chevaliers sont prêts; le temps est précieux.

TANCRÈDE.

, j'en ai trop perdu : je m'arrache à ces lieux;
ous suis, c'en est fait.

SCÈNE IV.

TANCRÈDE, AMÉNAIDE, ALDAMO
FANIE, CHEVALIERS.

AMÉNAÏDE, *arrivant avec précipitation.*

O mon dieu tutélaire!
Maître de mon destin, j'embrasse vos genoux.
(*Tancrède la relève, mais en se détournant.*)
Ce n'est point m'abaisser; et mon malheureux pè
A vos pieds, comme moi, va tomber devant vous.
Pourquoi nous dérober votre auguste présence?
Qui pourra condamner ma juste impatience?
Je m'arrache à ses bras... mais ne puis-je, seigne
Me permettre ma joie, et montrer tout mon cœu
Je n'ose vous nommer... et vous baissez la vue...
Ne puis-je vous revoir, en cet affreux séjour,
Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient le jo
Vous êtes consterné... mon âme est confondue;
Je crains de vous parler... quelle contrainte, hél
Vous détournez les yeux... vous ne m'écoutez pas.

TANCRÈDE, *d'une voix entrecoupée.*

Retournez... consolez ce vieillard que j'honore;
D'autres soins plus pressants me rappellent enco
Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon devoir,
J'en ai reçu le prix... je n'ai point d'autre espoir
Trop de reconnaissance est un fardeau peut-être;
Mon cœur vous en dégage... et le vôtre est le maîtr
De pouvoir à son gré disposer de son sort.
Vivez heureuse... et moi, je vais chercher la mort

SCÈNE V.

AMÉNAIDE, FANIE.

AMÉNAÏDE.

Veillé-je ? et du tombeau suis-je en effet sortie?
Est-il vrai que le ciel m'ait rendue à la vie?
Ce jour, ce triste jour éclaire-t-il mes yeux ?
Ce que je viens d'entendre, ô ma chère Fanie,
Est un arrêt de mort, plus dur, plus odieux,
Plus affreux que les lois qui m'avaient condamnée.

FANIE.

L'un et l'autre est horrible à mon âme étonnée.

AMÉNAÏDE.

Est-ce Tancrède, ô ciel ! qui vient de me parler?
As-tu vu sa froideur altière, avilissante,
Ce courroux dédaigneux dont il m'ose accabler?
Fanie, avec horreur il voyait son amante !
Il m'arrache à la mort, et c'est pour m'immoler !
Qu'ai-je donc fait, Tancrède? ai-je pu vous déplaire?

FANIE.

Il est vrai que son front respirait la colère,
Sa voix entrecoupée affectait des froideurs ;
Il détournait les yeux, mais il cachait ses pleurs.

AMÉNAÏDE.

Il me rebute, il fuit, me renonce, et m'outrage!
Quel changement affreux a formé cet orage?
Que veut-il ? quelle offense excite son courroux ?
De qui dans l'univers peut-il être jaloux ?
Oui, je lui dois la vie, et c'est toute ma gloire.
Seul objet de mes vœux, il est mon seul appui.
Je mourais, je le sais, sans lui, sans sa victoire ;
Mais s'il sauva mes jours, je les perdais pour lui.

FANIE.

Il le peut ignorer ; la voix publique entraîne ;
Même en s'en défiant, on lui résiste à peine.
Cet esclave, sa mort, ce billet malheureux,
Le nom de Solamir, l'éclat de sa vaillance,
L'offre de son hymen, l'audace de ses feux,
Tout parlait contre vous, jusqu'à votre silence,
Ce silence si fier, si grand, si généreux,
Qui dérobait Tancrède à l'injuste vengeance
De vos communs tyrans armés contre vous deux.
Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux ?
Le préjugé l'emporte, et l'on croit l'apparence.

AMÉNAÏDE.

Lui, me croire coupable !

FANIE.

Ah ! s'il peut s'abuser,
Excusez un amant.

AMÉNAÏDE, *reprenant sa fierté et ses forces.*

Rien ne peut l'excuser...
Quand l'univers entier m'accuserait d'un crime :
Sur son jugement seul un grand homme appuyé
A l'univers séduit oppose son estime.
Il aura donc pour moi combattu par pitié !
Cet opprobre est affreux, et j'en suis accablée.
Hélas ! mourant pour lui, je mourais consolée ;
Et c'est lui qui m'outrage et m'ose soupçonner !
C'en est fait, je ne veux jamais lui pardonner ;
Ses bienfaits sont toujours présents à ma pensée,
Ils resteront gravés dans mon âme offensée ;
Mais, s'il a pu me croire indigne de sa foi,
C'est lui qui pour jamais est indigne de moi.
Ah ! de tous mes affronts c'est le plus grand peut-être.

FANIE.

Mais il me connaît pas...

AMÉNAÏDE.

Il devait me connaître;
Il devait respecter un cœur tel que le mien;
Il devait présumer qu'il était impossible
Que jamais je trahisse un si noble lien.
Ce cœur est aussi fier que son bras invincible;
Ce cœur était en tout aussi grand que le sien,
Moins soupçonneux, sans doute, et sur-tout plus sensible.
Je renonce à Tancrède, au reste des mortels;
Ils sont faux ou méchants, ils sont faibles, cruels,
Ou trompeurs, ou trompés; et ma douleur profonde,
En oubliant Tancrède, oubliera tout le monde.

SCÈNE VI.

ARGIRE, AMÉNAIDE, SUITE.

ARGIRE, *soutenu par ses écuyers.*

Mes amis, avancez, sans plaindre mes tourments:
On va combattre; allons, guidez mes pas tremblants.
Ne pourrai-je embrasser ce héros tutélaire?
Ah! ne puis-je savoir qui t'a sauvé le jour?

AMÉNAÏDE, *plongée dans sa douleur, appuyée d'une main sur Fanie, et se tournant à moitié vers son père.*

Un mortel autrefois digne de mon amour,
Un héros en ces lieux opprimé par mon père,
Que je n'osais nommer, que vous avez proscrit,
Le seul et cher objet de ce fatal écrit,
Le dernier rejeton d'une famille auguste,
Le plus grand des humains, hélas! le plus injuste;
En un mot, c'est Tancrède.

ARGIRE.

O ciel! que m'as-tu dit?

AMÉNAÏDE.

Ce que ne peut cacher la douleur qui m'égare,
Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

ARGIRE.

Lui, Tancrède!

AMÉNAÏDE.

Et quel autre eût été mon appui?

ARGIRE.

Tancrède qu'opprima notre sénat barbare?

AMÉNAÏDE.

Oui, lui-même.

ARGIRE.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui!
Nous lui ravissions tout, biens, dignités, patrie;
Et c'est lui qui pour nous vient prodiguer sa vie!
O juges malheureux, qui dans nos faibles mains
Tenons aveuglément le glaive et la balance,
Combien nos jugements sont injustes et vains,
Et combien nous égare une fausse prudence!
Que nous étions ingrats! que nous étions tyrans!

AMÉNAÏDE.

Je puis me plaindre à vous, je le sais... mais, mon père,
Votre vertu se fait des reproches si grands,
Que mon cœur désolé tremble de vous en faire;
Je les dois à Tancrède.

ARGIRE.

A lui par qui je vis,
A qui je dois tes jours?

AMÉNAÏDE.

Ils sont trop avilis,
Ils sont trop malheureux. C'est en vous que j'espère;

Réparez tant d'horreurs et tant de cruauté;
Ah! rendez moi l'honneur que vous m'avez ôté.
Le vainqueur d'Orbassan n'a sauvé que ma vie;
Venez, que votre voix parle et me justifie.

ARGIRE.

Sans doute, je le dois.

AMÉNAÏDE.

Je vole sur vos pas.

ARGIRE.

Demeure.

AMÉNAÏDE.

Moi rester! je vous suis aux combats.
J'ai vu la mort de près, et je l'ai vue horrible;
Croyez qu'aux champs d'honneur elle est bien moins terrible
Qu'à l'indigne échafaud où vous me conduisiez.
Seigneur, il n'est plus temps que vous me refusiez:
J'ai quelques droits sur vous; mon malheur me les donne.
Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandonne?

ARGIRE.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité sur toi;
J'en avais abusé, je dois l'avoir perdue.
Mais quel est ce dessein qui me glace d'effroi?
Crains les égarements de ton âme éperdue.
Ce n'est point en ces lieux, comme en d'autres climats,
Où le sexe, élevé loin d'une triste gêne,
Marche avec les héros, et s'en distingue à peine;
Et nos mœurs et nos lois ne le permettent pas.

AMÉNAÏDE.

Quelles lois! quelles mœurs indignes et cruelles!
Sachez qu'en ce moment je suis au-dessus d'elles;
Sachez que, dans ce jour d'injustice et d'horreur,

Je n'écoute plus rien que la loi de mon cœur.
Quoi ! ces affreuses lois, dont le poids vous opprime,
Auront pris dans vos bras votre sang pour victime !
Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens
Votre fille ait paru dans d'infâmes liens,
Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire
J'accompagne mon père, et défende ma gloire !
Et le sexe en ces lieux, conduit aux échafauds,
Ne pourra se montrer qu'au milieu des bourreaux !
L'injustice à la fin produit l'indépendance.
Vous frémissez, mon père; ah ! vous deviez frémir
Quand, de vos ennemis caressant l'insolence,
Au superbe Orbassan vous pûtes vous unir
Contre le seul mortel qui prend votre défense,
Quand vous m'avez forcée à vous désobéir.

ARGIRE.

Va, c'est trop accabler un père déplorable :
N'abuse point du droit de me trouver coupable;
Je le suis, je le sens, je me suis condamné :
Ménage ma douleur; et si ton cœur encore
D'un père au désespoir ne s'est point détourné,
Laisse-moi seul mourir par les flèches du Maure.
Je vais joindre Tancrède, et tu n'en peux douter.
Vous, observez ses pas.

SCÈNE VII.

AMÉNAIDE, *seule.*

Qui pourra m'arrêter ?
Tancrède, qui me hais, et qui m'as outragée,
Qui m'oses mépriser après m'avoir vengée,
Oui, je veux à tes yeux combattre et t'imiter;
Des traits sur toi lancés affronter la tempête,

En recevoir les coups... en garantir ta tête;
Te rendre à tes côtés tout ce que je te doi;
Punir ton injustice en expirant pour toi;
Surpasser, s'il se peut, ta rigueur inhumaine;
Mourante entre tes bras, t'accabler de ma haine,
De ma haine trop juste, et laisser, à ma mort,
Dans ton cœur qui m'aima le poignard du remord,
L'éternel repentir d'un crime irréparable,
Et l'amour que j'abjure, et l'horreur qui m'accable.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCÈNE I.

LES CHEVALIERS ET LEURS ÉCUYERS, *l'épée à la main ;* DES SOLDATS, *portant des trophées ;* LE PEUPLE, *dans le fond.*

LORÉDAN.

Allez et préparez les chants de la victoire,
Peuple, au dieu des combats prodiguez votre encens;
C'est lui qui nous fait vaincre, à lui seul est la gloire.
S'il ne conduit nos coups, nos bras sont impuissants.
Il a brisé les traits, il a rompu les pièges
Dont nous environnaient ces brigands sacrilèges,
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout sanglants érigez vos trophées;
Et foulant à vos pieds leurs fureurs étouffées,
Des trésors du croissant ornez nos saints autels.
Que l'Espagne opprimée, et l'Italie en cendre,
L'Egypte terrassée, et la Syrie aux fers,
Apprennent aujourd'hui comme on peut se défendre
Contre ces fiers tyrans, l'effroi de l'univers.
C'est à nous maintenant de consoler Argire;
Que le bonheur public appaise ses douleurs;
Puissions-nous voir en lui, malgré tous ses malheurs,
L'homme d'Etat heureux quand le père soupire!
Mais pourquoi ce guerrier, ce héros inconnu,

A qui l'on doit, dit-on, le succès de nos armes,
Avec nos chevaliers n'est-il point revenu?
Ce triomphe à ses yeux a-t-il si peu de charmes?
Croit-il de ses exploits que nous soyons jaloux?
Nous sommes assez grands pour être sans envie.
Veut-il fuir Syracuse après l'avoir servie?
(*à Catane.*)
Seigneur, il a long-temps combattu près de vous;
D'où vient qu'ayant voulu courir notre fortune
Il ne partage point l'allégresse commune?

CATANE.

Apprenez-en la cause, et daignez m'écouter.
Quand du chemin d'Etna vous fermiez le passage,
Placé loin de vos yeux, j'étais vers le rivage
Où nos fiers ennemis osaient nous résister;
Je l'ai vu courir seul et se précipiter.
Nous étions étonnés qu'il n'eût point ce courage
Inaltérable et calme au milieu du carnage,
Cette vertu d'un chef, et ce don d'un grand cœur:
Un désespoir affreux égarait sa valeur;
Sa voix entrecoupée et son regard farouche
Annonçaient la douleur qui troublait ses esprits.
Il appelait souvent Solamir à grands cris;
Le nom d'Aménaïde échappait de sa bouche;
Il la nommait parjure, et, malgré ses fureurs,
De ses yeux enflammés j'ai vu tomber des pleurs.
Il cherchait à mourir; et, toujours invincible,
Plus il s'abandonnait, plus il était terrible.
Tout cédait à nos coups, et sur-tout à son bras;
Nous revenions vers vous conduits par la victoire;
Mais lui, les yeux baissés, insensible à sa gloire,
Morne, triste, abattu, regrettant le trépas,
Il appelle en pleurant Aldamon qui s'avance;
Il l'embrasse, il lui parle, et loin de nous s'élance

Aussi rapidement qu'il avait combattu.
C'est pour jamais, dit-il. Ces mots nous laissent croire
Que ce grand chevalier, si digne de mémoire,
Veut être à Syracuse à jamais inconnu.
Nul ne peut soupçonner le dessein qui le guide.
Mais dans le même instant je vois Aménaïde,
Je la vois éperdue au milieu des soldats,
La mort dans les regards, pâle, défigurée;
Elle appelle Tancrède, elle vole égarée:
Son père en gémissant suit à peine ses pas;
Il ramène avec nous Aménaïde en larmes;
C'est Tancrède, dit-il; ce héros dont les armes
Ont étonné nos yeux par de si grands exploits,
Ce vengeur de l'État, vengeur d'Aménaïde,
C'est lui que ce matin, d'une commune voix,
Nous déclarions rébelle, et nous nommions perfide;
C'est ce même Tancrède exilé par nos lois.
Amis, que faut-il faire, et quel parti nous reste?

LORÉDAN.

Il n'en est qu'un pour nous, celui du repentir.
Persister dans sa faute est horrible et funeste:
Un grand homme opprimé doit nous faire rougir.
On condamna souvent la vertu, le merite;
Mais, quand ils sont connus, il les faut honorer.

SCÈNE II.

LES CHEVALIERS, ARGIRE, AMÉNAIDE, *dans l'enfoncement, soutenue par ses femmes.*

ARGIRE, *arrivant avec précipitation.*

Il les faut secourir, il les faut délivrer.
Tancrède est en péril; trop de zèle l'excite:
Tancrède s'est lancé parmi les ennemis,

Contre lui ramenés, contre lui seul unis.
Hélas! j'accuse en vain mon âge qui me glace.
O vous, de qui la force est égale à l'audace,
Vous qui du faix des ans n'êtes point affaiblis,
Courez tous, dissipez ma crainte impatiente,
Courez, rendez Tancrède à ma fille innocente.

LORÉDAN.

C'est nous en dire trop: le temps est cher, volons;
Secourons sa valeur qui devient imprudente,
Et cet emportement que nous désapprouvons.

SCÈNE III.

ARGIRE, AMÉNAIDE.

ARGIRE.

O ciel! tu prends pitié d'un père qui t'adore;
Tu m'as rendu ma fille, et tu me rends encore
L'heureux libérateur qui nous a tous vengés.
(*Aménaïde entre.*)
Ma fille, un juste espoir dans nos cœurs doit renaître.
J'ai causé tes malheurs, je les ai partagés;
Je les termine enfin: Tancrède va paraître.
Ne puis-je consoler tes esprits affligés?

AMÉNAÏDE.

Je me consolerai, quand je verrai Tancrède,
Quand ce fatal objet de l'horreur qui m'obsède
Aura plus de justice, et sera sans danger,
Quand j'apprendrai de vous qu'il vit sans m'outrager,
Et lorsque ses remords expieront mes injures.

ARGIRE.

Je ressens ton état; sans doute, il doit t'aigrir.
On n'essuya jamais des épreuves plus dures.
Je sais ce qu'il en coûte, et qu'il est des blessures

Dont un cœur généreux peut rarement guérir :
La cicatrice en reste, il est vrai ; mais, ma fille,
Nous avons vu Tancrède en ces lieux abhorré ;
Apprends qu'il est chéri, glorieux, honoré :
Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.
Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir,
Par l'excès de sa gloire, et de tant de services,
L'excès où ses rivaux portaient leurs injustices.
Le vulgaire est content, s'il remplit son devoir :
Il faut plus au héros, il faut que sa vaillance
Aille au-delà du terme et de notre espérance :
C'est ce que fait Tancrède : il passe notre espoir.
Il te verra constante, il te sera fidèle.
Le peuple en ta faveur s'élève et s'attendrit :
Tancrède va sortir de son erreur cruelle ;
Pour éclairer ses yeux, pour calmer son esprit,
Il ne faudra qu'un mot.

AMÉNAÏDE.

Et ce mot n'est pas dit.
Que m'importe à présent ce peuple et son outrage,
Et sa faveur crédule, et sa pitié volage,
Et la publique voix que je n'entendrai pas ?
D'un seul mortel, d'un seul dépend ma renommée.
Sachez que votre fille aime mieux le trépas
Que de vivre un moment sans en être estimée.
Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous)
Que dans mon bienfaiteur j'adorais mon époux.
Ma mère au lit de mort a reçu nos promesses ;
Sa dernière prière a béni nos tendresses :
Elle joignit nos mains, qui fermèrent ses yeux.
Nous jurâmes par elle, à la face des cieux,
Par ses mânes, par vous, vous, trop malheureux père,
De nous aimer en vous, d'être unis pour vous plaire,
De former nos liens dans vos bras paternels.

gneur... les échafauds ont été nos autels.
on amant, mon époux cherche un trépas funeste,
l'horreur de ma honte est tout ce qui me reste.
oilà mon sort.

ARGIRE.

Eh bien! ce sort est réparé;
nous obtiendrons plus que tu n'as espéré.

AMÉNAÏDE.

crains tout.

SCÈNE IV.

ARGIRE, AMÉNAIDE, FANIE.

FANIE.

Partagez l'alégresse publique,
ouissez plus que nous de ce prodige unique.
ancrède a combattu, Tancrède a dissipé
e reste d'une armée au carnage échappé.
olamir est tombé sous cette main terrible,
ictime dévouée à notre Etat vengé,
u bonheur d'un pays qui devient invincible,
ur-tout à votre nom qu'on avait outragé.
a prompte renommée en répand la nouvelle;
e peuple, ivre de joie, et volant après lui,
e nomme son héros, sa gloire, son appui,
arle même du trône où sa vertu l'appelle.
In seul de nos guerriers, seigneur, l'avait suivi;
'est ce même Aldamon qui sous vous a servi.
ui seul a partagé ses exploits incroyables;
Et quand nos chevaliers, dans un danger si grand,
ui sont venus offrir leurs armes secourables,
ancrède avait tout fait, il était triomphant.
Entendez-vous ces cris qui vantent sa vaillance?

On l'élève au-dessus des héros de la France,
Des Rolands, des Lisois, dont il est descendu.
Venez de mille mains couronner sa vertu,
Venez voir ce triomphe, et recevoir l'hommage
Que vous avez de lui trop long-temps attendu.
Tout vous rit, tout vous sert, tout venge votre outra
Et Tancrède à vos vœux est pour jamais rendu.

AMÉNAÏDE.

Ah! je respire enfin, mon cœur connaît la joie.
Ah! mon père, adorons le ciel qui me renvoie,
Par ces coups inouis, tout ce que j'ai perdu.
De combien de tourments sa bonté nous délivre!
Ce n'est qu'en ce moment que je commence à vivr
Mon bonheur est au comble; hélas! il m'est bien d
Je veux tout oublier; pardonnez-moi mes plainte
Mes reproches amers, et mes frivoles craintes.
Oppresseurs de Tancrède, ennemis, citoyens,
Soyez tous à ses pieds, il va tomber aux miens.

ARGIRE.

Oui, le ciel pour jamais daigne essuyer nos larm
Je me trompe, ou je vois le fidèle Aldamon,
Qui suivait seul Tancrède, et secondait ses arme
C'est lui, c'est ce guerrier si cher à ma maison.
De nos prospérités la nouvelle est certaine :
Mais d'où vient que vers nous il se traîne avec pein
Est-il blessé ? ses yeux annoncent la douleur.

SCÈNE V.

ARGIRE, AMÉNAIDE, ALDAMON, FANI

AMÉNAÏDE.

Parlez, cher Aldamon, Tancrède est donc vainqueu

ALDAMON.

s doute il l'est, madame.

AMÉNAÏDE.

A ces chants d'alégresse,
ces voix que j'entends, il s'avance en ces lieux?

ALDAMON.

s chants vont se changer en des cris de tristesse.

AMÉNAÏDE.

l'entends-je? Ah, malheureuse!

ALDAMON.

Un jour si glorieux
t le dernier des jours de ce héros fidèle.

AMÉNAÏDE.

est mort!

ALDAMON.

La lumière éclaire encor ses yeux;
lais il est expirant d'une atteinte mortelle.
e vous apporte ici de funestes adieux.
ette lettre fatale, et de son sang tracée,
oit vous apprendre, hélas! sa dernière pensée.
e m'acquitte en tremblant de cet affreux devoir.

ARGIRE.

) jour de l'infortune! ô jour du désespoir!

AMÉNAÏDE, *revenant à elle.*

Donnez-moi mon arrêt, il me défend de vivre;
l m'est cher... O Tancrède! ô maître de mon sort!
Ton ordre, quel qu'il soit, est l'ordre de te suivre;
j'obéirai... Donnez votre lettre et la mort.

ALDAMON.

Lisez donc; pardonnez ce triste ministère.

AMÉNAÏDE.

O mes yeux! lirez-vous ce sanglant caractère?
Le pourrai-je? Il le faut... c'est mon dernier effort.
(*elle lit.*)
« Je ne pouvais survivre à votre perfidie;

« Je meurs dans les combats, mais je meurs par v
coups.
« J'aurais voulu, cruelle, en m'exposant pour vou
« Vous avoir conservé la gloire avec la vie... »
Eh bien, mon père!
(*elle se rejette dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE.

Enfin, les destins désormais
Ont assouvi leur haine, ont épuisé leurs traits :
Nous voilà maintenant sans espoir et sans crainte.
Ton état et le mien ne permet plus la plainte.
Ma chère Aménaïde ! avant que de quitter
Ce jour, ce monde affreux que je dois détester,
Que j'apprenne du moins à ma triste patrie
Les honneurs qu'on devait à ta vertu trahie;
Que, dans l'horrible excès de ma confusion,
J'apprenne à l'univers à respecter ton nom.

AMÉNAÏDE.

Eh ! que fait l'univers à ma douleur profonde ?
Que me fait ma patrie, et le reste du monde ?
Tancrède meurt.

ARGIRE.

Je cède aux coups qui m'ont frappé.

AMÉNAÏDE.

Tancrède meurt, ô ciel ! sans être détrompé !
Vous en êtes la cause... Ah ! devant qu'il expire...
Que vois-je ? mes tyrans !

SCÈNE VI.

LORÉDAN, CHEVALIERS, SUITE, AMÉNAIDE, ARGIRE, FANIE, ALDAMON; TANCRÈDE, *dans le fond, porté par des soldats.*

LORÉDAN.

O malheureux Argire!
O fille infortunée! on conduit devant vous
Ce brave chevalier percé de nobles coups.
Il a trop écouté son aveugle furie;
Il a voulu mourir, mais il meurt en héros.
De ce sang précieux, versé pour la patrie,
Nos secours empressés ont suspendu les flots.
Cette âme, qu'enflammait un courage intrépide,
Semble encor s'arrêter pour voir Aménaïde;
Il la nomme; les pleurs coulent de tous les yeux;
Et d'un juste remords je ne puis me défendre.
Pendant qu'il parle on approche lentement Tancrède vers Aménaïde, presque évanouie entre les bras de ses femmes; elle se débarrasse précipitamment des femmes qui la soutiennent, et se retournant avec horreur vers Lorédan, dit:
Barbares, laissez là vos remords odieux.
(*puis courant à Tancrède, et se jetant à ses pieds.*)
Tancrède, cher amant, trop cruel et trop tendre,
Dans nos derniers instants, hélas! peux-tu m'entendre?
Tes yeux appesantis peuvent-ils me revoir?
Hélas! reconnais-moi, connais mon désespoir.
Dans le même tombeau souffre au moins ton épouse.
C'est-là le seul honneur dont mon âme est jalouse.

Ce nom sacré m'est dû ; tu me l'avais promis :
Ne sois point plus cruel que tous nos ennemis ;
Honore d'un regard ton épouse fidèle...
(*il la regarde.*)
C'est donc là le dernier que tu jettes sur elle !...
De ton cœur généreux son cœur est-il haï ?
Peux-tu me soupçonner ?

TANCRÈDE, *se soulevant un peu.*

Ah ! vous m'avez trahi !

AMÉNAÏDE.

Qui ! moi ? Tancrède !

ARGIRE, *se jetant aussi à genoux de l'autre côté, et embrassant Tancrède, puis se relevant.*

Hélas ! ma fille infortunée,
Pour t'avoir trop aimé, fut par nous condamnée,
Et nous la punissions de te garder sa foi.
Nous fûmes tous cruels envers elle, envers toi.
Nos lois, nos chevaliers, un tribunal auguste,
Nous avons failli tous ; elle seule était juste.
Son écrit malheureux qui nous avait armés,
Cet écrit fut pour toi, pour le héros qu'elle aime.
Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

TANCRÈDE.

Aménaïde... ô ciel ! est-il vrai ? vous m'aimez !

AMÉNAÏDE.

Va, j'aurais en effet mérité mon supplice,
Ce supplice honteux dont tu m'as su tirer,
Si j'avais un moment cessé de t'adorer,
Si mon cœur eût commis cette horrible injustice.

TANCRÈDE, *en reprenant un peu de force, et élevant la voix.*

Vous m'aimez ! ô bonheur plus grand que mes revers !
Je sens trop qu'à ce mot je regrette la vie.
J'ai mérité la mort, j'ai cru la calomnie.

Ia vie était horrible, hélas! et je la perds
nand un mot de ta bouche allait la rendre heureuse!

AMÉNAÏDE.

e n'est donc, juste Dieu! que dans cette heure affreuse,
e n'est qu'en le perdant que j'ai pu lui parler!
h, Tancrède!

TANCRÈDE.

Vos pleurs devraient me consoler;
Iais il faut vous quitter; ma mort est douloureuse!
e sens qu'elle s'approche. Argire, écoutez-moi:
oilà le digne objet qui me donna sa foi;
oilà de nos soupçons la victime innocente;
sa tremblante main joignez ma main sanglante;
ue j'emporte au tombeau le nom de son époux.
oyez mon père.

ARGIRE, *prenant leurs mains.*

Hélas! mon cher fils, puissiez-vous
ivre encore adoré d'une épouse chérie!

TANCRÈDE.

'ai vécu pour venger ma femme et ma patrie;
'expire entre leurs bras, digne de toutes deux,
e toutes deux aimé... j'ai rempli tous mes vœux...
Ia chère Aménaïde!...

AMÉNAÏDE.

Eh bien!

TANCRÈDE.

Gardez de suivre
e malheureux amant... et jurez-moi de vivre...
(*il retombe.*)

CATANE.

l expire... et nos cœurs, de regrets pénétrés...
ui l'ont connu trop tard...

AMÉNAÏDE, *se jetant sur le corps de Tancrède.*

Il meurt, et vous pleurez...

Vous, cruels, vous, tyrans, qui lui coûtez la vie
(*elle se relève et marche.*)
Que l'enfer engloutisse, et vous, et ma patrie,
Et ce sénat barbare, et ces horribles droits
D'égorger l'innocence avec le fer des lois!
Que ne puis-je expirer dans Syracuse en poudre,
Sur vos corps tout sanglants écrasés par la foudre!
(*elle se rejette sur le corps de Tancrède.*)
Tancrède! cher Tancrède!
(*elle se relève en fureur.*)
Il meurt, et vous vivez?
Vous vivez, je le suis... je l'entends, il m'appelle...
Il se rejoint à moi dans la nuit éternelle.
Je vous laisse aux tourments qui vous sont réservés.
(*elle tombe dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE.

Ah, ma fille!

AMÉNAÏDE, *égarée, et le repoussant.*

Arrêtez... vous n'êtes point mon père;
Votre cœur n'en eut point le sacré caractère:
Vous fûtes leur complice... Ah! pardonnez, hélas!
Je meurs en vous aimant... j'expire entre tes bras,
Cher Tancrède...
(*elle tombe à côté de lui.*)

ARGIRE.

O ma fille! ô ma chère Fanie!
Qu'avant ma mort, hélas! on la rende à la vie.

FIN.

OLIMPIE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la première fois,
le 17 mars 1764.

ACTEURS.

Cassandre, fils d'Antipatre, roi de Macédoine.
Antigone, roi d'une partie de l'Asie.
Statira, veuve d'Alexandre.
Olimpie, fille d'Alexandre et de Statira.
L'Hiérophante, ou grand-prêtre, qui préside à la célébration des grands mystères.
Sostène, officier de Cassandre.
Hermas, officier d'Antigone.
Prêtres.
Initiés.
Prêtresses.
Soldats.
Peuple.

La scène est dans le temple d'Ephèse, où l'on célèbre les grands mystères. Le théâtre représente le temple, le péristile, et la place qui conduit au temple.

OLIMPIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

e fond du théâtre représente un temple dont les trois portes fermées sont ornées de larges pilastres : les deux ailes forment un vaste péristile. SOSTENE est dans le péristile ; la grande porte s'ouvre. CASSANDRE troublé et agité vient à lui : la grande porte se referme.

CASSANDRE.

ostène, on va finir ces mystères terribles.
assandre espère enfin des dieux moins inflexibles ;
les jours seront plus purs, et mes sens moins
troublés ;
e respire.

SOSTÈNE.

Seigneur, près d'Ephèse assemblés,
es guerriers qui servaient sous le roi votre père,
nt fait entre mes mains le serment ordinaire :

Déja la Macédoine a reconnu vos lois ;
De ses deux protecteurs Ephèse a fait le choix.
Cet honneur, qu'avec vous Antigone partage,
Est de vos grands destins un auguste présage :
Ce règne, qui commence à l'ombre des autels,
Sera béni des dieux, et chéri des mortels ;
Ce nom d'initié, qu'on révère, et qu'on aime,
Ajoute un nouveau lustre à la grandeur suprême.
Paraissez.

CASSANDRE.

Je ne puis : tes yeux seront témoins
De mes premiers devoirs, et de mes premiers soins
Demeure en ces parvis... Nos augustes prêtresses
Présentent Olimpie aux autels des déesses :
Elle expie en secret, remise entre leurs bras,
Mes malheureux forfaits, qu'elle ne connaît pas.
D'aujourd'hui je commence une nouvelle vie.
Puisses-tu pour jamais, cher et tendre Olimpie,
Ignorer ce grand crime avec peine effacé,
Et quel sang t'a fait naître, et quel sang j'ai versé !

SOSTÈNE.

Quoi ! seigneur, une enfant vers l'Euphrate enlevée
Jadis par votre père à servir réservée,
Sur qui vous étendiez tant de soins généreux,
Pourrait jeter Cassandre en ces troubles affreux !

CASSANDRE.

Respecte cette esclave à qui tout doit hommage :
Du sort qui l'avilit je répare l'outrage.
Mon père eut ses raisons pour lui cacher le rang
Que devait lui donner la splendeur de son sang...
Que dis-je ? ô souvenir ! ô temps ! ô jour de crime !
Il la comptait, Sostène, au nombre des victimes
Qu'il immolait alors à notre sûreté...
Nourri dans le carnage et dans la cruauté,

Seul je pris pitié d'elle, et je fléchis mon père;
Seul je sauvai la fille, ayant frappé la mère.
Elle ignora toujours mon crime et ma fureur.
Olimpie, à jamais conserve ton erreur!
Tu chéris dans Cassandre un bienfaiteur, un maître;
Tu me détesteras, si tu peux te connaître.

SOSTÈNE.

Je ne pénètre point ces étonnants secrets,
Et ne viens vous parler que de vos intérêts.
Seigneur, de tous ces rois que nous voyons prétendre
Avec tant de fureur au trône d'Alexandre,
L'inflexible Antigone est seul votre allié...

CASSANDRE.

J'ai toujours avec lui respecté l'amitié;
Je lui serai fidèle.

SOSTÈNE.

Il doit aussi vous l'être:
Mais depuis qu'en ces murs nous le voyons paraître,
Il semble qu'en secret un sentiment jaloux
Ait altéré son cœur, et l'éloigne de vous.

CASSANDRE.

(*à part.*)

Et qu'importe Antigone?... O mânes d'Alexandre!
Mânes de Statira! grande ombre! auguste cendre!
Restes d'un demi-dieu, justement courroucés,
Mes remords et mes feux vous vengent-ils assez?
Olimpie, obtenez de leur ombre appaisée
Cette paix à mon cœur si long-temps refusée;
Et que votre vertu, dissipant mon effroi,
Soit ici ma défense, et parle aux dieux pour moi...
Eh quoi! vers ces parvis, à peine ouverts encore,
Antigone s'approche et devance l'aurore!

SCÈNE II.

CASSANDRE, SOSTÈNE, ANTIGONE, HERMAS.

ANTIGONE, *à Hermas, au fond du théâtre.*
Ce secret m'importune, il le faut arracher :
Je lirai dans son cœur ce qu'il croit me cacher.
Va, ne t'écarte pas.

CASSANDRE, *à Antigone.*
Quand le jour luit à peine,
Quel sujet si pressant près de moi vous amène ?

ANTIGONE.
Nos intérêts. Cassandre, après que dans ces lieux
Vos expiations ont satisfait les dieux,
Il est temps de songer à partager la terre.
D'Ephèse en ces grands jours ils écartent la guerre
Vos mystères secrets des peuples respectés
Suspendent la discorde et les calamités ;
C'est un temps de repos pour les fureurs des princes
Mais ce repos est court ; et bientôt nos provinces
Retourneront en proie aux flammes, aux combats,
Que ces dieux arrêtaient, et qu'ils n'éteignent pas.
Antipatre n'est plus : vos soins, votre courage,
Sans doute, achèveront son important ouvrage ;
Il n'eût jamais permis que l'ingrat Séleucus,
Le Lagide insolent, le traître Antiochus,
D'Alexandre au tombeau dévorant les conquêtes,
Osassent nous braver et marcher sur nos têtes.

CASSANDRE.
Plût aux dieux qu'Alexandre à ces ambitieux
Fît du haut de son trône encor baisser les yeux !
Plût aux dieux qu'il vécût !

ANTIGONE.

Je ne puis vous comprendre.
st-ce au fils d'Antipatre à pleurer Alexandre?
ui peut vous inspirer un remords si pressant?
e sa mort, après tout, vous êtes innocent.

CASSANDRE.

h! j'ai causé sa mort.

ANTIGONE.

Elle était légitime:
ous les Grecs demandaient cette grande victime;
'univers était las de son ambition.
thène, Athène même envoya le poison;
erdicas le reçut, on en chargea Cratère;
l fut mis dans vos mains des mains de votre père,
ans qu'il vous confiât cet important dessein:
ous étiez jeune encor; vous serviez au festin,
ce dernier festin du tyran de l'Asie.

CASSANDRE.

Non, cessez d'excuser ce sacrilège impie.

ANTIGONE.

e sacrilège!... Eh quoi! vos esprits abattus
rigent-ils en dieu l'assassin de Clitus,
u grand Parménion le bourreau sanguinaire,
e superbe insensé, qui, flétrissant sa mère,
u rang du fils des dieux osa bien aspirer,
t se déshonora pour se faire adorer?
eul il fut sacrilège; et lorsqu'à Babylone
ous avons renversé ses autels et son trône,
uand la coupe fatale a fini son destin,
n a vengé les dieux comme le genre humain.

CASSANDRE.

'avouerai ses défauts; mais, quoi qu'il en puisse être,
l était un grand homme, et c'était notre maître.

ANTIGONE.

Un grand homme!

CASSANDRE.

Oui, sans doute.

ANTIGONE.

Ah! c'est notre valeur
Notre bras, notre sang qui fonda sa grandeur;
Il ne fut qu'un ingrat.

CASSANDRE.

O mes dieux tutélaires!
Quels mortels ont été plus ingrats que nos pères?
Tous ont voulu monter à ce superbe rang.
Mais de sa femme enfin pourquoi percer le flanc?
Sa femme!... ses enfants!... Ah! quel jour, Antigone

ANTIGONE.

Après quinze ans entiers ce scrupule m'étonne.
Jaloux de ses amis, gendre de Darius,
Il devenait Persan; nous étions les vaincus:
Auriez-vous donc voulu que, vengeant Alexandre
La fière Statira dans Babylone en cendre
Soulevant ses sujets nous eût immolés tous
Au sang de sa famille, au sang de son époux?
Elle arma tout le peuple: Antipatre avec peine
Echappa dans ce jour aux fureurs de la reine;
Vous sauvâtes un père.

CASSANDRE.

Il est vrai; mais enfin
La femme d'Alexandre a péri par ma main.

ANTIGONE.

C'est le sort des combats; le succès de nos armes
Ne doit point nous coûter de regrets et de larmes.

CASSANDRE.

J'en versai, je l'avoue, après ce coup affreux;
Et couvert de ce sang auguste et malheureux,
Etonné de moi-même, et confus de la rage
Où mon père emporta mon aveugle courage,
J'en ai long-temps gémi.

ANTIGONE.

Mais quels motifs secrets
Redoublent aujourd'hui de si cuisants regrets?
Dans le cœur d'un ami j'ai quelque droit de lire:
Vous dissimulez trop.

CASSANDRE.

Ami... que puis-je dire?
Croyez... qu'il est des temps où le cœur combattu
Par un instinct secret revole à la vertu,
Où de nos attentats la mémoire passée
Revient avec horreur effrayer la pensée.

ANTIGONE.

Oubliez, croyez-moi, des meurtres expiés;
Mais que nos intérêts ne soient point oubliés:
Si quelque repentir trouble encor votre vie,
Repentez-vous sur-tout d'abandonner l'Asie
A l'insolente loi du traître Antiochus.
Que mes braves guerriers, et vos Grecs invaincus
Une seconde fois fassent trembler l'Euphrate:
De tous ces nouveaux rois dont la grandeur éclate,
Nul n'est digne de l'être, et dans ses premiers ans
N'a servi, comme nous, le vainqueur des Persans.
Tous nos chefs ont péri.

CASSANDRE.

Je le sais, et peut-être
Dieu les immola tous aux mânes de leur maître.

ANTIGONE.

Nous restons, nous vivons, nous devons rétablir
Ces débris tout sanglants qu'il nous faut recueillir:
Alexandre en mourant les laissait au plus digne;
Si j'ose les saisir, son ordre me désigne.
Assurez ma fortune ainsi que votre sort:
Le plus digne de tous, sans doute, est le plus fort.
Relevons de nos Grecs la puissance détruite;

Que jamais parmi nous la discorde introduite
Ne nous expose en proie à ces tyrans nouveaux,
Eux qui n'étaient pas nés pour marcher nos égaux.
Me le promettez-vous ?

CASSANDRE.

Ami, je vous le jure ;
Je suis prêt à venger notre commune injure.
Le sceptre de l'Asie est en d'indignes mains,
Et l'Euphrate et le Nil ont trop de souverains :
Je combattrai pour moi, pour vous, et pour la Grèc

ANTIGONE.

J'en crois votre intérêt ; j'en crois votre promesse ;
Et sur-tout je me fie à la noble amitié
Dont le nœud respectable avec vous m'a lié.
Mais de cette amitié je vous demande un gage ;
Ne me refusez pas.

CASSANDRE.

Ce doute est un outrage :
Ce que vous demandez est-il en mon pouvoir ?
C'est un ordre pour moi ; vous n'avez qu'à vouloir.

ANTIGONE.

Peut-être vous verrez avec quelque surprise
Le peu qu'à demander l'amitié m'autorise :
Je ne veux qu'une esclave.

CASSANDRE.

Heureux de vous servir,
Ils sont tous à vos pieds ; c'est à vous de choisir.

ANTIGONE.

Souffrez que je demande une jeune étrangère (1)
Qu'aux murs de Babylone enleva votre père :

(1) L'acteur doit ici regarder attentivement Cassandre.

île est votre partage; accordez-moi ce prix
e tant d'heureux travaux pour vous-même
entrepris.
otre père, dit-on, l'avait persécutée;
aurai soin qu'en ma cour elle soit respectée
on nom est... Olimpie.

CASSANDRE.

Olimpie !

ANTIGONE.

Oui, seigneur.

CASSANDRE, *à part.*

e quels traits imprévus il vient percer mon cœur !...
ue je livre Olimpie !

ANTIGONE.

Ecoutez; je me flatte
ue Cassandre envers moi n'a point une âme ingrate :
ur les moindres objets un refus peut blesser :
t vous ne voulez pas, sans doute, m'offenser ?

CASSANDRE.

on, vous verrez bientôt cette jeune captive;
ous-même jugerez s'il faut qu'elle vous suive,
'il peut m'être permis de la mettre en vos mains.
e temple est interdit aux profanes humains;
ous les yeux vigilants des dieux et des déesses
limpie est gardée au milieu des prêtresses.
es portes s'ouvriront quand il en sera temps.
ans ce parvis ouvert au reste des vivants,
ans vous plaindre de moi, daignez au moins m'at-
tendre :
es mystères nouveaux pourront vous y surprendre;
t vous déciderez si la terre a des rois
ui puissent asservir Olimpie à leurs lois.
(*il rentre dans le temple, et Sostène sort.*)

SCÈNE III.

ANTIGONE, HERMAS, *dans le péristil*

HERMAS.

Seigneur, vous m'étonnez : quand l'Asie en alarme
Voit cent trônes sanglants disputés par les armes,
Quand des vastes Etats d'Alexandre au tombeau
La fortune prépare un partage nouveau,
Lorsque vous prétendez au souverain empire,
Une esclave est l'objet où ce grand cœur aspire!

ANTIGONE.

Tu dois t'en étonner. J'ai des raisons, Hermas,
Que je n'ose encor dire, et qu'on ne connaît pas :
Le sort de cette esclave est important peut-être
A tous les rois d'Asie, à quiconque veut l'être,
A quiconque en son sein porte un assez grand cœur
Pour oser d'Alexandre être le successeur.
Sur le nom de l'esclave et sur ses aventures
J'ai formé dès long-temps d'étranges conjectures :
J'ai voulu m'éclaircir; mes yeux dans ces remparts
Ont quelquefois sur elle arrêté leurs regards;
Ses traits, les lieux, le temps où le ciel la fit naître,
Les respects étonnants que lui prodigue un maître,
Les remords de Cassandre, et ses obscurs discours,
A ces soupçons secrets ont prêté des secours.
Je crois avoir percé ce ténébreux mystère.

HERMAS.

On dit qu'il la chérit, et qu'il l'élève en père.

ANTIGONE.

Nous verrons... Mais on ouvre, et ce temple sacré
Nous découvre un autel de guirlandes paré :
Je vois des deux côtés les prêtresses paraître;

u fond du sanctuaire est assis le grand-prêtre;
limpie et Cassandre arrivent à l'autel.

SCÈNE IV.

es trois portes du temple sont ouvertes. On découvre tout l'intérieur. Les prêtres d'un côté, et les prêtresses de l'autre, s'avancent lentement. Ils sont tous vêtus de robes blanches, avec des ceintures dont les bouts pendent à terre. CASSANDRE et OLIMPIE mettent la main sur l'autel: ANTIGONE et HERMAS restent dans le péristile avec une partie du peuple qui entre par les côtés.

CASSANDRE.

)ieu des rois et des dieux, être unique, éternel!
)ieu qu'on m'a fait connaître en ces fêtes augustes,
)ui punis les pervers, et qui soutiens les justes,
rès de qui les remords effacent les forfaits,
onfirmez, dieu clément, les serments que je fais.
ecevez ces serments, adorable Olimpie;
e soumets à vos lois et mon trône et ma vie,
e vous jure un amour aussi pur, aussi saint
ue ce feu de Vesta qui n'est jamais éteint.
t vous, filles des cieux, vous, augustes prêtresses,
ortez avec l'encens mes vœux et mes promesses
u trône de ces dieux qui daignent m'écouter,
t détournez les traits que je puis mériter.

OLIMPIE.

Protégez à jamais, ô dieux en qui j'espère,
Le maître généreux qui m'a servi de père,
Mon amant adoré, mon respectable époux;
Qu'il soit toujours chéri, toujours digne de vous!
Mon cœur vous est connu. Son rang et sa couronne

Sont les moindres des biens que son amour me donn
Témoins des tendres feux à mon cœur inspirés,
Soyez-en les garants, vous qui les consacrez :
Qu'il m'apprenne à vous plaire ; et que votre justic
Me prépare aux enfers un éternel supplice,
Si j'oublie un moment, infidèle à vos lois,
Et l'état où je fus, et ce que je lui dois.

CASSANDRE.

Rentrons au sanctuaire où mon bonheur m'appelle
Prêtresses, disposez la pompe solennelle
Par qui mes jours heureux vont commencer leur cours ;
Sanctifiez ma vie, et nos chastes amours.
J'ai vu les dieux au temple, et je les vois en elle ;
Qu'ils me haïssent tous, si je suis infidèle !...
Antigone, en ces lieux vous m'avez entendu ;
Aux vœux que vous formiez ai-je assez répondu ?
Vous-même prononcez si vous deviez prétendre
A voir entre vos mains l'esclave de Cassandre :
Sachez que ma couronne et toute ma grandeur
Sont de faibles présents, indignes de son cœur.
Quelque étroite amitié qui tous deux nous unisse,
Jugez si j'ai dû faire un pareil sacrifice.

(*ils rentrent dans le temple ; les portes se ferment, le peuple sort du parvis.*)

SCÈNE V.

ANTIGONE, HERMAS, *dans le péristile*

ANTIGONE.

Va, je n'en doute plus, et tout m'est découvert ;
Il m'a voulu braver, mais sois sûr qu'il se perd.
Je reconnais en lui la fougueuse imprudence
Qui tantôt sert les dieux, et tantôt les offense ;

e caractère ardent qui joint la passion
vec la politique et la religion;
ompt, facile, superbe, impétueux et tendre,
êt à se repentir, prêt à tout entreprendre.
épouse une esclave! Ah! tu peux bien penser
ne l'amour à ce point ne saurait l'abaisser:
tte esclave est d'un sang que lui-même il respecte.
e ses desseins cachés la trame est trop suspecte;
se flatte en secret qu'Olimpie a des droits
ui pourront l'élever au rang de roi des rois.
l n'était qu'un amant, il m'eût fait confidence
un feu qui l'emportait à tant de violence.
a, tu verras bientôt succéder sans pitié
ne haine implacable à sa faible amitié.

HERMAS.

son cœur égaré vous imputez peut-être
es desseins plus profonds que l'amour n'en fait naître:
ans nos grands intérêts souvent nos actions
nt, vous le savez trop, l'effet des passions;
n se déguise en vain leur pouvoir tyrannique,
e faible quelquefois passe pour politique;
t Cassandre n'est pas le premier souverain
ui chérit une esclave et lui donna la main;
ai vu plus d'un héros, subjugué par sa flamme,
perbe avec les rois, faible avec une femme.

ANTIGONE.

u ne dis que trop vrai: je pèse tes raisons;
ais tout ce que j'ai vu confirme mes soupçons.
e le dirai-je enfin? les charmes d'Olimpie
eut-être dans mon cœur portent la jalousie.
u n'entrevois que trop mes sentiments secrets:
'amour se joint peut-être à ces grands intérêts;
lus que je ne pensais leur union me blesse.
assandre est-il le seul en proie à la faiblesse?

HERMAS.

Mais il comptait sur vous. Les titres les plus saints
Ne pourront-ils jamais unir les souverains?
L'alliance, les dons, la fraternité d'armes,
Vos périls partagés, vos communes alarmes,
Vos serments redoublés, tant de soins, tant de vœu
N'auraient-ils donc servi qu'au malheur de tous deu
De la sainte amitié n'est-il donc plus d'exemples?

ANTIGONE.

L'amitié, je le sais, dans la Grèce a des temples
L'intérêt n'en a point, mais il est adoré.
D'ambition, sans doute, et d'amour enivré,
Cassandre m'a trompé sur le sort d'Olimpie:
De mes yeux éclairés Cassandre se défie;
Il n'a que trop raison. Va, peut-être aujourd'hui
L'objet de tant de vœux n'est pas encore à lui.

HERMAS.

Il a reçu sa main... Cette enceinte sacrée
Voit déjà de l'hymen la pompe préparée;
(*les initiés, les prêtres et les prêtresses traversent le fond de la scène, ayant des palmes ornées de fleurs dans les mains.*)
Tous les initiés, de leurs prêtres suivis,
Les palmes dans les mains, inondent ces parvis,
Et l'amour le plus tendre en ordonne la fête.

ANTIGONE.

Non, te dis-je; on pourra lui ravir sa conquête...
Viens, je confierai tout à ton zèle, à ta foi;
J'aurai les lois, les dieux, et les peuples pour moi.
Fuyons pour un moment ces pompes qui m'outragen
Entrons dans la carrière où mes desseins m'engagen
Arrosons, s'il le faut, ces asyles si saints,
Moins du sang des taureaux que du sang des humain

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

L'HIÉROPHANTE, LES PRÊTRES, LES PRÊTRESSES.

Quoique cette scène et beaucoup d'autres se passent dans l'intérieur du temple, cependant, comme les théâtres sont rarement construits d'une manière favorable à la voix, les acteurs sont obligés d'avancer dans le péristile; mais les trois portes du temple, ouvertes, désignent qu'on est dans le temple.

L'HIÉROPHANTE.

Quoi! dans ces jours sacrés! quoi! dans ce temple auguste,
Où dieu pardonne au crime, et console le juste,
Une seule prêtresse oserait nous priver
Des expiations qu'elle doit achever
Quoi! d'un si saint devoir Arzane se dispense!

UNE PRÊTRESSE. (1)

Arzane en sa retraite, obstinée au silence,
Arrosant de ses pleurs les images des dieux,
Seigneur, vous le savez, se cache à tous les yeux;

(1) Ce rôle doit être joué par la prêtresse inférieure, qui est attachée à Statira.

En proie à ses chagrins, de langueur affaiblie,
Elle implore la fin d'une mourante vie.

L'HIÉROPHANTE.

Nous plaignons son état, mais il faut obéir;
Un moment aux autels elle pourra servir.
Depuis que dans ce temple elle s'est enfermée,
Ce jour est le seul jour où le sort l'a nommée:
Qu'on la fasse venir (1). La volonté du ciel
Demande sa présence, et l'appelle à l'autel.
De guirlandes de fleurs par elle couronnée,
Olimpie en triomphe aux dieux sera menée.
Cassandre, initié dans nos secrets divins,
Sera purifié par ses augustes mains.
Tout doit être accompli. Nos rites, nos mystères,
Ces ordres que les dieux ont donnés à nos pères,
Ne peuvent point changer, ne sont point incertains
Comme ces faibles lois qu'inventent les humains.

SCÈNE II.

L'HIÉROPHANTE, PRÊTRES, PRÊTRESSES, STATIRA.

L'HIÉROPHANTE, *à Statira.*

Venez: vous ne pouvez, à vous-même contraire,
Refuser de remplir votre saint ministère.
Depuis l'instant sacré qu'en cet asyle heureux
Vous avez prononcé d'irrévocables vœux,
Ce grand jour est le seul où dieu vous a choisie
Pour annoncer ses lois aux vainqueurs de l'Asie.
Soyez digne du dieu que vous représentez.

STATIRA, *couverte d'un voile qui accompagne son*

(1) La prêtresse inférieure va chercher Arzane.

visage sans le cacher, et vêtue comme les autres prêtresses.

O ciel ! après quinze ans qu'en ces murs écartés,
Dans l'ombre du silence, au monde inaccessible,
J'avais enseveli ma destinée horrible,
Pourquoi me tires-tu de mon obscurité ?
Tu veux me rendre au jour, à la calamité...
(*à l'Hiérophante.*)
Ah ! seigneur, en ces lieux lorsque je suis venue,
C'était pour y pleurer, pour mourir inconnue,
Vous le savez.

L'HIÉROPHANTE.

Le ciel vous prescrit d'autres lois ;
Et quand vous présidez pour la première fois
Aux pompes de l'hymen, à notre grand mystère,
Votre nom, votre rang, ne peuvent plus se taire ;
Il faut parler.

STATIRA.

Seigneur, qu'importe qui je sois ?
Le sang le plus abject, le sang des plus grands rois,
Ne sont-ils pas égaux devant l'Être suprême ?
On est connu de lui bien plus que de soi-même.
De grands noms autrefois avaient pu me flatter ;
Dans la nuit de la tombe il les faut emporter.
Laissez-moi pour jamais en perdre la mémoire.

L'HIÉROPHANTE.

Nous renonçons sans doute à l'orgueil, à la gloire,
Nous pensons comme vous ; mais la Divinité
Exige un aveu simple, et veut la vérité.
Parlez... Vous frémissez !

STATIRA.

Vous frémissez vous-même...
(*aux prêtres et aux prêtresses.*)
Vous qui servez d'un dieu la majesté suprême,

Qui partagez mon sort, à son culte attachés,
Qu'entre vous et ce dieu mes secrets soient cachés.

L'HIÉROPHANTE.

Nous vous le jurons tous.

STATIRA.

Avant que de m'entendre,
Dites-moi s'il est vrai que le cruel Cassandre
Soit ici dans le rang de nos initiés ?

L'HIÉROPHANTE.

Oui, madame.

STATIRA.

Il a vu ses forfaits expiés !...

L'HIÉROPHANTE.

Hélas ! tous les humains ont besoin de clémence.
Si dieu n'ouvrait ses bras qu'à la seule innocence,
Qui viendrait dans ce temple encenser les autels ?
Dieu fit du repentir la vertu des mortels.
Ce juge paternel voit du haut de son trône
La terre trop coupable, et sa bonté pardonne.

STATIRA.

Eh bien ! si vous savez pour quel excès d'horreur
Il demande sa grâce, et craint un dieu vengeur ;
Si vous êtes instruit qu'il fit périr son maître,
Et quel maître, grands dieux ! si vous pouvez connaître
Quel sang il répandit dans nos murs enflammés,
Quand aux yeux d'Alexandre, à peine encor fermés,
Ayant osé percer sa veuve gémissante,
Sur le corps d'un époux il la jeta mourante ;
Vous serez plus surpris lorsque vous apprendrez
Des secrets jusqu'ici de la terre ignorés.
Cette femme, élevée au comble de la gloire,
Dont la Perse sanglante honore la mémoire,
Veuve d'un demi-dieu, fille de Darius...

Elle vous parle ici, ne l'interrogez plus.
(*les prêtres et les prêtresses élèvent les mains, et s'inclinent.*)

L'HIÉROPHANTE.

O dieux! qu'ai-je entendu? dieux, que le crime outrage,
De quels coups vous frappez ceux qui sont votre image!
Statira dans ce temple! Ah! souffrez qu'à genoux,
Dans mes profonds respects...

STATIRA.

Grand-prêtre, levez-vous.
Je ne suis plus pour vous la maîtresse du monde;
Ne respectez ici que ma douleur profonde.
Des grandeurs d'ici-bas voyez quel est le sort.
Ce qu'éprouva mon père au moment de sa mort,
Dans Babylone en sang je l'éprouvai de même.
Darius, roi des rois, privé du diadême,
Fuyant dans des déserts, errant, abandonné,
Par ses propres amis se vit assassiné;
Un étranger, un pauvre, un rebut de la terre,
De ses derniers moments soulagea la misère.
(*montrant la prêtresse inférieure.*)
Voyez-vous cette femme, étrangère en ma cour?
Sa main, sa seule main m'a conservé le jour;
Seule, elle me tira de la foule sanglante
Où mes lâches amis me laissaient expirante.
Elle est Ephésienne, elle guida mes pas
Dans cet auguste asyle, au bout de mes Etats.
Je vis par mille mains ma dépouille arrachée,
De mourants et de morts la campagne jonchée,
Les soldats d'Alexandre érigés tous en rois,
Et les larcins publics appelés grands exploits.
J'eus en horreur le monde, et les maux qu'il enfante;

Loin de lui pour jamais je m'enterrai vivante.
Je pleure, je l'avoue, une fille, une enfant
Arrachée à mes bras sur mon corps tout sanglant.
Cette étrangère ici me tient lieu de famille.
J'ai perdu Darius, Alexandre et ma fille;
Dieu seul me reste.

L'HIÉROPHANTE.

Hélas! qu'il soit donc votre appui!
Du trône où vous étiez, vous montez jusqu'à lui;
Son temple est votre cour: soyez-y plus heureuse
Que dans cette grandeur auguste et dangereuse,
Sur ce trône terrible, et par vous oublié,
Devenu pour la terre un objet de pitié.

STATIRA.

Ce temple quelquefois, seigneur, m'a consolée;
Mais vous devez sentir l'horreur qui m'a troublée
En voyant que Cassandre y parle aux mêmes dieux,
Contre sa tête impie implorés par mes vœux.

L'HIÉROPHANTE.

Le sacrifice est grand; je sens trop ce qu'il coûte;
Mais notre loi vous parle, et votre cœur l'écoute:
Vous l'avez embrassée.

STATIRA.

Aurais-je pu prévoir
Qu'elle dût m'imposer cet horrible devoir?
Je sens que de mes jours, usés dans l'amertume,
Le flambeau pâlissant s'éteint et se consume;
Et ces derniers moments que dieu veut me donner
A quoi vont-ils servir?

L'HIÉROPHANTE.

Peut-être à pardonner.
Vous-même vous avez tracé votre carrière;
Marchez-y sans jamais regarder en arrière.
Les mânes, affranchis d'un corps vil et mortel,

Goûtent sans passions un repos éternel ;
Un nouveau jour leur luit ; ce jour est sans nuage ;
Ils vivent pour les dieux : tel est notre partage.
Une retraite heureuse amène au fond des cœurs
L'oubli des ennemis, et l'oubli des malheurs.

STATIRA.

Il est vrai, je fus reine, et ne suis que prêtresse ;
Dans mon devoir affreux soutenez ma faiblesse.
Que faut-il que je fasse ?

L'HIÉROPHANTE.

Olimpie à genoux
Doit d'abord en ces lieux se jeter devant vous ;
C'est à vous de bénir cet illustre hyménée.

STATIRA.

Je vais la préparer à vivre infortunée :
C'est le sort des humains.

L'HIÉROPHANTE.

Le feu sacré, l'encens,
L'eau lustrale, les dons offerts aux dieux puissants,
Tout sera présenté par vos mains respectables.

STATIRA.

Et pour qui, malheureuse ! Ah ! mes jours déplorables
Jusqu'au dernier moment sont-ils chargés d'horreur ?
J'ai cru dans la retraite éviter mon malheur ;
Le malheur est par-tout, je m'étais abusée :
Allons, suivons la loi par moi-même imposée.

L'HIÉROPHANTE.

Adieu : je vous admire autant que je vous plains.
Elle vient près de vous.

(*il sort.*)

SCÈNE III.

STATIRA, OLIMPIE. (*le théâtre tremble.*)

STATIRA.

Lieux funèbres et saints,
Vous frémissez!... J'entends un horrible murmure;
Le temple est ébranlé !... Quoi ! toute la nature
S'émeut à son aspect ! et mes sens éperdus
Sont dans le même trouble, et restent confondus!

OLIMPIE, *effrayée.*

Ah ! madame !...

STATIRA.

Approchez, jeune et tendre victime;
Cet augure effrayant semble annoncer le crime;
Vos attraits semblent nés pour la seule vertu.

OLIMPIE.

Dieux justes, soutenez mon courage abattu!
Et vous, de leurs décrets auguste confidente,
Daignez conduire ici ma jeunesse innocente;
Je suis entre vos mains, dissipez mon effroi.

STATIRA.

Ah ! j'en ai plus que vous !.. Ma fille, embrassez-moi...
Du sort de votre époux êtes-vous informée ?
Quel est votre pays? quel sang vous a formée?

OLIMPIE.

Humble dans mon état, je n'ai point attendu
Ce rang où l'on m'élève, et qui ne m'est pas dû.
Cassandre est roi, madame; il daigna dans la Grèce
A la cour de son père élever ma jeunesse.
Depuis que je tombai dans ses augustes mains,
J'ai vu toujours en lui le plus grand des humains.
Je chéris un époux, et je révère un maître!

Voilà mes sentiments, et voilà tout mon être.

STATIRA.

Qu'aisément, juste ciel, on trompe un jeune cœur!
De l'innocence en vous que j'aime la candeur!
Cassandre a donc pris soin de votre destinée?
Quoi! d'un prince ou d'un roi vous ne seriez pas née?

OLIMPIE.

Pour aimer la vertu, pour en suivre les lois,
Faut-il donc être né dans la pourpre des rois?

STATIRA.

Non, je ne vois que trop le crime sur le trône.

OLIMPIE.

Je n'étais qu'une esclave.

STATIRA.

Un tel destin m'étonne.
Les dieux sur votre front, dans vos yeux, dans vos traits,
Ont placé la noblesse ainsi que les attraits.
Vous esclave?

OLIMPIE.

Antipatre, en ma première enfance,
Par le sort des combats me tint sous sa puissance:
Je dois tout à son fils.

STATIRA.

Ainsi vos premiers jours
Ont senti l'infortune, et vu finir son cours!
Et la mienne a duré tout le temps de ma vie!...
En quel temps, en quels lieux fûtes-vous poursuivie
Par cet affreux destin qui vous mit dans les fers?

OLIMPIE.

On dit que d'un grand roi, maître de l'univers,
On termina la vie, on disputa le trône,
On déchira l'Empire; et que dans Babylone
Cassandre conserva mes jours infortunés,

Dans l'horreur du carnage au glaive abandonnés.

STATIRA.

Quoi ! dans ces temps marqués par la mort d'Alexandre,
Captive d'Antipatre, et soumise à Cassandre?

OLIMPIE.

C'est tout ce que j'ai su. Tant de malheurs passés
Par mon bonheur nouveau doivent être effacés.

STATIRA.

Captive à Babylone !... O puissance éternelle !
Vous faites-vous un jeu des pleurs d'une mortelle?
Le lieu, le temps, son âge, ont excité dans moi
La joie et les douleurs, la tendresse et l'effroi.
Ne me trompé-je point? Le ciel sur son visage
Du héros mon époux semble imprimer l'image...

OLIMPIE.

Que dites-vous?

STATIRA.

Hélas ! tels étaient ses regards,
Quand, moins fier et plus doux, loin des sanglants hasards,
Relevant ma famille au glaive dérobée,
Il la remit au rang dont elle était tombée,
Quand sa main se joignit à ma tremblante main.
Illusion trop chère ! espoir flatteur et vain !
Serait-il bien possible?... Ecoutez-moi, princesse;
Ayez quelque pitié du trouble qui me presse.
N'avez-vous d'une mère aucun ressouvenir?

OLIMPIE.

Ceux qui de mon enfance ont pu m'entretenir
M'ont tous dit qu'en ce temps de trouble et de carnage,
Au sortir du berceau, je fus en esclavage.
D'une mère jamais je n'ai connu l'amour;

J'ignore qui je suis, et qui m'a mise au jour....
Hélas! vous soupirez, vous pleurez, et mes larmes
Se mêlent à vos pleurs, et j'y trouve des charmes...
Eh quoi! vous me serrez dans vos bras languissants!
Vous faites pour parler des efforts impuissants!
Parlez-moi.

STATIRA.

Je ne puis... je succombe... Olimpie!
Le trouble que je sens me va coûter la vie.

SCÈNE IV.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIÉROPHANTE.

L'HIÉROPHANTE.

O prêtresse des dieux! ô reine des humains!
Quel changement nouveau dans vos tristes destins!
Que nous faudra-t-il faire, et qu'allez-vous entendre?

STATIRA.

Des malheurs; je suis prête, et je dois tout attendre.

L'HIÉROPHANTE.

C'est le plus grand des biens, d'amertume mêlé;
Mais il n'en est point d'autre. Antigone troublé,
Antigone, les siens, le peuple, les armées,
Toutes les voix enfin, par le zèle animées,
Tout dit que cet objet à vos yeux présenté,
Qui long-temps comme vous fut dans l'obscurité,
Que vos royales mains vont unir à Cassandre,
Qu'Olimpie...

STATIRA.

Achevez.

L'HIÉROPHANTE.

Est fille d'Alexandre.

STATIRA, *courant embrasser Olimpie.*

Ah! mon cœur déchiré me l'a dit avant vous.

O ma fille! ô mon sang! ô nom fatal et doux!
De vos embrassements faut-il que je jouisse,
Lorsque par votre hymen vous faites mon supplice!

OLIMPIE.

Quoi! vous seriez ma mère, et vous en gémissez!

STATIRA.

Non, je bénis les dieux trop long-temps courroucés;
Je sens trop la nature et l'excès de ma joie;
Mais le ciel me ravit le bonheur qu'il m'envoie:
Il te donne à Cassandre.

OLIMPIE.

Ah! si dans votre flanc
Olimpie a puisé la source de son sang,
Si j'en crois mon amour, si vous êtes ma mère,
Le généreux Cassandre a-t-il pu vous déplaire?

L'HIÉROPHANTE.

Oui, vous êtes son sang, vous n'en pouvez douter;
Cassandre enfin l'avoue, il vient de l'attester.
Pourrez-vous toutes deux avec lui réunies
Concilier enfin deux races ennemies?

OLIMPIE.

Qui? lui? votre ennemi! tel serait mon malheur!

STATIRA.

D'Alexandre ton père il est l'empoisonneur.
Au sein de Statira dont tu tiens la naissance,
Dans ce sein malheureux qui nourrit ton enfance,
Que tu viens d'embrasser pour la première fois,
Il plongea le couteau dont il frappa les rois.
Il me poursuit enfin jusqu'au temple d'Ephèse;
Il y brave les dieux, et feint qu'il les appaise!
A mes bras maternels il ose te ravir;
Et tu peux demander si je dois le haïr!

OLIMPIE.

Quoi! d'Alexandre ici le ciel voit la famille!

Quoi ! vous êtes sa veuve ! Olimpie est sa fille !
Et votre meurtrier, ma mère, est mon époux !
Je ne suis dans vos bras qu'un objet de courroux !
Quoi ! cet hymen si cher était un crime horrible !

L'HIÉROPHANTE.

Espérez dans le ciel.

OLIMPIE.

Ah ! sa haine inflexible
D'aucune ombre d'espoir ne peut flatter mes vœux :
Il m'ouvrait un abyme en éclairant mes yeux.
Je vois ce que je suis, et ce que je dois être.
Le plus grand de mes maux est donc de me connaître !
Je devais à l'autel où vous nous unissez
Expirer en victime, et tomber à vos pieds.

SCÈNE V.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIÉROPHANTE, UN PRÊTRE.

LE PRÊTRE.

On menace le temple, et les divins mystères
Sont bientôt profanés par des mains téméraires ;
Les deux rois désunis disputent à nos yeux
Le droit de commander où commandent les dieux :
Voilà ce qu'annonçaient ces voûtes gémissantes,
Et sous nos pieds craintifs nos demeures tremblantes.
Il semble que le ciel veuille nous informer
Que la terre l'offense, et qu'il faut le calmer ;
Tout un peuple éperdu, que la discorde excite,
Vers les parvis sacrés vole et se précipite ;
Ephèse est divisée entre deux factions.
Nous ressemblons bientôt aux autres nations.
La sainteté, la paix, les mœurs vont disparaître ;

Les rois l'emporteront, et nous aurons un maître.

L'HIÉROPHANTE.

Ah ! qu'au moins loin de nous ils portent leurs forfaits !
Qu'ils laissent sur la terre un asyle de paix !
Leur intérêt l'exige... O mère auguste et tendre,
Et vous... dirai-je, hélas ! l'épouse de Cassandre ?
Au pied de ces autels vous pouvez vous jeter.
Aux rois audacieux je vais me présenter ;
Je connais le respect qu'on doit à leur couronne ;
Mais ils en doivent plus à ce dieu qui la donne.
S'ils prétendent régner, qu'ils ne l'irritent pas.
Nous sommes, je le sais, sans armes, sans soldats ;
Nous n'avons que nos lois, voilà notre puissance.
Dieu seul est mon appui, son temple est ma défense ;
Et, si la tyrannie osait en approcher,
C'est sur mon corps sanglant qu'il lui faudra marcher.

(*l'Hiérophante sort avec le prêtre inférieur.*)

SCÈNE VI.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

O destinée ! ô dieu des autels et du trône !
Contre Cassandre au moins favorise Antigone.
Il me faut donc, ma fille, au déclin de mes jours,
De nos seuls ennemis attendre des secours,
Rechercher un vengeur, au sein de ma misère,
Chez les usurpateurs du trône de ton père !
Chez nos propres sujets, dont les efforts jaloux
Disputent cent Etats que j'ai possédés tous !
Ils rampaient à mes pieds, ils sont ici mes maîtres.
O trône de Cyrus ! ô sang de mes ancêtres.
Dans quel profond abyme êtes-vous descendus !

Vanité des grandeurs, je ne vous connais plus.

OLIMPIE.

Ma mère, je vous suis... Ah! dans ce jour funeste,
Rendez-moi digne au moins du grand nom qui vous reste;
Le devoir qu'il prescrit est mon unique espoir.

STATIRA.

Fille du roi des rois, remplissez ce devoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I.

(*le temple est fermé.*)

CASSANDRE, SOSTÈNE, *dans le péristile.*

CASSANDRE.

La vérité l'emporte, il n'est plus temps de taire
Ce funeste secret qu'avait caché mon père;
Il a fallu céder à la publique voix.
Oui, j'ai rendu justice à la fille des rois;
Devais-je plus long-temps, par un cruel silence,
Faire encore à son sang cette mortelle offense?
Je fus coupable assez.

SOSTÈNE.

Mais un rival jaloux
Du grand nom d'Olimpie abuse contre vous:
Il anime le peuple; Ephèse est alarmée;
De la religion la fureur animée,
Qu'Antigone méprise, et qu'il sait exciter,
Vous fait un crime affreux, un crime à détester,
De posséder la fille, ayant tué la mère.

CASSANDRE.

Les reproches sanglants qu'Ephèse peut me faire,
Vous le savez, grand dieu, n'approchent pas des miens.

J'ai calmé, grâce au ciel, les cœurs des citoyens ;
Le mien sera toujours victime des furies,
Victime de l'amour, et de mes barbaries.
Hélas! j'avais voulu qu'elle tînt tout de moi,
Qu'elle ignorât un sort qui me glaçait d'effroi.
De son père en ses mains je mettais l'héritage
Conquis par Antipatre, aujourd'hui mon partage.
Heureux par mon amour, heureux par mes bienfaits,
Une fois en ma vie avec moi-même en paix,
Tout était réparé, je lui rendais justice.
D'aucun crime après tout mon cœur ne fut complice;
J'ai tué Statira, mais c'est dans les combats,
C'est en sauvant mon père, en lui prêtant mon bras,
C'est dans l'emportement du meurtre et du carnage,
Où le devoir d'un fils égarait mon courage;
C'est dans l'aveuglement que la nuit et l'horreur
Répandaient sur mes yeux troublés par la fureur.
Mon âme en frémissait avant d'être punie
Par ce fatal amour qui la tient asservie.
Je me crois innocent au jugement des dieux,
Devant le monde entier, mais non pas à mes yeux,
Non pas pour Olimpie, et c'est-là mon supplice,
C'est-là mon désespoir. Il faut qu'elle choisisse,
Ou de me pardonner, ou de percer mon cœur,
Ce cœur désespéré, qui brûle avec fureur.

SOSTÈNE.

On prétend qu'Olimpie, en ce temple amenée,
Peut retirer la main qu'elle vous a donnée.

CASSANDRE.

Oui, je le sais, Sostène; et si de cette loi
L'objet que j'idolâtre abusait contre moi,
Malheur à mon rival, et malheur à ce temple.
Du culte le plus saint je donne ici l'exemple;
J'en donnerais bientôt de vengeance et d'horreur.

Ecartons loin de moi cette vaine terreur.
Je suis aimé ; son cœur est à moi dès l'enfance,
Et l'amour est le dieu qui prendra ma défense.
Courons vers Olimpie.

SCÈNE II.

CASSANDRE, SOSTÈNE, L'HIÉROPHANTE *sortant du temple.*

CASSANDRE.

Interprète du ciel,
Ministre de clémence, en ce jour solennel,
J'ai de votre saint temple écarté les alarmes.
Contre Antigone encor je n'ai point pris les armes ;
J'ai respecté ces temps à la paix consacrés ;
Mais donnez cette paix à mes sens déchirés.
J'ai plus d'un droit ici, je saurai les défendre.
Je meurs sans Olimpie, et vous devez la rendre.
Achevons cet hymen.

L'HIÉROPHANTE.

Elle remplit, seigneur,
Des devoirs bien sacrés et bien chers à son cœur.

CASSANDRE.

Tout le mien les partage. Où donc est la prêtresse
Qui doit m'offrir ma femme, et bénir ma tendresse ?

L'HIÉROPHANTE.

Elle va l'amener. Puissent de si beaux nœuds
Ne point faire aujourd'hui le malheur de tous deux !

CASSANDRE.

Notre malheur !... Hélas ! cette seule journée
Voyait de tant de maux la course terminée.
Pour la première fois un moment de douceur
De mes affreux chagrins dissipait la noirceur.

L'HIÉROPHANTE.

Peut-être plus que vous Olimpie est à plaindre.

CASSANDRE.

Comment? que dites-vous?... Eh ! que peut-elle craindre?

L'HIÉROPHANTE, *s'en allant.*

Vous l'apprendrez trop tôt.

CASSANDRE.

Non, demeurez. Et quoi,
Du parti d'Antigone êtes-vous contre moi?

L'HIÉROPHANTE.

Ne préservent les cieux de passer les limites
Que mon culte paisible à mon zèle a prescrites!
Les intrigues des cours, les cris des factions,
Des humains que je fuis les tristes passions,
N'ont point encor troublé nos retraites obscures :
Au dieu que nous servons nous levons des mains pures.
Les débats des grands rois, prompts à se diviser,
Ne sont connus de nous que pour les appaiser;
Et nous ignorerions leurs grandeurs passagères,
Sans le fatal besoin qu'ils ont de nos prières.
Pour vous, pour Olimpie, et pour d'autres, seigneur,
Je vais des immortels implorer la faveur.

CASSANDRE.

Olimpie !...

L'HIÉROPHANTE.

En ces lieux ce moment la rappelle.
Voyez si vous avez encor des droits sur elle.
Je vous laisse.

(*il sort, et le temple s'ouvre.*)

SCÈNE III.

CASSANDRE, SOSTÈNE, STATIRA, OLIMPIE.

CASSANDRE.

Elle tremble, ô ciel! et je frémis!...
Quoi! vous baissez les yeux de vos larmes remplis!
Vous détournez de moi ce front où la nature
Peint l'âme la plus noble, et l'ardeur la plus pure!

OLIMPIE, *se jetant dans les bras de sa mère.*

Ah, barbare!... Ah, madame!

CASSANDRE.

Expliquez-vous, parlez.
Dans quels bras fuyez-vous mes regards désolés?
Que m'a-t-on dit? pourquoi me causer tant d'alarmes?
Qui donc vous accompagne et vous baigne de larmes?

STATIRA, *se dévoilant et se retournant vers Cassandre.*

Regarde qui je suis.

CASSANDRE.

A ses traits... à sa voix...
Mon sang se glace!... Où suis-je? et qu'est-ce que je vois?

STATIRA.

Tes crimes.

CASSANDRE.

Statira peut ici reparaître!

STATIRA.

Malheureux! reconnais la veuve de ton maître,
La mère d'Olimpie.

CASSANDRE.

O tonnerres du ciel,

ondez sur moi, tombez sur ce front criminel!

STATIRA.

ue n'as-tu fait plus tôt cette horrible prière?
ernel ennemi de ma famille entière,
le ciel l'a voulu, si par tes premiers coups
)i seul as fait tomber mon trône et mon époux;
dans ce jour de crime, au milieu du carnage,
ı te sentis, barbare, assez peu de courage
ur frapper une femme, et, lui perçant le flanc,
à plonger de tes mains dans les flots de son sang,
e ce sang malheureux laisse-moi ce qui reste.
ut-il qu'en tous les temps ta main me soit funeste?
'arrache point ma fille à mon cœur, à mes bras;
uand le ciel me la rend, ne me l'enlève pas.
es tyrans de la terre à jamais séparée,
especte au moins l'asyle où je suis enterrée;
e viens point, malheureux, par d'indignes efforts,
ans ces tombeaux sacrés persécuter les morts.

CASSANDRE.

ous m'avez plus frappé que n'eût fait le tonnerre;
t mon front à vos pieds n'ose toucher la terre.
e m'en avoue indigne après mes attentats;
t si je m'excusais sur l'horreur des combats,
je vous apprenais que ma main fut trompée,
uand des jours d'un héros la trame fut coupée,
ue je servais mon père en m'armant contre vous,
e ne fléchirais point votre juste courroux.
ien ne peut m'excuser... Je pourrais dire encore
ue je sauvai ce sang que ma tendresse adore,
ue je mets à vos pieds mon sceptre et mes Etats.
out est affreux pour vous! Vous ne m'écoutez pas!
la main m'arracherait ma malheureuse vie,
loins pleine de forfaits que de remords punie,
i votre propre sang, l'objet de tant d'amour,

Malgré lui, malgré moi, ne m'attachait au jour.
Avec un saint respect j'élevai votre fille;
Je lui tins lieu quinze ans de père et de famille;
Elle a mes vœux, mon cœur; et peut-être les dieux
Ne nous ont assemblés dans ces augustes lieux
Que pour y réparer par un saint hyménée
L'épouvantable horreur de notre destinée.

STATIRA.

Quel hymen!... O mon sang! tu recevrais la foi,
De qui? de l'assassin d'Alexandre et de moi!

OLIMPIE.

Non.... ma mère, éteignez ces flambeaux effroyables
Ces flambeaux de l'hymen entre nos mains coupables
Eteignez dans mon cœur l'affreux ressouvenir
Des nœuds, des tristes nœuds qui devaient nous unir.
Je préfère (et ce choix n'a rien qui vous étonne)
La cendre qui vous couvre au sceptre qu'il me donne.
Je n'ai point balancé; laissez-moi dans vos bras
Oublier tant d'amour avec tant d'attentats.
Votre fille en l'aimant devenait sa complice.
Pardonnez, acceptez mon juste sacrifice;
Séparez, s'il se peut, mon cœur de ses forfaits;
Empêchez-moi sur-tout de le revoir jamais.

STATIRA.

Je reconnais ma fille, et suis moins malheureuse.
Tu rends un peu de vie à ma langueur affreuse;
Je renais... Ah! grands dieux! vouliez-vous que ma main
Présentât Olimpie à ce monstre inhumain?
Qu'exigiez-vous de moi? quel affreux ministère
Et pour votre prêtresse, hélas! et pour sa mère!
Vous en avez pitié; vous ne prétendiez pas
M'arrêter dans le piège où vous guidiez mes pas.
Cruel, n'insulte plus et l'autel et le trône:

ı souillas de mon sang les murs de Babylone;
ıimerais mieux encore une seconde fois
)ir ce sang répandu par l'assassin des rois,
ıe de voir mon sujet, mon ennemi... Cassandre,
ımer insolemment la fille d'Alexandre.

CASSANDRE.

me condamne encore avec plus de rigueur;
ıis j'aime, mais cédez à l'amour en fureur.
impie est à moi; je sais quel fut son père;
suis roi comme lui, j'en ai le caractère,
ın ai les droits, la force; elle est ma femme enfin:
en ne peut séparer mon sort et son destin.
ses frayeurs, ni vous, ni les dieux, ni mes crimes,
en ne rompra jamais des nœuds si légitimes.
ciel de mes remords ne s'est point détourné;
, puisqu'il nous unit, il a tout pardonné.
ais si l'on veut m'ôter cette épouse adorée,
main qui m'appartient, sa foi qu'elle a jurée,
faut verser ce sang, il faut m'ôter ce cœur,
ıi ne connaît plus qu'elle, et qui vous fait horreur.
)s autels à mes yeux n'ont plus de privilège.
je fus meurtrier, je serai sacrilège.
enleverais ma femme à ce temple, à vos bras,
ıx dieux même, à nos dieux, s'ils ne m'exaucaient pas.
demande la mort, je la veux, je l'envie,
ais je n'expirerai que l'époux d'Olimpie.
faudra, malgré vous, que j'emporte au tombeau
l'amour le plus tendre, et le nom le plus beau,
les remords affreux d'un crime involontaire,
ıi fléchiront du moins les mânes de son père.

(*Cassandre sort avec Sostène.*)

SCÈNE IV.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

Quel moment! quel blasphême! ô ciel! qu'ai-je entendu?
Ah! ma fille, à quel prix mon sang m'est-il rendu!
Tu ressens, je le vois, les horreurs que j'éprouve;
Dans tes yeux effrayés ma douleur se retrouve;
Ton cœur répond au mien; tes chers embrassements
Tes soupirs enflammés consolent mes tourments;
Ils sont moins douloureux, puisque tu les partage.
Ma fille est mon asyle en ces nouveaux naufrages.
Je puis tout supporter, puisque je vois en toi
Un cœur digne en effet d'Alexandre et de moi.

OLIMPIE.

Ah! le ciel m'est témoin si mon âme est formée
Pour imiter la vôtre, et pour être animée
Des mêmes sentiments et des mêmes vertus.
O veuve d'Alexandre! ô sang de Darius!
Ma mère!.. Ah! fallait-il qu'à vos bras enlevée,
Par les mains de Cassandre on me vît élevée?
Pourquoi votre assassin, prévenant mes souhaits,
A-t-il marqué pour moi ses jours par ses bienfaits?
Que sa cruelle main ne m'a-t-elle opprimée?
Bienfaits trop dangereux! pourquoi m'a-t-il aimée

STATIRA.

Ciel! qui vois-je paraître en ces lieux retirés?
Antigone lui-même!

SCÈNE V.

TATIRA, OLIMPIE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

O reine, demeurez.
ous voyez un des rois formés par Alexandre,
ui respecte sa veuve, et qui vient la défendre;
ous pourriez remonter, du pied de cet autel,
u premier rang du monde où vous plaça le ciel;
mettre votre fille, et prendre au moins vengeance
u ravisseur altier qui tous trois nous offense.
otre sort est connu, tous les cœurs sont à vous;
s sont las des tyrans que votre auguste époux
aissa par son trépas maîtres de son Empire.
our ce grand changement votre nom peut suffire.
l'avouerez-vous ici pour votre défenseur?

STATIRA.

ui, si c'est la pitié qui conduit votre cœur,
i vous servez mon sang, si votre offre est sincère.

ANTIGONE.

e ne souffrirai pas qu'un jeune téméraire
es mains de votre fille et de tant de vertus
btienne un double droit au trône de Cyrus;
l en est trop indigne : et pour un tel partage
e n'ai pas présumé qu'il ait votre suffrage.
e n'ai point au grand-prêtre ouvert ici mon cœur;
e me suis présenté comme un adorateur
ui des divinités implore la clémence.
e me présente à vous armé de la vengeance.
a veuve d'Alexandre, oubliant sa grandeur,
e sa famille au moins n'oubliera point l'honneur.

STATIRA.

Mon cœur est détaché du trône et de la vie ;
L'un me fut enlevé, l'autre est bientôt finie.
Mais si vous arrachez aux mains d'un ravisseur
Le seul bien que les dieux rendaient à ma douleur
Si vous la protégez, si vous vengez son père,
Je ne vois plus en vous que mon dieu tutélaire.
Seigneur, sauvez ma fille, au bord de mon tombea
Du crime et du danger d'épouser mon bourreau.

ANTIGONE.

Digne sang d'Alexandre, approuvez-vous mon zèl
Acceptez-vous mon offre, et pensez-vous comme ell

OLIMPIE.

Je dois haïr Cassandre.

ANTIGONE.

Il faut donc m'accorder
Le prix, le noble prix que je viens demander.
Contre mon allié je prends votre défense ;
Je crois vous mériter ; soyez ma récompense.
Toute autre est un outrage, et c'est vous que je veux
Cassandre n'est pas fait pour obtenir vos vœux :
Parlez, et je tiendrai cette gloire suprême
De mon bras, de la reine, et sur-tout de vous-mêm
Prononcez : daignez-vous m'honorer d'un tel prix

STATIRA.

Décidez.

OLIMPIE.

Laissez-moi reprendre mes esprits...
J'ouvre à peine les yeux. Tremblante, épouvantée
Du sein de l'esclavage en ce temple jetée,
Fille de Statira, fille d'un demi-dieu,
Je retrouve une mère en cet auguste lieu,
De son rang, de ses biens, de son nom dépouillée,
Et d'un sommeil de mort à peine réveillée ;

épouse un bienfaiteur... il est un assassin.
on époux de ma mère a déchiré le sein.
ans cet entassement d'horribles aventures
ous m'offrez votre main pour venger mes injures.
ue puis-je vous répondre ?.... Ah ! dans de tels mo-
ments
(*embrassant sa mère.*)
oyez à qui je dois mes premiers sentiments,
oyez si les flambeaux des pompes nuptiales
ut faits pour éclairer ces horreurs si fatales,
uelle foule de maux m'environne en un jour,
t si ce cœur glacé peut écouter l'amour.

STATIRA.

h ! je vous réponds d'elle, et le ciel vous la donne.
a majesté, peut-être, ou l'orgueil de mon trône
avait pas destiné, dans mes premiers projets,
a fille d'Alexandre à l'un de mes sujets;
ais vous la méritez en osant la défendre.
est vous qu'en expirant désignait Alexandre;
nomma le plus digne, et vous le devenez:
n trône est votre bien, quand vous le soutenez.
ue des dieux immortels la faveur vous seconde!
ue leur main vous conduise à l'empire du monde!
lexandre et sa veuve, ensevelis tous deux,
ui dans la tombe, et moi dans ces murs ténébreux,
ous verront sans regret au trône de mes pères;
t puissent désormais les destins, moins sévères,
a écarter pour vous cette fatalité
ui renversa toujours ce trône ensanglanté!

ANTIGONE.

sera relevé par la main d'Olimpie.
ontrez-vous avec elle aux peuples de l'Asie.
rtez de cet asyle, et je vais tout presser
our venger Alexandre, et pour le remplacer.
(*il sort.*)

SCÈNE VI.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

Ma fille, c'est par toi que je romps la barrière
Qui me sépare ici de la nature entière;
Et je rentre un moment dans ce monde pervers,
Pour venger mon époux, ton hymen, et tes fers.
Dieu donnera la force à mes mains maternelles
De briser avec toi tes chaînes criminelles.
Viens remplir ma promesse, et me faire oublier,
Par des serments nouveaux, le crime du premier.

OLIMPIE.

Hélas!..

STATIRA.

Quoi! tu gémis?

OLIMPIE.

Cette même journée
Allumerait deux fois les flambeaux d'hyménée?

STATIRA.

Que dis-tu?

OLIMPIE.

Permettez, pour la première fois,
Que je vous fasse entendre une timide voix.
Je vous chéris, ma mère, et je voudrais répandre
Le sang que je reçus de vous et d'Alexandre,
Si j'obtenais des dieux, en le faisant couler,
De prolonger vos jours ou de les consoler.

STATIRA.

O ma chère Olimpie!

OLIMPIE.

Oserai-je encor dire
Que votre asyle obscur est le trône où j'aspire?

Vous m'y verrez soumise, et foulant à vos pieds
Ces trônes malheureux, pour vous seule oubliés.
Alexandre mon père, enfermé dans la tombe,
Veut-il que de nos mains son ennemi succombe?
Laissons là tous ces rois, dans l'horreur des combats,
Se punir l'un par l'autre, et venger son trépas;
Mais nous, de tant de maux victimes innocentes;
A leurs bras forcenés joignant nos mains tremblantes,
Faudra-t-il nous charger d'un meurtre infructueux?
Les larmes sont pour nous, les crimes sont pour eux.

STATIRA.

Des larmes! et pour qui les vois-je ici répandre?
Dieux! m'avez-vous rendu la fille d'Alexandre?
Est-ce elle que j'entends?

OLIMPIE.

Ma mère...

STATIRA.

O ciel vengeur!

OLIMPIE.

Cassandre!..

STATIRA.

Explique-toi; tu me glaces d'horreur.
Parle.

OLIMPIE.

Je ne le puis.

STATIRA.

Va, tu m'arraches l'âme;
Finis ce trouble affreux; parle, dis-je.

OLIMPIE.

Ah! madame,
Je sens trop de quels coups je viens de vous frapper;
Mais je vous chéris trop pour vouloir vous tromper.
Prête à me séparer d'un époux si coupable,
Je le fuis... mais je l'aime.

STATIRA.

O parole exécrable !
Dernier de mes moments ! cruelle fille, hélas !
Puisque tu peux l'aimer, tu ne le fuiras pas.
Tu l'aimes ! tu trahis Alexandre et ta mère !
Grand dieu ! j'ai vu périr mon époux et mon père
Tu m'arrachas ma fille, et ton ordre inhumain
Me la fait retrouver pour mourir de sa main !

OLIMPIE.

Je me jette à vos pieds...

STATIRA.

Fille dénaturée !
Fille trop chère !...

OLIMPIE.

Hélas ! de douleurs dévorée,
Tremblante à vos genoux, je les baigne de pleurs
Ma mère, pardonnez.

STATIRA.

Je pardonne. . et je meurs.

OLIMPIE.

Vivez, écoutez-moi.

STATIRA.

Que veux-tu ?

OLIMPIE.

Je vous jure
Par les dieux, par mon nom, par vous, par la natu
Que je m'en punirai, qu'Olimpie aujourd'hui
Répandra tout son sang avant que d'être à lui.
Mon cœur vous est connu. Je vous ai dit que j'aim
Jugez par ma faiblesse, et par cet aveu même,
Si ce cœur est à vous, et si vous l'emportez
Sur mes sens éperdus que l'amour a domtés.
Ne considérez point ma faiblesse et mon âge ;
De mon père et de vous je me sens le courage :

J'ai pu les offenser, je ne peux les trahir;
Et vous me connaîtrez en me voyant mourir.

STATIRA.

Tu peux mourir, dis-tu, fille inhumaine et chère,
Et tu ne peux haïr l'assassin de ton père!

OLIMPIE.

Arrachez-moi ce cœur : vous verrez qu'un époux,
Quelque cher qu'il me fût, y régnait moins que vous;
Vous y reconnaîtrez ce pur sang qui m'anime.
Pour me justifier prenez votre victime,
Immolez votre fille.

STATIRA.

Ah! j'en crois tes vertus;
Je te plains, Olimpie, et ne t'accuse plus :
J'espère en ton devoir, j'espère en ton courage.
Moi-même j'ai pitié d'un amour qui m'outrage.
Tu déchires mon cœur, et tu sais l'attendrir.
Console au moins ta mère en la faisant mourir.
Va, je suis malheureuse, et tu n'es point coupable.

OLIMPIE.

Qui de nous deux, ô ciel! est la plus misérable?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCÈNE I.

ANTIGONE, HERMAS, *dans le péristile.*

HERMAS.

Vous me l'aviez bien dit, les saints lieux profan
Aux horreurs des combats vont être abandonnés :
Vos soldats près du temple occupent ce passage:
Cassandre, ivre d'amour, de douleur, et de rage,
Des dieux qu'il invoquait défiant le courroux,
Par cet autre chemin s'avance contre vous.
Le signal est donné; mais, dans cette entreprise,
Entre Cassandre et vous le peuple se divise.

ANTIGONE, *en sortant.*

Je le réunirai.

SCÈNE II.

ANTIGONE, HERMAS, CASSANDRE, SOSTÈNE.

CASSANDRE, *arrêtant Antigone.*

Demeure, indigne ami,
Infidèle allié, détestable ennemi:
M'oses-tu disputer ce que le ciel me donne?

ANTIGONE.

Oui. Quelle est la surprise où ton cœur s'abandonne
La fille d'Alexandre a des droits assez grands

)ur faire armer l'Asie, et trembler nos tyrans.
abylone est sa dot, et son droit est l'Empire.
e prétends l'un et l'autre; et je veux bien te dire
ue tes pleurs, tes regrets, tes expiations,
'en imposeront pas aux yeux des nations.
e crois pas qu'à présent l'amitié considère
tu fus innocent de la mort de son père:
'opinion fait tout; elle t'a condamné.
ux faiblesses d'amour ton cœur abandonné
éduisait Olimpie en cachant sa naissance;
u crus ensevelir dans l'éternel silence
e funeste secret dont je suis informé;
e n'est qu'en la trompant que tu pus être aimé.
es yeux s'ouvrent enfin, c'en est fait; et Cassandre
'ose lever les siens, n'a plus rien à prétendre.
)e quoi t'es-tu flatté? pensais-tu que ses droits
'élèveraient un jour au rang de roi des rois?
e peux de Statira prendre ici la défense;
Iais veux-tu conserver notre antique alliance?
'eux-tu régner en paix dans tes nouveaux Etats,
Ie revoir ton ami, t'appuyer de mon bras?

CASSANDRE.

Eh bien?

ANTIGONE.

Cède Olimpie, et rien ne nous sépare;
Ie périrai pour toi: sinon je te déclare
)ue je suis le plus grand de tous tes ennemis.
Connais tes intérêts, pèse-les, et choisis.

CASSANDRE.

Ie n'aurai pas de peine, et je venais te faire
Une offre différente, et qui pourra te plaire.
Tu ne connais ni loi, ni remords, ni pitié,
Et c'est un jeu pour toi de trahir l'amitié.
J'ai craint le ciel du moins: tu ris de sa justice,

Tu jouis des forfaits dont tu fus le complice ;
Tu n'en jouiras pas, traître...

ANTIGONE.

Que prétends-tu?

CASSANDRE.

Si dans ton âme atroce il est quelque vertu,
N'employons pas les mains du soldat mercenaire
Pour assouvir ta rage et servir ma colère.
Qu'a de commun le peuple avec nos factions?
Est-ce à lui de mourir pour nos divisions?
C'est à nous, c'est à toi, si tu te sens l'audace
De braver mon courage, ainsi que ma disgrâce.
Je ne fus pas admis au commerce des dieux
Pour aller égorger mon ami sous leurs yeux ;
C'est un crime nouveau, c'est toi qui le prépares.
Va ; nous étions formés pour être des barbares.
Marchons : viens décider de ton sort et du mien,
T'abreuver de mon sang, ou verser tout le tien.

ANTIGONE.

J'y consens avec joie, et sois sûr qu'Olimpie
Acceptera la main qui t'ôtera la vie.

(*ils mettent l'épée à la main.*)

SCÈNE III.

CASSANDRE, ANTIGONE, HERMAS, SOSTÈNE.

L'HIÉROPHANTE *sort du temple précipitamment, avec les prêtres et les initiés, qui se jettent avec une foule de peuple entre Cassandre et Antigone, et les désarment.*

L'HIÉROPHANTE.

Profanes, c'en est trop. Arrêtez, respectez
Et le dieu qui vous parle, et ses solennités.

rêtres, initiés, peuple, qu'on les sépare;
annissez du lieu saint la discorde barbare,
Expiez vos forfaits... Glaives, disparaissez.
ardonne, dieu puissant! vous, rois, obéissez.

CASSANDRE.

e cède au ciel, à vous.

ANTIGONE.

Je persiste; et j'atteste
es mânes d'Alexandre, et le courroux céleste,
ue, tant que je vivrai, je ne souffrirai pas
u'Olimpie à mes yeux passe ici dans ses bras,
t que cet hyménée illégitime, impie,
it la honte d'Ephèse, et l'horreur de l'Asie.

CASSANDRE.

ns doute il le serait, si tu l'avais formé.

L'HIÉROPHANTE.

un esprit plus remis, d'un cœur moins enflammé,
endez-vous à la loi, respectez sa justice;
le est commune à tous, il faut qu'on l'accomplisse.
a cabane du pauvre et le trône des rois,
galement soumis, entendent cette voix;
le aide la faiblesse, elle est le frein du crime,
délie à l'autel l'innocente victime.
l'époux, quel qu'il soit, et quel que soit son rang,
s parents de sa femme a répandu le sang,
t-il purifié dans nos sacrés mystères
r le feu de Vesta, par les eaux salutaires,
par le repentir, plus nécessaire qu'eux,
n épouse en ce jour peut former d'autres nœuds;
le le peut sans honte, à moins que sa clémence,
'exemple des dieux, ne pardonne l'offense.
loi donne un seul jour; elle accourcit les temps
s chagrins attachés à ces grands changements:
ais sur-tout attendez les ordres d'une mère;

Elle a repris ses droits, le sacré caractère
Que la nature donne, et que rien n'affaiblit.
A son auguste voix Olimpie obéit.
Qu'osez-vous attenter, quand c'est à vous d'attend
Les arrêts de la veuve et du sang d'Alexandre?
(*il sort avec sa suite.*)

ANTIGONE.

C'est assez, j'y souscris, pontife; elle est à moi.
(*Antigone sort avec Hermas.*)

SCÈNE IV.

CASSANDRE, SOSTÈNE, *dans le péristile.*

CASSANDRE.

Elle n'y sera pas, cœur barbare et sans foi.
Arrachons-la, Sostène, à ce fatal asyle,
A l'espoir insolent de ce coupable habile,
Qui rit de mes remords, insulte à ma douleur,
Et tranquille et serein vient m'arracher le cœur.

SOSTÈNE.

Il séduit Statira, seigneur, il s'autorise
Et des lois qu'il viole, et des dieux qu'il méprise...

CASSANDRE.

Enlevons-la, te dis-je, aux dieux que j'ai servis,
Et par qui désormais tous mes soins sont trahis.
J'accepterais la mort, je bénirais la foudre;
Mais qu'enfin mon épouse ose ici se résoudre
A passer en un jour à cet autel fatal
De la main de Cassandre à la main d'un rival!
Tombe en cendres ce temple avant que je l'endure
Ciel! tu me pardonnais. Plus tranquille et plus pu
Mon âme à cet espoir osait s'abandonner:
Tu m'ôtes Olimpie, est-ce là pardonner?

SOSTÈNE.

Il ne vous l'ôte point : ce cœur docile et tendre,
Si soumis à vos lois, si content de se rendre,
Ne peut jusqu'à l'oubli passer en un moment.
Le cœur ne connaît point un si prompt changement.
Elle peut vous aimer sans trahir la nature.
Vos coups dans les combats portés à l'aventure
Ont versé, je l'avoue, un sang bien précieux;
C'est un malheur pour vous que permirent les dieux.
Vous n'avez point trempé dans la mort de son père;
Vos pleurs ont effacé tout le sang de sa mère;
Ses malheurs sont passés, vos bienfaits sont présents.

CASSANDRE.

Vainement cette idée appaise mes tourments.
Ce sang de Statira, ces mânes d'Alexandre,
D'une voix trop terrible ici se font entendre.
Sostène, elle est leur fille, elle a le droit affreux
De haïr sans retour un époux malheureux.
Je sens qu'elle m'abhorre, et moi je la préfère
Au trône de Cyrus, au trône de la terre.
Ces expiations, ces mystères cachés,
Indifférents aux rois, et par moi recherchés,
Elle en était l'objet; mon âme criminelle
Ne s'approchait des dieux que pour s'approcher d'elle.

SOSTÈNE, *apercevant Olimpie.*

Hélas! la voyez-vous en proie à ses douleurs?
Elle embrasse un autel, et le baigne de pleurs.

CASSANDRE.

Au temple, à cet autel, il est temps qu'on l'enlève.
Va, cours, que tout soit prêt.

(*Sostène sort.*)

SCÈNE V.

CASSANDRE, OLIMPIE.

OLIMPIE, *courbée sur l'autel sans voir Cassandre.*
Que mon cœur se soulève !
Qu'il est désespéré !.. qu'il se condamne, hélas !
(*apercevant Cassandre.*)
Que vois-je !

CASSANDRE.
Votre époux !

OLIMPIE.
Non, vous ne l'êtes pas.
Non, Cassandre... jamais ne prétendez à l'être.

CASSANDRE.
Eh bien ! j'en suis indigne, et je dois me connaître.
Je sais tous les forfaits que mon sort inhumain,
Pour nous perdre tous deux, a commis par ma main
J'ai cru les expier, j'en comble la mesure,
Ma présence est un crime, et ma flamme une injure.
Mais, daignez me répondre... ai-je par mes secours
Aux fureurs de la guerre arraché vos beaux jours ?

OLIMPIE.
Pourquoi les conserver ?

CASSANDRE.
Au sortir de l'enfance
Ai-je assez respecté votre aimable innocence ?
Vous ai-je idolâtrée ?

OLIMPIE.
Ah ! c'est-là mon malheur.

CASSANDRE.
Après le tendre aveu de la plus pure ardeur,
Libre dans vos bontés, maîtresse de vous-même,

Cette voix favorable à l'époux qui vous aime,
Aux lieux où je vous parle, à ces mêmes autels
A joint à mes serments vos serments solennels!

OLIMPIE.

Hélas! il est trop vrai!.. Que le courroux céleste
Ne me punisse pas d'un serment si funeste!

CASSANDRE.

Vous m'aimiez, Olimpie!

OLIMPIE.

Ah, pour comble d'horreur,
Ne me reproche pas ma détestable erreur.
Il te fut trop aisé d'éblouir ma jeunesse;
D'un cœur qui s'ignorait tu trompas la faiblesse;
C'est un forfait de plus... Fuis-moi; ces entretiens
Sont un crime pour moi plus affreux que les tiens.

CASSANDRE.

Craignez d'en commettre un plus funeste peut-être
En acceptant les vœux d'un barbare et d'un traître;
Et si pour Antigone...

OLIMPIE.

Arrête, malheureux.
D'Antigone et de toi je rejette les vœux.
Après que cette main, lâchement abusée,
S'est pu joindre à ta main de mon sang arrosée,
Nul mortel désormais n'aura droit sur mon cœur.
J'ai l'hymen, et le monde, et la vie, en horreur.
Traîtresse de mon choix, sans que je délibère,
Je choisis les tombeaux qui renferment ma mère;
Je choisis cet asyle où dieu doit posséder
Le cœur qui se trompa quand il put te céder.
J'embrasse les autels, et déteste ton trône,
Et tous ceux de l'Asie... et sur-tout d'Antigone.
Va-t'en, ne me vois plus... va, laisse-moi pleurer
L'amour que j'ai promis, et qu'il faut abhorrer.

CASSANDRE.

Eh bien! de mon rival si l'amour vous offense
Vous ne sauriez m'ôter un rayon d'espérance;
Et quand votre vertu rejette un autre époux,
Ce refus est ma grâce, et je me crois à vous.
Tout souillé que je suis du sang qui vous fit naître,
Vous êtes, vous serez la moitié de mon être,
Moitié chère et sacrée, et de qui les vertus
Ont arrêté sur moi les foudres suspendus,
Ont gardé sur mon cœur un empire suprême,
Et devraient désarmer votre mère elle-même.

OLIMPIE.

Ma mère!.. Quoi! ta bouche a prononcé son nom!
Ah! si le repentir, si la compassion,
Si ton amour au moins peut fléchir ton audace,
Fuis les lieux qu'elle habite, et l'autel que j'embrasse;
Laisse-moi.

CASSANDRE.

Non, sans vous je n'en saurais sortir.
A me suivre à l'instant vous devez consentir.
(*il la prend par la main.*)
Chère épouse, venez.

OLIMPIE, *la retirant avec transport.*

Traite-moi donc comme elle;
Frappe une infortunée à son devoir fidèle;
Dans ce cœur désolé porte un coup plus certain:
Tout mon sang fut formé pour couler sous ta main;
Frappe, dis-je.

CASSANDRE.

Ah! trop loin vous portez la vengeance;
J'eus moins de cruauté, j'eus moins de violence.
Le ciel sait faire grâce, et vous savez punir;
Mais c'est trop être ingrate, et c'est trop me haïr.

OLIMPIE.

Ma haine est-elle juste, et l'as-tu méritée?..
Cassandre, si ta main féroce, ensanglantée,
Ta main qui de ma mère osa percer le flanc,
N'eût frappé que moi seule, et versé que mon sang,
Je te pardonnerais, je t'aimerais... barbare.
Va, tout nous désunit.

CASSANDRE.

Non, rien ne nous sépare.
Quand vous auriez Cassandre encor plus en horreur,
Quand vous m'épouseriez pour me percer le cœur,
Vous me suivrez... Il faut que mon sort s'accomplisse.
Laissez-moi mon amour, du moins pour mon supplice:
Ce supplice est sans terme, et j'en jure par vous.
Haïssez, punissez, mais suivez votre époux.

SCÈNE VI.

CASSANDRE, OLIMPIE, SOSTÈNE.

SOSTÈNE.

Paraissez, ou bientôt Antigone l'emporte.
Il parle à vos guerriers, il assiège la porte,
Il séduit vos amis près du temple assemblés;
Par sa voix redoutable ils semblent ébranlés:
Il atteste Alexandre, il atteste Olimpie.
Tremblez pour votre amour, tremblez pour votre vie.
Venez.

CASSANDRE.

A mon rival ainsi vous m'immolez!
Je vais chercher la mort, puisque vous le voulez.

OLIMPIE.

Moi, vouloir ton trépas!.. va, j'en suis incapable...

Vis loin de moi.

CASSANDRE.

Sans vous, le jour m'est exécrable ;
Et, s'il m'est conservé, je revole en ces lieux,
Je vous arrache au temple, ou j'y meurs à vos yeux.
(*il sort avec Sostène.*)

SCÈNE VII.

OLIMPIE, *seule.*

Malheureuse!.. Et c'est lui qui cause mes alarmes!
Ah! Cassandre, est-ce à toi de me coûter des larmes?
Faut-il tant de combats pour remplir son devoir?
Vous aurez sur mon âme un absolu pouvoir,
O sang dont je naquis, ô voix de la nature!
Je m'abandonne à vous, c'est par vous que je jure
De vous sacrifier mes plus chers sentiments...
Sur cet autel, hélas! j'ai fait d'autres serments...
Dieux! vous les receviez; dieux! ô votre clémence
A du plus tendre amour approuvé l'innocence.
Vous avez tout changé... mais changez donc mon cœur,
Donnez-lui la vertu conforme à son malheur...
Ayez quelque pitié d'une âme déchirée,
Qui périt infidèle, ou meurt dénaturée.
Hélas! j'étais heureuse en mon obscurité,
Dans l'oubli des humains, dans la captivité;
Sans parents, sans état, à moi-même inconnue...
Le grand nom que je porte est ce qui m'a perdue.
J'en serai digne au moins... Cassandre, il faut te fuir
Il faut t'abandonner... mais comment te haïr?...
Ce déchire peut donc sur soi-même une faible mortelle?
...re en pleurant ma blessure cruelle;

Et ce trait malheureux, que ma main va chercher,
Je l'enfonce en mon cœur, au lieu de l'arracher.

SCÈNE VIII.

OLIMPIE, L'HIÉROPHANTE, PRÊTRES, PRÊTRESSES.

OLIMPIE.

Pontife, où courez-vous ? protégez ma faiblesse.
Vous tremblez !... vous pleurez !...

L'HIÉROPHANTE.

Malheureuse princesse!
Je pleure votre état.

OLIMPIE.

Ah ! soyez-en l'appui.

L'HIÉROPHANTE.

Résignez-vous au ciel ; vous n'avez plus que lui.

OLIMPIE.

Hélas ! que dites-vous ?

L'HIÉROPHANTE.

O fille auguste et chère !
La veuve d'Alexandre...

OLIMPIE.

Ah ! justes dieux !... ma mère!
Eh bien ?

L'HIÉROPHANTE.

Tout est perdu. Les deux rois furieux,
Foulant aux pieds les lois, armés contre les dieux,
Jusque dans les parvis de l'enceinte sacrée
Encourageaient leur troupe au meurtre préparée.
Déja coulait le sang; déja, le fer en main,

Cassandre jusqu'à vous se frayait un chemin :
J'ai marché contre lui, n'ayant pour ma défense
Que nos lois qu'il oublie, et nos dieux qu'il offense.
Votre mère éperdue, et s'offrant à ses coups,
L'a cru maître à-la-fois et du temple et de vous:
Lasse de tant d'horreurs, lasse de tant de crimes,
Elle a saisi le fer qui frappe les victimes,
L'a plongé dans ce flanc où le ciel irrité
Vous fit puiser la vie et la calamité.

OLIMPIE, *tombant entre les mains d'une prêtresse.*

Je meurs... soutenez-moi... marchons... Vit-elle encore?

L'HIÉROPHANTE.

Cassandre est à ses pieds; il gémit, il l'implore;
Il ose encor prêter ses funestes secours
Aux innocentes mains qui raniment ses jours;
Il s'écrie, il s'accuse, il jette au loin ses armes.

OLIMPIE, *se relevant.*

Cassandre à ses genoux!

L'HIÉROPHANTE.

Il les baigne de larmes.
A ses cris, à nos voix elle rouvre les yeux;
Elle ne voit en lui qu'un monstre audacieux,
Qui lui vient arracher les restes de sa vie,
Par cette main funeste en tout temps poursuivie:
Faible, et se soulevant par un dernier effort,
Elle tombe, elle touche au moment de la mort;
Elle abhorre à-la-fois Cassandre et la lumière;
Et levant à regret sa débile paupière,
Allez, m'a-t-elle dit, ministre infortuné
D'un temple malheureux par le sang profané,
Consolez Olimpie. Elle m'aime, et j'ordonne
Que pour venger sa mère elle épouse Antigone.

OLIMPIE.

Allons mourir près d'elle... Exaucez-moi, grands dieux !
Venez, guidez mes pas, venez fermer nos yeux.

L'HIÉROPHANTE.

Armez-vous de courage, il doit ici paraître.

OLIMPIE.

J'en ai besoin, seigneur... et j'en aurai peut-être.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCÈNE I.

ANTIGONE, HERMAS, *dans le péristile.*

HERMAS.

La pitié doit parler, et la vengeance est vaine;
Un rival malheureux n'est pas digne de haine.
Fuyez ce lieu funeste : Olimpie aujourd'hui,
Seigneur, sera perdue et pour vous et pour lui.

ANTIGONE.

Quoi ! Statira n'est plus !

HERMAS.

C'est le sort de Cassandre
D'être toujours funeste au grand nom d'Alexandre;
Statira, succombant au poids de sa douleur,
Dans les bras de sa fille expire avec horreur;
La sensible Olimpie, à ses pieds étendue,
Semble exhaler son âme à peine retenue.
Les ministres des dieux, les prêtresses en pleurs,
En mêlant leurs regrets accroissent leurs douleurs.
Cassandre épouvanté sent toutes leurs atteintes;
Le temple retentit de sanglots et de plaintes:
On prépare un bûcher, et ces vains ornements
Qui rappellent la mort aux regards des vivants:
On prétend qu'Olimpie en ce lieu solitaire
Habitera l'asyle où s'enfermait sa mère;

Qu'au monde, à l'hyménée arrachant ses beaux jours,
Elle consacre aux dieux leur déplorable cours;
Et qu'elle doit pleurer dans l'éternel silence
Sa famille, sa mère, et jusqu'à sa naissance.

ANTIGONE.

Non, non; de son devoir elle suivra les lois:
J'ai sur elle à la fin d'irrévocables droits;
Statira me la donne; et ses ordres suprêmes
Au moment du trépas sont les lois des dieux mêmes.
Ce forcené Cassandre et sa funeste ardeur
Au sang de Statira font une juste horreur.

HERMAS.

Seigneur, le croyez-vous?

ANTIGONE.

Elle-même déclare
Que son cœur désolé renonce à ce barbare.
S'il ose encor l'aimer, j'ai promis son trépas:
Je tiendrai ma parole, et tu n'en doutes pas.

HERMAS.

Mêleriez-vous du sang aux pleurs qu'on voit répandre,
Aux flammes du bûcher, à cette auguste cendre?
Frappés d'un saint respect, sachez que vos soldats
Reculeront d'horreur, et ne vous suivront pas.

ANTIGONE.

Non, je ne puis troubler la pompe funéraire;
J'en ai fait le serment; Cassandre la révère.
Je sais qu'il est des lois qu'il me faut respecter;
Que pour gagner le peuple il le faut imiter:
Vengeur de Statira, protecteur d'Olimpie,
Je dois ici l'exemple au reste de l'Asie.
Tout parle en ma faveur, et mes coups différés
En auront plus de force et sont plus assurés.
(*le temple s'ouvre.*)

SCÈNE II.

ANTIGONE, HERMAS, L'HIÉROPHANTE; PRÊTRES, *s'avançant lentement*; OLIMPIE, *soutenue par les prêtresses : elle est en deuil.*

HERMAS.

On amène Olimpie à peine respirante :
Je vois du temple saint l'auguste Hiérophante
Qui mouille de ses pleurs les traces de ses pas;
Les prêtresses des dieux la tiennent dans leurs bras.

ANTIGONE.

Ces objets toucheraient le cœur le plus farouche,
(*à Olimpie.*)
Je veux bien l'avouer.... Permettez que ma bouche,
En mêlant mes regrets à vos tristes soupirs,
Jure encor de venger tant d'affreux déplaisirs :
L'ennemi qui deux fois vous priva d'une mère
Nourrit dans sa fureur un espoir téméraire;
Sachez que tout est prêt pour sa punition.
N'ajoutez point la crainte à votre affliction;
Contre ses attentats soyez en assurance.

OLIMPIE.

Ah! seigneur, parlez moins de meurtre et de vengeance.
Elle a vécu... je meurs au reste des humains.

ANTIGONE.

Je déplore sa perte autant que je vous plains :
Je pourrais rappeler sa volonté sacrée,
Si chère à mon espoir, et par vous révérée;
Mais je sais ce qu'on doit dans ce premier moment
A son ombre, à sa fille, à votre accablement.
Consultez-vous, madame, et gardez sa promesse.
(*il sort avec Hermas.*)

SCÈNE III.

LIMPIE, L'HIÉROPHANTE, PRÊTRES, PRÊTRESSES.

OLIMPIE.

ous qui compatissez à l'horreur qui me presse,
ous, ministre d'un dieu de paix et de douceur,
s cœurs infortunés le seul consolateur,
e puis-je sous vos yeux consacrer ma misère
ux autels arrosés des larmes de ma mère?
uriez-vous bien, seigneur, assez de dureté
ur fermer cet asyle à ma calamité?
n sang de tant de rois c'est l'unique héritage;
e me l'enviez pas, laissez-moi mon partage.

L'HIÉROPHANTE.

pleure vos destins; mais que puis-je pour vous?
tre mère en mourant a nommé votre époux:
us avez entendu sa volonté dernière,
ndis que de nos mains nous fermions sa paupière;
si vous résistez à sa mourante voix,
ssandre est votre maître, il rentre en tous ses droits.

OLIMPIE.

i juré, je l'avoue, à Statira mourante
détourner ma main de cette main sanglante;
garde mes serments.

L'HIÉROPHANTE.

Libre encor dans ces lieux,
tre main ne dépend que de vous et des dieux.
ntôt tout va changer: vous pouvez, Olimpie,
donner maintenant du sort de votre vie;
ne doit pas sans doute allumer en un jour
les bûchers des morts, et les flambeaux d'amour.

Ce mélange est affreux ; mais un mot peut suffire,
Et j'attendrai ce mot sans oser le prescrire.
C'est à vous à sentir, dans ces extrémités,
Ce que doit votre cœur au sang dont vous sortez.

OLIMPIE.

Seigneur, je vous l'ai dit ; cet hymen, et tout autre
Est horrible à mon cœur, et doit déplaire au vôtre.
Je ne veux point trahir ces mânes courroucés ;
J'abandonne un époux... c'est obéir assez.
Laissez-moi fuir l'hymen, et l'amour, et le trône.

L'HIÉROPHANTE.

Il faut suivre Cassandre ou choisir Antigone :
Ces deux rivaux armés, si fiers et si jaloux,
Sont forcés maintenant à s'en remettre à vous.
Vous préviendrez d'un mot le trouble et le carnage
Dont nos yeux reverraient l'épouvantable image,
Sans le respect profond qu'inspirent aux mortels
Cet appareil de mort, ce bûcher, ces autels,
Et ces derniers devoirs, et ces honneurs suprêmes,
Qui les font pour un temps rentrer tous en eux-mêmes.
La piété se lasse, et sur-tout chez les grands.
J'ai du sang avec peine arrêté les torrents ;
Mais ce sang dès demain va couler dans Ephèse.
Décidez-vous, princesse, et le peuple s'appaise.
Ce peuple, qui toujours est du parti des loix,
Quand vous aurez parlé, soutiendra votre choix :
Sinon, le fer en main, dans ce temple, à ma vue
Cassandre, en réclamant la foi qu'il a reçue,
D'un bien qu'il possédait a droit de s'emparer,
Malgré la juste horreur qu'il vous semble inspirer.

OLIMPIE.

Il suffit : je conçois vos raisons et vos craintes ;
Je ne m'emporte plus en d'inutiles plaintes :

e subis mon destin; vous voyez sa rigueur...
l me faut faire un choix... il est fait dans mon cœur;
e suis déterminée.

L'HIÉROPHANTE.

Ainsi donc d'Antigone
ous acceptez les vœux et la main qu'il vous donne ?

OLIMPIE.

eigneur, quoi qu'il en soit, peut-être ce moment
'est point fait pour conclure un tel engagement.
ous-même l'avouez; et cette heure dernière,
ù ma mère a vécu doit m'occuper entière...
u bûcher qui l'attend vous allez la porter ?

L'HIÉROPHANTE.

e ces tristes devoirs il faut nous acquitter :
ne urne contiendra sa dépouille mortelle;
ous la recueillerez.

OLIMPIE.

Sa fille criminelle
causé son trépas... Cette fille du moins
ses mânes vengeurs doit encor quelques soins.

L'HIÉROPHANTE.

e vais tout préparer.

OLIMPIE.

Par vos lois que j'ignore,
ur ce lit embrasé puis-je la voir encore ?
u funèbre appareil pourrai-je m'approcher ?
ourrai-je de mes pleurs arroser son bûcher ?

L'HIÉROPHANTE.

élas ! vous le devez; nous partageons vos larmes :
ous n'avez rien à craindre; et ces rivaux en armes
e pourront point troubler ces devoirs douloureux.
résentez des parfums, vos voiles, vos cheveux,
t des libations la triste et pure offrande.
(*les prêtresses placent tout cela sur un autel.*)

OLIMPIE, *à l'Hiérophante.*

C'est l'unique faveur que sa fille demande...
(*à la prêtresse inférieure.*)
Toi qui la conduisis dans ce séjour de mort,
Qui partageas quinze ans les horreurs de son sort,
Va, reviens m'avertir quand cette cendre aimée
Sera prête à tomber dans la fosse enflammée;
Que mes derniers devoirs, puisqu'ils me sont permis
Satisfassent son ombre... Il le faut.

LA PRÊTRESSE.

J'obéis.
(*elle sort.*)

OLIMPIE, *à l'Hiérophante.*

Allez donc : élevez cette pile fatale,
Préparez les cyprès et l'urne sépulcrale,
Faites venir ici ces deux rivaux cruels;
Je prétends m'expliquer au pied de ces autels,
A l'aspect de ma mère, aux yeux de ces prêtresses,
Témoins de mes malheurs, témoins de mes promesses
Mes sentiments, mon choix, vont être déclarés:
Vous les plaindrez peut-être, et les approuverez.

L'HIÉROPHANTE.

De vos destins encor vous êtes la maîtresse;
Vous n'avez que ce jour, il fuit, et le temps presse
(*il sort avec les prêtres.*)

SCÈNE IV.

OLIMPIE, *sur le devant;* LES PRÊTRESSES *en demi-cercle au fond.*

OLIMPIE.

O toi qui dans mon cœur, à ce choix résolu,
Usurpas à ma honte un pouvoir absolu,

)ui triomphes encor de Statira mourante,
)'Alexandre au tombeau, de leur fille tremblante,
)e la terre et des cieux contre toi conjurés,
ègne, amant malheureux, sur mes sens déchirés :
i tu m'aimes, hélas ! si j'ose encor le croire,
a, tu paieras bien cher ta funeste victoire.

SCÈNE V.

OLIMPIE, CASSANDRE, LES PRÊTRESSES.

CASSANDRE.

li bien ! je viens remplir mon devoir et vos vœux ;
on sang doit arroser ce bûcher malheureux.
cceptez mon trépas, c'est ma seule espérance ;
ue ce soit par pitié plutôt que par vengeance.

OLIMPIE.

assandre !

CASSANDRE.

Objet sacré ! chère épouse !...

OLIMPIE.

Ah, cruel !

CASSANDRE.

n'est plus de pardon pour ce grand criminel :
sclave infortuné du destin qui me guide,
on sort en tous les temps est d'être parricide.
(*il se jette à genoux.*)
ais je suis ton époux, mais, malgré ces forfaits,
t époux t'idolâtre encor plus que jamais.
specte, en m'abhorrant, cet hymen que j'atteste ;
ns l'univers entier Cassandre seul te reste ;
mort est le seul dieu qui peut nous séparer ;
veux, en périssant, te voir et t'adorer.

Venge-toi, punis-moi, mais ne sois point parjure:
Va, l'hymen est encor plus saint que la nature.

OLIMPIE.

Levez-vous, et cessez de profaner du moins
Cette cendre fatale, et mes funèbres soins.
Quand sur l'affreux bûcher dont les flammes s'allument,
De ma mère en ces lieux les membres se consument
Ne souillez pas ces dons que je dois présenter;
N'approchez-pas, Cassandre, et daignez m'écouter

SCÈNE VI.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, PRÊTRESSES.

ANTIGONE.

Enfin votre vertu ne peut plus s'en défendre;
Statira vous dictait l'arrêt qu'il vous faut rendre.
J'ai respecté les morts et ce jour de terreur;
Vous en pouvez juger, puisque mon bras vengeur
N'a point encor de sang inondé cet asyle,
Puisqu'un moment encore à vos ordres docile,
Je vous prends en ces lieux pour son juge et le mien.
Prononcez votre arrêt, et ne redoutez rien.
On vous verra, madame, et du moins je l'espère,
Distinguer l'assassin du vengeur d'une mère.
La nature a des droits, Statira, dans les cieux
A côté d'Alexandre arrête ici ses yeux.
Vous êtes dans ce temple encore ensevelie;
Mais la terre et le ciel observent Olimpie.
Il faut entre nous deux que vous vous déclariez.

OLIMPIE.

J'y consens; mais je veux que vous me respectiez.

Vous voyez ces apprêts, ces dons que je dois faire
A nos dieux infernaux, aux mânes d'une mère ;
Vous choisissez ce temps, impétueux rivaux,
Pour me parler d'hymen au milieu des tombeaux !
Jurez-moi seulement, soldats du roi mon père,
Rois après son trépas, que, si je vous suis chère,
Dans ce moment du moins, reconnaissant mes lois,
Vous ne troublerez point mes devoirs et mon choix.

CASSANDRE.

Je le dois, je le jure ; et vous devez connaître
Combien je vous respecte, et dédaigne ce traître.

ANTIGONE.

Oui, je le jure aussi, bien sûr que votre cœur
Pour ce rival barbare est pénétré d'horreur.
Prononcez ; j'y souscris.

OLIMPIE.

Songez, quoi qu'il en coûte,
Vous-même l'avez dit, qu'Alexandre m'écoute.

ANTIGONE.

Décidez devant lui.

CASSANDRE.

J'attends vos volontés.

OLIMPIE.

Connaissez donc ce cœur que vous persécutez,
Et vous-mêmes jugez du parti qui me reste.
Quelque choix que je fasse, il doit m'être funeste.
Vous sentez tout l'excès de ma calamité :
Apprenez plus ; sachez que je l'ai mérité.
J'ai trahi mes parents quand j'ai pu les connaître ;
J'ai porté le trépas au sein qui m'a fait naître :
Je trouvais une mère en ce séjour d'effroi ;
Elle est morte en mes bras, elle est morte pour moi.
Elle a dit à sa fille, à ses pieds désolée,
Épousez Antigone, et je meurs consolée.

Elle était expirante; et moi, pour l'achever,
Je la refuse.

ANTIGONE.

Ainsi vous pouvez me braver,
Outrager votre mère, et trahir la nature!

OLIMPIE.

A ses mânes, à vous, je ne fais point d'injure;
Je rends justice à tous, et je la rends à moi...
Cassandre, devant lui je vous donnai ma foi:
Voyez si nos liens ont été légitimes;
Je vous laisse en juger: vous connaissez vos crimes;
Il serait superflu de vous les reprocher:
Réparez-les un jour.

CASSANDRE.

Je ne puis vous toucher!
Je ne puis adoucir cette horreur qui vous presse!

OLIMPIE.

Il faut vous éclairer: gardez votre promesse.
(*le temple s'ouvre; on voit le bûcher enflammé.*)

SCÈNE VII.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, L'HIEROPHANTE, PRÊTRES, PRÊTRESSES.

LA PRÊTRESSE INFÉRIEURE.

Princesse, il en est temps.

OLIMPIE, *à Cassandre.*

Vois ce spectacle affreux:
Cassandre, en ce moment, plains-toi, si tu le peux;
Contemple ce bûcher, contemple cette cendre;
Souviens-toi de mes fers, souviens-toi d'Alexandre:
Voilà sa veuve, parle, et dis ce que je dois.

CASSANDRE.

M'immoler.

OLIMPIE.

Ton arrêt est dicté par ta voix...
Attends ici le mien (1). Vous, mânes de ma mère,
Mânes à qui je rends ce devoir funéraire,
Vous, qu'un juste courroux doit encore animer,
Vous recevrez des dons qui pourront vous calmer.
De mon père et de vous ils sont dignes peut-être...
Toi, l'époux d'Olimpie, et qui ne dus pas l'être,
Toi, qui me conservas par un cruel secours,
Toi, par qui j'ai perdu les auteurs de mes jours,
Toi, qui m'as tant chérie, et pour qui ma faiblesse
Du plus fatal amour a senti la tendresse,
Tu crois mes lâches feux de mon âme bannis...
Apprends... que je t'adore... et que je m'en punis.
Cendres de Statira, recevez Olimpie.
(*elle se frappe, et se jette dans le bûcher.*)

TOUS ENSEMBLE (2).

Ciel!

CASSANDRE, *courant au bûcher.*

Olimpie!

LES PRÊTRES.

O ciel!

ANTIGONE.

O fureur inouïe!

---

(1) Elle monte sur l'estrade de l'autel qui est près du bûcher. Les prêtresses lui présentent les offrandes.
(2) L'Hiérophante, les prêtres, et les prêtresses, témoignent leur étonnement et leur consternation.

CASSANDRE.

Elle n'est déja plus, tous nos efforts sont vains.
(*revenant dans le péristile.*)
En est-ce assez, grands dieux?... Mes exécrables mains
Ont fait périr mon roi, sa veuve, et mon épouse !...
Antigone, ton âme est-elle encor jalouse ?
Insensible témoin de cette horrible mort,
Envieras-tu toujours la douceur de mon sort ?
De ma félicité si ton grand cœur s'irrite,
Partage-la, crois-moi, prends ce fer, et m'imite.
(*il se tue.*)

L'HIÉROPHANTE.

Arrêtez !.... O saint temple ! ô dieu juste et vengeur !
Dans quel palais profane a-t-on vu plus d'horreur !

ANTIGONE.

Ainsi donc Alexandre, et sa famille entière,
Successeurs, assassins, tout est cendre et poussière !
Dieux, dont le monde entier éprouve le courroux,
Maîtres des vils humains, pourquoi les formiez-vous?
Qu'avait fait Statira ? qu'avait fait Olimpie ?
A quoi réservez-vous ma déplorable vie ?

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE
DES PIÈCES
CONTENUES
DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

L'ORPHELIN DE LA CHINE, tragédie. 7
L'ÉCOSSAISE, comédie. 71
TANCRÈDE, tragédie. 155
OLIMPIE, tragédie. 229

17-027

E801
B582p